

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 54 (1990)
Heft: 213-214

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS

REVUES, ACTES DE COLLOQUES, RECUEILS D'ÉTUDES

P. LECOCQ et J. SEGUI, *Lexique*, vol. 8: *L'accès lexical*. Presses Universitaires de Lille, 1989, 189 p.

Dans ce numéro de *Lexique*, Pierre LECOCQ et Juan SEGUI proposent au lecteur une synopsis des solutions et hypothèses récentes apportées par le courant psycholinguistique. Sept articles coordonnent différentes recherches sur le *lexique mental*, généralement défini comme «le système organisé des connaissances que le sujet possède à propos des mots de sa langue» (7). Ces connaissances regroupent toute la gamme des propriétés relatives aux mots, du niveau infralexical (traits phonétiques, phonologiques, etc.) au niveau supralexical (traits syntaxiques, sémantiques, etc.).

Fonctionnement et organisation du lexique constitueront les deux axes principaux suivis dans cet ouvrage. L'approche structurelle amènera des précisions sur les formats de nos représentations lexicales. Et la question du fonctionnement lexical développera pour sa part les *procédures d'accès* à ces représentations, en l'occurrence une observation de l'*impulsion sensorielle*, ou *cognitive*, qui déclenche l'information associée au mot.

Chacun des travaux présentés limite son objet à un aspect particulier de la question, comme en témoignent d'ailleurs leurs intitulés respectifs; «Traitement de la parole et lexique» de J. Segui, «Morphologie et accès au lexique» de P. Cole, «Traitement lexical et bilinguisme» de C. Beauvillain, «Accès au lexique et compréhension du langage: la ligne de démarcation sémantique» de J.-F. Le Ny, «La levée des ambiguïtés lexicales» de J. Pynte et «La dyslexie développementale» de P. Lecocq. Ce tour d'horizon sur le lexique mental resterait incomplet sans l'exposé de la version informatique de J.-M. Pierrel, «Lexique et compréhension automatique de la parole».

L'espace qui nous est imparti ne permettant pas une analyse exhaustive, nous ne présenterons que trois des travaux de ce volume.

L'article de J. Segui (13-28) permet une entrée en matière immédiate. Deux modèles de référence d'accès au lexique y sont présentés, ceux dénommés «cohorte» et «trace», limitant du même coup le champ d'investigation à la spécificité du *signal de parole*.

Le système du modèle «cohorte» se décompose en deux processus distincts. Un premier envisage dès les premiers sons entendus l'*activation de mots-candidats* (la cohorte), directement suivi d'un second, dit *processus de sélection*, où l'unique candidat compatible avec l'information sensorielle est choisi.

L'idée défendue, qui affaiblit par ailleurs ce modèle, prête au mot la possibilité d'atteindre son point d'identification avant la fin de sa réalisation. «Ainsi, par exemple, le point d'identification du mot *vocabulaire* correspond au son représenté par la lettre *u* car il n'existe aucun autre mot français commençant par *vocabu*» (15). Or comme le souligne J.S., comment rendre compte dans cette perspective du nombre important de mots identifiés par la seule perception de leur partie terminale. Cette difficulté sera résolue par le modèle moins orienté de «trace» où chaque unité de traitement (*détecteurs* de propriétés acoustico-phonétiques ou lexicales) «reçoit des informations excitatrices ou inhibitrices des autres unités du même niveau et des unités de niveaux supérieurs du système» (17).

Un second objet de recherche, également traité par les autres articles, porte sur l'influence de l'*information contextuelle* dans les procédures d'accès au lexique. L'accès se trouve alors doublement contraint; un caractère *interactif* dû à l'impact contextuel d'une part, et un principe de priorité pour les informations sensorielles d'autre part. Il s'ensuit que la première étape d'*activation de la cohorte* est décrite comme autonome, alors que l'étape suivante de *sélection* sera elle sensible à l'information contextuelle. L'impact du contexte sera donc globalement admis, mais il ressort que son «locus» dans le système psychologique de traitement reste problématique. L'hypothèse qui se détache néanmoins situe le point d'interaction entre notre interprétation des différentes propriétés et les caractéristiques du contexte durant les étapes *post-perceptives de traitement*.

Dans une perspective différente, Jean-François Le Ny (65-85) conduit une réflexion critique tout au long de son article. On reconnaît un constant souci de clarté terminologique, ainsi qu'une mise en question des notions d'*accès au lexique*, *décisions* et *amorçage lexical*. L'essentiel de cette étude s'articule autour de l'idée d'une *démarcation* entre l'accès à l'identité (identification du mot en tant que forme) et l'accès à la signification.

On commentera ici le phénomène d'*amorçage sémantique* souvent invoqué par les psycholinguistes. Il se définit comme l'observation des variations du temps de décision sur un *mot-cible* lorsque celui-ci est précédé d'une *amorce* (ou mot-inducteur), généralement choisie en fonction de la relation sémantique d'associativité entretenue avec lui. Un mot-cible comme *beurre* (71) par exemple, sera identifié plus rapidement si une amorce telle que *pain* le précède dans la mesure où une relation associative entre les mots (*du pain et du beurre*), et les référents eux-mêmes, se déduit aisément. Il existe inversement un *effet inhibiteur* (temps de décision allongé) lorsque le mot-cible est précédé par un mot ne manifestant aucun rapport sémantique avec lui.

A l'issue de ces observations, des hypothèses relatives à la structure sémantique du lexique seront développées selon deux types de variantes. Un premier conçoit les

significations des mots comme des unités insécables et autonomes, attachées aux unités lexicales, mais reliées en un *vaste réseau sémantique*. Dans la figuration graphique de ce type de modèle, chaque unité significative de mot se représente par un *nœud*, alors que les relations entre significations se symbolisent par des *arcs*. La *similarité sémantique* se déduisant selon la proximité de deux nœuds, il s'ensuit que l'amorçage sémantique est possible s'il existe un arc entre les significations de mots. Le second à l'inverse conçoit la signification d'un mot comme une *entité complexe constituée de parties*, et modélise ainsi le lexique mental sous forme de traits sémantiques, privilégiant par là-même l'organisation *interne* des significations de mots — donc les *intensions*.

Nous retiendrons un phénomène particulièrement intéressant, l'*effet Stroop*, dont la pertinence repose sur le postulat suivant: «il est à la rigueur possible par la mise en œuvre d'une inhibition de l'attention, de ne pas percevoir ce qui se dit auprès de nous, mais il nous est impossible, l'ayant perçu, de ne pas le comprendre» (78). Autrement dit, la perception et la compréhension sont deux processus qui ne répondent pas aux mêmes contraintes. Imaginons avec J.-F. Le Ny une situation où l'on présente au sujet le mot *vert* écrit en rouge, avec comme directive l'articulation à voix haute de la couleur de ce mot (78). La concurrence de la signification du mot à la désignation de la couleur (le sujet est plus enclin à dire le mot *vert* que sa couleur rouge) tend ici à prouver que l'activation de la signification est *automatique* lors de la perception d'un mot. Le point important souligné à cet effet est la nécessité d'opérer une distinction entre les processus cognitifs à fonction perceptive, et ceux à fonction interprétative.

On observera également l'*impact contextuel*, à nouveau invoqué pour son rôle accélérateur de la décision lexicale pertinente, dans les cas d'interprétation de mots à plusieurs sens. Mais des résultats semblent démentir ici l'hypothèse selon laquelle le contexte n'affecte pas les toutes premières étapes du traitement lexical.

Ce point est également discuté dans l'article de Joël Pynte (87-102). Le phénomène d'amorçage sémantique se porte a priori en faveur d'une intervention précoce du contexte pour sélectionner la signification correcte. Or cette hypothèse n'est pas attestée par tous. Considérons avec J.P. (88) le mot anglais *bank* qui signifie tantôt la *berge* d'une rivière, tantôt une *banque*: «si *bank* est lui-même précédé d'un mot-contexte tel que *save* («économiser»), seul le mot-cible relié à l'interprétation induite par le contexte est amorcé» (88). Autrement dit, seul le sens induit par le contexte, dans notre exemple «une banque» est réellement *activé* durant l'accès au lexique. Et corrélativement en l'absence de contexte, l'accès au lexique d'un mot ambigu manifestera cette fois l'activation de l'ensemble de ces différents sens. L'impact contextuel intervient par conséquent après l'identification du mot, durant une seconde phase de traitement. J.P. aboutit à une conclusion semblable à la précédente: ne doit-on pas distinguer deux phases, l'identification perceptive d'une part, et l'accès à la signification d'autre part?

Cette difficulté semble être résolue par l'hypothèse en termes d'*accès sélectif*: «L'accès à la signification d'un mot est, en fait, *contrôlé* par les mécanismes d'inter-

prétation menés au niveau de l'énoncé» (96). Deux solutions non contradictoires sont proposées. La première stipule que la désambiguïsation intervient dans la seconde phase du traitement, la phase *inférentielle*, et la seconde relie la désambiguïsation à l'interprétation *conceptuelle* de l'énoncé. C'est par une bonne illustration de la conjonction des deux que J.P. termine son article.

En guise de conclusion, nous dirons que les discussions et analyses présentées dans ce recueil contribuent de manière significative à jeter un peu de lumière sur l'étude de la perception des mots et du *lexique mental*. Lexicologues, lexicographes, psycholinguistes et informaticiens trouveront ici matière à de nouvelles perspectives de recherches.

Brigitte WIEDERSPIEL

Bien Dire et Bien Apprendre, Revue de Médiévisique, n^{os} 6 (*Le roman d'Alexandre*) et 7 (*Autour d'Alexandre*), études recueillies par A. Petit, Centre d'Études Médiévales et Dialectales de Lille III, 1988, 155 pages et 1989, 116 pages.

Les deux derniers numéros de cette revue contiennent avant tout une série de bonnes contributions autour du *Roman d'Alexandre*. On y insiste sur la tonalité donnée au merveilleux: E. Baumgartner, *L'Orient d'Alexandre*; — Ph. Ménard, *Femmes séduisantes et femmes malfaisantes; les filles-fleurs de la forêt et les créatures des eaux dans le Roman d'Alexandre*; — A. Petit, *Le pavillon d'Alexandre dans le Roman d'Alexandre (ms. de Venise)*. On éclaire la réception de l'œuvre: M. Gosman, *La genèse du roman d'Alexandre*; — Fr. Suard, *Alexandre est-il un personnage de roman?* Deux fragments inédits (rédaction B, lignes 46-51 et 73-78) sont publiés par R. Berger. Deux contributions, celles de M. Perez et de T. Pritchard, sont consacrées à l'*Alexandride* de Gautier de Châtillon. D.J.A. Ross s'intéresse lui à Bucéphale, *A funny name for a horse-Bucephalus in Antiquity and the Middle Ages*. Enfin soulignons l'intérêt des suppléments bibliographiques réunis par A. Petit.

C'est l'occasion de souligner que des travaux linguistiques et lexicologiques pourraient être entrepris sur le *Roman d'Alexandre* maintenant que l'édition dirigée par Ed. W. Armstrong a défriché le terrain. On souhaiterait aussi une édition plus maniable pour rendre le texte plus facilement accessible.

On trouvera aussi deux articles sur *Yvain* (R. Dubuis et L. Harf-Lancner) et un article sur *Ami et Amile* (H. Legros). Enfin on signalera un essai de comparaison, visiblement le résumé du texte d'une conférence, de G. Taverdet, *Unité et diversité des parlers du Nord et de l'Est* (en fait de Bourgogne et de Picardie). L'imprimeur a eu quelques difficultés avec les mots de la famille de *palataliser* (cf. pp. 149-150).

Gilles ROQUES

Il romanesco ieri e oggi, Atti del Convegno del Centro Romanesco Trilussa e del Dipartimento di Scienze del Linguaggio dell'Università di Roma «La sapienza», a cura di Tullio De Mauro; Bulzoni Editore, Roma 1989, pp. 255 + indice.

1. L'interesse e l'importanza della lingua di Roma, da quando esiste la linguistica latina e romanza, rendono superflua ogni giustificazione o spiegazione. La prodigiosa storia quasi trimillenaria del latino, la sua espansione nel mondo, la sua trasformazione negli idiomi neolatini, le vicissitudini medievali e moderne, gli influssi di ogni genere, l'importanza della città di Roma: sono queste soltanto alcune fra le pietre miliari lungo il suo periodo di vita. È naturale dunque che l'idioma della Città Eterna sia oggetto di studio e di continuo interesse dei latinisti e dei romanisti, soprattutto italianisti. A questo interesse, direi quasi passione, per la lingua di Roma la linguistica neolatina deve il convegno «Il romanesco a Roma, ieri e oggi», organizzato dai due enti citati nel titolo e celebrato nel 1984. Purtroppo, per varie ragioni (che si leggono alle pagine VII-VIII della *Nota del curatore*) gli Atti del Convegno appaiono con il ritardo di cinque anni. Con questo volume si offre un quadro, da diversi punti di vista, del romanesco dal Cinquecento (o anche prima di questo secolo) ai nostri tempi. Il risultato è un panorama di ciò che il romanesco può dirci sulla storia della sua città poiché, con le parole di Giorgio Roberti, presidente del Centro Trilussa, «il linguaggio di una città rappresenta la vita solo se muta raccontando e racconta mutando» (p. IX; in seguito senza p(p)).

2. All'Introduzione intitolata *Per una storia linguistica della città di Roma* (XIII-XXXVII) di T. De Mauro, seguono quindici relazioni: P. D'Achille, *Nota sull'epigrafia volgare a Roma nel Trecento e nel Quattrocento* (3-12); G. Porta, *La lingua della «Cronica» di Anonimo Romano* (13-26); F. Bonanni, *Il teatro in dialetto a Roma dal Cinquecento al Novecento* (27-56); P. Carducci, *Il romanesco nel Settecento* (57-82); O. Moroni, *Il Parnaso in negativo: il «Canzoniere Amoro» di Benedetto Micheli* (83-114); L. Serianni, *Riflessioni sul romanesco dell'Ottocento* (115-138); P. Gibellini, *Lingua e stile nell'elaborazione dei Sonetti del Belli* (139-148); B. Garvin, *Un fenomeno di prosodia romanesca nel Belli e nella lingua odierna* (149-173); V. Marucci, *Gli stornelli romaneschi dell'Ottocento: usi e forme* (175-192); L. Felici, *Il romanesco di Pascarella* (193-205); E. Paratore, *L'anafora in Trilussa* (207-214); A.-Chr. Faitrop, *Il linguaggio di Trilussa giudicato dai critici italiani e francesi* (215-229); L. De Nardis, *Quattordici leggende della Campagna Romana* (231-238); M. Verdone, *Cinema e dialetto a Roma* (239-247); E. Toaff, *Il giudaico-romanesco: una testimonianza* (249-255).

3. Letto il ricco e interessante volume, il sottoscritto recensente si è trovato davanti ad un compito di non facile soluzione. Linguista di professione e di interesse, dedicato a ricerche puramente linguistiche e senza affinità per la critica letteraria, egli ha constatato non senza una certa sorpresa che il contenuto del libro non corrisponde in pieno a quello che dal titolo si attenderebbero i linguisti come lui. I contributi di interesse (prevalentemente) linguistico sono infatti in minoranza

di fronte agli scritti di carattere filologico, di critica del testo e/o critica letteraria (non immune beninteso dalla ben nota retorica, tanto radicata nella filologia italiana). Ai linguisti contemporanei riescono strane (per non dire altro) formulazioni come, ad esempio, «un'orgia di liquide arrotate [...] di palatali taglienti [...] di rotonde nasali assimilate» (142) o giudizi di «greve buon senso», «inarmonica sonorità», «plumbea tristezza della [...] ilarità» del romanesco (E. Giovanotti, citato alla p. 218, nota 16). Comunque, nel volume spiccano tre nomi, che sono come i tre archi del grandioso ponte che congiunge il romanesco medievale con quello attuale: la «Cronica» di Anonimo Romano, nota soprattutto sotto il titolo «parziale e seriore» (16) di *Vita di Cola di Rienzo*, il Belli ed il Trilussa. Non ci sono praticamente contributi sul romanesco dell'Ottocento in cui non venga almeno menzionato il primo, così come negli scritti sul dialetto delle epoche posteriori compare il secondo. Quanto a questioni più specificamente linguistiche, quasi tutti i relatori si soffermano in varia misura sulla grande trasformazione del dialetto di Roma, di solito situata nel Cinquecento e attribuita all'influsso di Firenze e dei papi medicei (ma T. De Mauro ne dà una presentazione assai diversa, v. av.). Sul versante sociolinguistico va menzionato il rapporto, trattato in diversi contributi, tra l'idioma e la società romana e il riflesso delle singole classi sociali nella lingua dei poeti romani (Micheli, Belli, Pascarella, Trilussa ecc.). Infine, è ovvio che, malgrado l'impostazione filologica, tutti gli studi nel volume hanno notevole importanza per la dialettologia.

4. T. De Mauro traccia un breve panorama degli studi sul dialetto romanesco, sottolinea la posizione speciale di Roma, città in cui sempre si è creduto di parlare italiano, non dialetto, e individua quattro fattori di questa posizione speciale (mancanza di un contado, eterogeneità dei dirigenti della curia papale, posizione linguistica e geografica di Roma a metà strada tra Firenze e Napoli, organizzazione delle scuole). Accanto all'influsso toscano (anche anteriore al Cinquecento) c'è stato pure quello meridionale (sia innovazioni che conservazioni parallele). L'autore fa risaltare tra l'altro la posizione privilegiata del toscano, il che ha garantito per secoli «la fortuna anche internazionale dell'italiano» (XXIV). [È interessante che una bella conferma di questo si legge in una pubblicazione recentissima: nel volume omaggio a Gustav Ineichen *Variatio Linguarum* (Stoccarda 1989), R. Zimmer, nelle sue *Sprachtypologische Überlegungen zu einer gesamteuropäischen Zweitsprache* (319-332), propone l'italiano come l'idioma più soddisfacente da tutti i punti di vista per funzionare da lingua secondaria nell'Europa unita di domani.] — P. D'Achille constata che la produzione in volgare si apre a Roma con il graffito della catacomba di Commodilla del IX secolo. In seguito l'autore si concentra sulla relazione tra latino e volgare nei secoli indicati nel titolo. Entrambi gli idiomi ricorrono su iscrizioni sia aristocratiche che plebee. Conclusione: sono necessari studi diastatici sul romanesco. — G. Porta si sofferma dapprima sull'interesse per l'Anonimo Romano e sull'intervallo di due secoli tra la nascita e la redazione del testo, per passare poi al confronto tra la «Cronica» e G. Villani, nonché alcuni testi trecenteschi minori. L'autore ribadisce l'importanza dell'opera per la ricostruzione del romanesco trecentesco.

tesco. Essa mostra l'abilità sintattica e stilistica dell'autore ed è «una gemma» (26). — F. Bonanni ci dà un panorama del teatro romano, partendo dagli indizi sulle rappresentazioni già nel IX secolo. A queste seguono nel XIII sec. le confraternite; nel Cinquecento il dialetto assume connotazioni negative essendo collegato con la corte papale, oggetto dell'avversione del popolo; anche nel Seicento il dialetto è sentito come volgare e servile; più tardi, nell'Ottocento, alcuni autori notano la viva ed alquanto ingenua partecipazione del pubblico alle rappresentazioni. In seguito nasce l'operetta, il dialetto si adegua alle nuove esigenze per potersi diffondere; finalmente, nel nostro secolo il film attira largamente l'interesse del pubblico, a scapito del teatro. — P. Carducci presenta una rassegna dei testi e degli scrittori del Settecento (Arcadia, G.C. Peresio, G. Berneri, G. Diol, B. Micheli, G. Carletti). In questo periodo il romanesco diventa lingua con tutte le strutture e di carattere nettamente popolare, e come tale servirà in seguito ad altri scrittori. — Sul Micheli si sofferma O. Moroni, studiandone la vita e l'attività (dapprima di musicista, in seguito di scrittore). Il Micheli anticipa e annuncia i due grandi (Belli, Trilussa) e la sua poesia riflette un mondo «apparentemente perfetto ma sostanzialmente ricco di squilibri e di dissidi» (114). — L. Serianni si dedica al romanesco dall'ultimo trentennio del Settecento fino alla presa di Porta Pia, mettendo in risalto la toscanizzazione ma anche l'introduzione di latinismi nel romanesco. Analizza una serie di voci e conclude che il *disfacimento* (termine di B. Migliorini) del dialetto di Roma raggiunge il culmine nell'Ottocento, ma proprio in questo secolo il romanesco mostra anche la sua maggiore vitalità (137). — P. Gibellini studia le autocorrezioni e i ritocchi stilistici del Belli, sottolineando anche quella che definisce l'oggettualità del grande poeta romano. «Il teorico del «monumento» linguistico si è ritrovato supremo maestro di un espressionismo acre e violento, spasmodico e grottesco» (147). — B. Garvin esamina il raddoppiamento sintattico (RS) nel Belli, confrontandolo con le proprie ricerche sul fenomeno nel romanesco attuale. Al Belli il RS serve (anche) ai fini sociolinguistici; esso ha una certa importanza per la sua lingua (171), concorda con il RS nel romanesco odierno e nel toscano (ib.) ed è una prova dell'importanza anche delle «forme minime» negli studi linguistici (172). — V. Marucci presenta un quadro interessante e poliedrico degli stornelli, espressione tipica del popolo romano, «un canto popolare dagli usi straordinariamente pratici» (178), dal carattere «tutt'altro che compatto e chiuso» (190), «vero canto del popolo» romano (192). L'autore studia il lato metrico degli stornelli, i vari tipi contenutistici, la relazione con le classi sociali (nell'Ottocento soprattutto la classe media) ed altre questioni, e precisamente negli stornelli del popolo e in quelli d'autore (B. Micheli). — L. Felici oppone il Pascarella (per cui il dialetto è quasi superiore alla lingua) al Belli (che considera il romanesco rozzo e volgare), ma constata che «entrambi restano fedeli al mito romantico della spontaneità e verginità della parlata popolare» (195). Il dialetto del Pascarella è abbastanza lontano dal belliano. Ad illustrare i due poeti serve il confronto delle loro poesie dedicate al motivo del «morto in campagna». La produzione letteraria del Pascarella «non è alternativa ma competitiva o integrativa rispetto alla letteratura in lingua» (205). — Il titolo del breve contributo di E. Paratore non deve trarre in inganno i linguisti

moderni: non si tratta, cioè, di anafora nel senso della linguistica testuale ma in quello retorico. Accanto all'anafora si studia anche la ribattuta. — A.-Chr. Faitrop passa in rassegna i giudizi di alcuni critici italiani e francesi su Trilussa; anche lei si sofferma sul problema di quale sia la classe sociale che si rispecchia nella poesia del poeta (è la media) e al termine constata che il Trilussa ha «conquistato i lettori di tutta Italia» (228). — Un poeta minore e poco conosciuto, Augusto Sindici, è l'argomento del contributo di L. De Nardis. Il Sindici, poeta di valore assai modesto, semplifica il dialetto, usa certe caratteristiche erroneamente e solo di rado riesce a cogliere la vera parlata della Campagna romana. Pertanto egli non riesce a riprodurre il vero romanesco e «il suo *laziale* improbabile appare il frutto di un'operazione condotta a tavolino» (238). Facciamo osservare all'autore che gli esempi citati alla p. 235 come illustrazioni della metafora esemplificano invece il passaggio /e > i/ in protonia. — Interessante e attuale è il contributo di M. Verdone, che si occupa del romanesco nel film, a cominciare dai film di Petrolini nel 1913, attraverso il periodo fascista, notoriamente avverso ai dialetti, fino al neorealismo. Si analizza in particolare il film *Via delle Cinque Lune* del 1941. Benché i film neorealistici si svolgano un po' in tutta Italia, questo genere è nato a Roma (i registi, le case produttrici, i luoghi sono per lo più romani) (245). — L'ultimo contributo, quello del rabbino E. Toaff, commenta l'importanza del giudeo-romanesco il quale, per varie ragioni, conserva diversi tratti originari del romanesco antico; inoltre, come tutti gli idiomi dei gruppi sociali chiusi, anche il giudeo-romanesco abbonda di detti e proverbi (252). Da illustrazione servono due sonetti di Crescenzo del Monte.

5. Gli errori di stampa, tranne quelli correggibili senza difficoltà, non sono molti. Ne menzioneremo i seguenti: 1) P. XXX, nota 13: invece della semivocale è ovviamente la vocale anteriore aperta in sillaba aperta a dittongare. — 2) P. 44, riga 20: leggere *Maganzesi* invece di *Mangazesi* (cfr. p. 47). — 3) P. 45, riga 8 dal basso: correggere *esilarono* in *esilararono*. — 4) P. 83: manca il rinvio della nota 1; nel testo della nota correggere *Weimer* in *Weimar* e *accettano* in *eccettuano*. — 5) P. 84, nota: correggere *Ludwing* in *Ludwig* e *römischen* in *römische*. — 6) P. 85, riga 7: l'anno 1742 andrebbe corretto in 1724 (cfr. infatti p. 86). — 7) P. 96: fra gli esempi di metatesi è finito *tesoro*, che è invece un caso di epentesi. — 8) P. 169, riga 13: correggere *soffermarsi* (dopo *Vorrei*) in *soffermarmi*.

6. La raccolta di studi qui recensita illustra gli aspetti filologici, letterari, artistici della complessa storia dell'idioma di Roma, dal Cinquecento ad oggi. Essa ci fa un po' l'impressione di essere una delle due facce della moneta, che inevitabilmente richiama l'altra faccia, cioè il lato specificamente linguistico della problematica. Il recensente è convinto che in quest'altro campo d'indagine, complementare rispetto al primo, non ci sono meno problemi, scoperte, idee e che, soprattutto, l'Italia non manca di forze nemmeno per questo secondo compito. Ci auguriamo che le due facce riunite ci diano un quadro veramente completo dell'affascinante storia dell'idioma della Città Eterna.

Pavao TEKAVČIĆ

Testi, cotesti e contesti del franco-italiano, Atti del 1° simposio franco-italiano (Bad Homburg, 13-16 aprile 1987), a cura di G. Holtus, H. Krauss, P. Wunderli, Tübingen (Niemeyer), 1989, VIII-341 pages.

Un bien beau volume qui aurait fait le bonheur d'A. Limentani, auquel il est dédié, tel est ce recueil de communications qui montre la vitalité, déjà notée, des études sur le franco-italien, au moins en Italie et en Allemagne. Tous les articles sont importants. Je me borne à joindre un bref commentaire à ceux dont le titre n'est pas assez explicite: — P. Wunderli/G. Holtus, *La «renaissance» des études franco-italiennes. Rétrospective et prospective* [3-23], mise à jour qui tient les promesses de son titre; — R. Hiestand, *Aspetti politici e sociali dell'Italia settentrionale dalla morte di Federico II alla metà del '300* [27-47]; — A. de Mandach, *Sur les traces de la cheville ouvrière de l'Entrée d'Espagne: Giovanni di Nono* [48-64], l'auteur n'a pas son pareil pour faire surgir de l'ombre des inconnus célèbres, ici Jean de Non à qui il attribue, entre autres, la paternité de l'*Entrée d'Espagne*; — G. Ineichen, *La mescolanza delle forme linguistiche nel Milione di Marco Polo* [65-74], caractérisation des éléments qui constituent le français de cette œuvre; — G. Holtus, *Zum Verhältnis von Oralität und Schriftlichkeit im Franko-Italienischen* [75-79]; — P. Wunderli, «se» *omnipersonnel dans l'Aquilon de Bavière* [80-111], explication linguistique magistrale d'un phénomène étudié dans toute sa complexité; — G.G. Queirazza, *A trenta anni dall'edizione di V⁴. Riflessioni su questioni di metodo e revisione dei risultati* [115-127], une contribution décisive pour une future édition de cette version de *La Chanson de Roland*; — C. Segre/C. Beretta, *Il codice V⁴ della Chanson de Roland*, C. Segre, *Presentazione (con riflessioni sul francoveneto)* [128-130], C. Beretta, *Narbonne nel cod. V⁴ della Chanson de Roland* [131-142], l'insertion de la *Prise de Narbonne* est celle d'un corps étranger, réfection franco-italienne d'un original français. L'auteur annonce une étude ultérieure consacrée aux rapports entre ce texte d'une part et l'*Aymeri de Narbonne* et l'épisode des *Croniques et Conquestes de Charlemaine*; — G. Peron, *Cultura e pubblico dell'Boèce franco-italiano* [143-160]; — J. Monfrin, *Le Roman de Belris, Le Bel Inconnu, Carduino* [161-176], prolonge par l'étude des contes et des motifs un travail presque quadragénaire et conclut que *Le Bel Inconnu* est parvenu en Italie par deux voies différentes, l'une donnant *Carduino* l'autre *Le Roman de Belris*; — A. Cornagliotti, *Problemi testuali della Mort Charlemagne* [177-195], propose des solutions fort convaincantes: à lire en même temps que: — M.L. Meneghetti, *Ancora sulla Morte (o Testamento) di Carlo Magno* [245-284], qui donne une édition de ce texte où (malheureusement elle n'a pu utiliser les propositions de sa collègue), précédée d'une bonne étude littéraire sur cette compilation cyclique, bon témoignage de la culture littéraire dans l'Italie méridionale; — L.B. Chiecchi, *Qualche nota paleografica su Enanchet (ms. 2585 di Vienna e ms. MR 92 di Zagabria)* [196-201]; — Fr. Di Ninni, *La formazione del lessico in Niccolo da Verona* [202-208]; — L.Z. Morgan, *Text and Non-Text: for a Standard Lemmatization of Franco-Italian* [209-222]; — H. Krauss, *La spéculation épique et le problème de l'histoire* [225-231], montre par quelques exemples (*Aquilon*, *Macaire*, *Prise de Pampelune*) que les chansons de geste italiennes restent conditionnées par des données historiques ou

idéologiques; — A. de Mandach, *Les manuscrits uniques de la Passion et de la Pharsale de Nicolas de Vérone sont-ils des « manuscrits princeps » ?* [232-244], comme on s'en douterait la réponse est affirmative et, à propos de la *Pharsale*, l'auteur souligne l'importance du premier réviseur puis s'attache à rechercher les sources textuelles de Nicolas et les sources picturales du manuscrit; — D. Delcorno Branca, *Fortuna e trasformazioni del Buovo d'Antona* [285-306], démêle avec soin les filiations et la diffusion des diverses versions; — M. Tyssens, *Poèmes franco-italiens et Storie Nerbonesi. Recherches sur les sources d'Andrea da Barberino* [307-324], très importante mise au point qui vient relativiser le point de vue soutenu par J. Grisward dans son *Archéologie de l'épopée médiévale* (1981).

Gilles ROQUES

W. Theodor ELWERT, *Studien zu den romanischen Sprachen und Literaturen*, Band X, *Von Bukarest bis Lissabon*. Linguistisches und Literarisches, Stuttgart, Steiner Verlag, 1989, X + 236 pages.

Th. Elwert est un des très rares romanistes qui illustrent pleinement «die Einheit der romanischen Philologie» [IX]: étude des langues et des littératures de toutes les régions de la Romania. En témoigne ce volume de miscellanées qui reproduit treize articles parus dans divers recueils, de 1984 à 1989. Au sommaire:

— linguistique (historique) générale: «Wo, wann, warum, wie sprachen 'sterben'» [10-56];

— linguistique contrastive des langues romanes (espagnol et italien): «Ein Vergleich des Spanischen mit dem Italienischen» [158-167]; «Appunti sui termini di colore in italiano e spagnuolo» [70-83]; «Spanisch-italienische Divergenzen in der Terminologie der modernen Technik» [93-116];

— linguistique italienne: «Höflichkeitsformen im Italienischen» [1-9];

— linguistique roumaine: «Entwicklungstendenzen bei der Erweiterung des neu-rumänischen Wortschatzes (Bemerkungen zum 'Dictionar de cuvinte recente')» [57-69];

— histoire de la linguistique romane: «Ein vergessener Romanist» [84-85] / «Un romanista dimenticato: Luigi Salvatore, Arciduca d'Austria» [86-92];

— littératures romanes et littérature comparée: «Die europäische Rolle der Commedia dell'arte» [117-130]; «Alessandro Manzoni im deutschen Sprachraum» [131-144]; «Spiegelungen des technischen Fortschritts in der italienischen Lyrik von Monti bis Pascoli» [145-157]; «Il viaggio di Blasco Ibáñez in Italia nel 1895» [168-182]; «Die Rolle der Erotik in den *Lusiaden* des Camões» [183-199].

Le volume s'achève par la suite de la bibliographie de l'auteur (1979-1988) [201-207], un index nominum [209-222], un index rerum [223-234] et un index des incipit [234-236].

Jean-Pierre CHAMBON

Manfred BAMBECK, *Wiesel und Werwolf*, Typologische Streifzüge durch das romanische Mittelalter und die Renaissance, éd. par Fr. Wolfzettel et H.-J. Lotz, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1990, XXI-301 pages.

Sous ce titre on retrouvera 21 articles de notre défunt collègue, publiés entre 1967 et 1985. On y trouve mise en œuvre cette belle culture qui permet de mettre en lumière la profondeur de nos anciens textes. Les sujets de prédilection sont les grands textes: Marie de France, Gautier de Coinci, le *Roman de la Rose* et Dante ou encore Juan Ruiz. On peut parler à son propos de *puits de science* pour reprendre une expression qu'il a magistralement commentée [264-277]. On verra défiler tout un bestiaire médiéval, d'où le titre du Recueil, avec belette (*Wiesel*) et loup-garou (*Werwolf*), corbeaux, «gros poissons qui mangent les petits», coq (symbole du prédicateur), chaméléon et un curieux mélange de coq et de grenouille qui a des correspondants linguistiques dans les articles KRA- et KRO- du FEW. Bامbeck avait donné ici (RLiR 31, 297) un très court article en hommage à la mémoire de J. Orr sur l'occitan *mandre* «renard», qui mériterait bien d'être retravaillé avec le nom propre *Mandrin* et sans exclure un possible rapport avec la famille de *madré* «rusé». On relira avec plaisir les interprétations convaincantes de *cire vierge* dans le *Roman de la Rose*, de *saus* («saule») chez les auteurs monastiques. On goûtera encore les considérations érudites et séduisantes sur *element* et *virginitet* dans *Eulalie*. On retrouvera partout la précision du lexicographe formé à l'école de Lommatzsch et de Baldinger; dans ces excursions chez les auteurs chrétiens, Bامbeck se montre un exégète nourri de culture médiévale. On ne perdra jamais son temps à refaire avec lui ces promenades savantes.

Les éditeurs ont bien retracé la personnalité et l'œuvre de l'homme [IX-XV] et ont établi une bibliographie qui forme un joli panorama. Un travail d'artisan où l'on retrouve aussi l'esprit de Curtius et de Rheinfelder.

Gilles ROQUES

MÉLANGES

Dieter Kremer (ed.): *Homenagem a Joseph M. Piel por ocasião do seu 85.º aniversário*, Tübingen, Niemeyer, 1988, 798 pages.

Le 8 juin 1988, Joseph Maria Piel, élève de Wilhelm Meyer-Lübke et l'un des maîtres de la linguistique romane en Allemagne, célébra ses quatre-vingt-cinq ans. A cette occasion, il reçut pour la deuxième fois l'hommage de ses collègues et de ses disciples: alors que les «Philologische Studien» de 1969 furent préparées par Wolf-Dieter Lange et Heinz Jürgen Wolf⁽¹⁾, tous les deux élèves de Piel à Cologne et depuis longtemps titulaires de chaires de philologie romane à Bonn, ce nouveau

(1) *Philologische Studien für Joseph M. Piel*, Heidelberg 1969.

recueil d'études fut pris en charge par Dieter Kremer, professeur à l'Université de Trèves dont Piel continue à être professeur honoraire.

La «Homenagem» est consacrée principalement au domaine ouest-hispanique, donc au terrain de prédilection de Piel, dont les travaux — les éditions de textes médiévaux aussi bien que les études d'ordre étymologique ou onomastique — sont devenus des classiques. Et même si quelques contributions au volume sortent du cadre imposé par cette délimitation thématique, l'orientation générale de la «Homenagem» ressort avec netteté et se manifeste déjà à travers le choix des langues dans lesquelles les articles sont rédigés: les plus nombreux (17 sur 51) sont les auteurs qui ont choisi le portugais, puis viennent des articles en allemand (16 articles); en galicien (7 articles); en espagnol et en français (5 et 3 articles); un seul article est rédigé respectivement en catalan, en anglais et — grâce à Raymond Sindou! — en latin.

Au point de vue thématique, les articles sont classés suivant quatre sections (onomastique, philologie/linguistique, littérature et «*varia*», c.-à-d. civilisation germano-portugaise)⁽²⁾, dont la deuxième comprend le plus de contributions. La longueur des articles varie entre deux pages (Xosé A. Palacio Sánchez) et trente-huit pages (Ramón Lorenzo).

Onomastique.

Manuel Alvar («Sobre el topónimo *Barbastro*», pp. 3-9) traite de l'origine de ce nom de lieu aragonais (province de Huesca). Après avoir passé en revue les étymologies calembouristes («appuyées» par l'homme barbu dans les armoiries de la ville!), Alvar propose d'y voir un dérivé de *vervex*, mais ne trouve pas de réponse convaincante quant au suffixe (lat. *-astrum*?). Il aurait été intéressant d'étudier la série française, non mentionnée par Alvar, de toponymes en *-astre/-âtre*, desquels il faut séparer, d'ailleurs, *Barbaste* (Lot-et-Garonne) et *Barbâtre* (Vendée), car ceux-là semblent devoir leur désignation justement à l'imitation du nom de lieu étudié par Alvar⁽³⁾.

Antoni M. Badia i Margarit («Hagiotoponímia i història», pp. 11-19) discute le problème chronologique de l'origine des noms de lieux (catalans et autres) formés à base de noms de saints: lors d'une première période des recherches onomastiques, on mettait les hagiotoponymes en rapport avec la romanisation de la Péninsule, alors que, de nos jours, la tendance à expliquer la genèse de ces noms de lieux dans le cadre de la Reconquête prédomine nettement. On pourrait compléter ces

(2) Ce plan semble clair et logique; le classement des contributions, d'orientation lexicologique, de Günter Holtus et surtout de Maria Ana Ramos, sous la rubrique «littérature» paraît néanmoins discutable.

(3) Cf. Dauzat, Albert / Rostaing, Charles: *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*, Paris ²1978, s.v. *Barbaste*. Cf., pour la série en *-âtre*, dans ce même dictionnaire: *Barastre* (Pas-de-Calais, s.v. *Barre* 2), *Bernâtre* (Somme), *Beugnâtre* (Pas-de-Calais), etc.

réflexions théoriques de Badia en mentionnant le fait que Meyer-Lübke, déjà au début du siècle, a mis en garde contre le danger de généralisations méthodiques et qu'il a recommandé, de la même façon que Badia, de ne pas négliger les recherches historiques lors de la détermination de l'âge de certaines couches toponymiques⁽⁴⁾.

Manuel C. Díaz y Díaz («El pseudotopónimo *Lavamentula* en el Códice Calixtino», pp. 21-28) s'occupe du nom d'un village qui a fortement intéressé la plupart des participants au dernier Congrès de Linguistique et de Philologie Romanes: il s'agit de *Labacolla*, la commune sur le terrain de laquelle se trouve l'aéroport de Saint-Jacques-de-Compostelle. L'étymologie est claire (et parfaitement présentée, d'ailleurs, par José Luis Pensado⁽⁵⁾ que Díaz y Díaz n'omet pas de citer): il faut partir de *cōleu*/**cōlea* et d'une allusion à des rites d'ablution. Le seul apport nouveau de Díaz y Díaz⁽⁶⁾ consiste dans l'interprétation de la traduction latine *Lavamentula* dans le «Liber sancti Jacobi» du 12^e s. qui doit s'adresser, d'après lui, non à des lecteurs français (comme on croyait toujours), mais à un public galicien (ou portugais) qui aurait compris le mot latin grâce au fait qu'il survit en galicien sous la forme *mincha*⁽⁷⁾.

Maria Valentina G. Ferreira («Antroponímia do Algarve II. Reflexo de "status" social e de actividades laborais», pp. 29-33) étudie des surnoms médiévaux et, en se basant sur quelques exemples datant du 13^e au 16^e s., elle arrive à la conclusion, peu sensationnelle d'ailleurs, que le passage du sobriquet au nom de famille se produit de façon progressive et insensible. En ce qui concerne la méthode de l'auteur, on peut regretter le manque de soin lors de l'analyse, en fin de compte peu utile, de la «etimologia remota» des surnoms en question. Qu'on cite le *FEW* et le *DCELC* (non le *DCECH*!) sans indication de volume ni de page, paraît encore excusable, mais une phrase comme celle-ci se passe de commentaire: «Von Wartburg [...] aceita LAUSA, que diz ser forma gaulesa de proveniência céltica» (p. 31).

Iiro Kajanto («Interpreting *Fortuna Redux*», pp. 35-50) analyse de façon solide et convaincante un surnom romain, à savoir celui qui est rattaché au nom de la déesse, censée traditionnellement de ramener sain et sauf l'empereur qui voyage à l'étranger. Une liste de 64 inscriptions à l'appui, Kajanto réussit à prouver l'existence d'un changement sémantique qui élargit le champ d'application du surnom en question: *Fortuna Redux* n'était pas seulement responsable du «rapatriement» de

(4) Cf. *Einführung in das Studium der Romanischen Sprachwissenschaft*, Heidelberg³1920, p. 278.

(5) Cf. *Hidrotopónimo de origen lustral: Lavacolla*, in: *ASNS* 202 (1966), pp. 182-186.

(6) Et encore s'appuie-t-il sur une remarque faite par C. Hohler (cf. p. 26, n. 19).

(7) Lorsque Díaz y Díaz cite les formes modernes (avec la restriction: «no dispomos de materiais suficientes»; p. 26, n. 21), il aurait pu se référer à García, Constantino: *Glosario de voces galegas de hoxe*, Santiago de Compostela 1985 (= *Verba*, Anexo 27), s.vv. *mencha*, *mincha*.

l'empereur, mais aussi de celui de mainte personne privée, voire de sa santé en général, indépendamment d'un déplacement quelconque⁽⁸⁾.

Dieter Kremer («Zu den Ortsnamen *Milmanda* und *Milreu*», pp. 51-78) consacre cette «kleine Miszelle» (p. 51) de vingt-huit pages à deux types de toponymes ibéro- (et gallo-) romans; les représentants catalans, espagnols et galiciens du premier type doivent leur existence, et c'est là que Kremer suit encore l'interprétation traditionnelle, à un transfert des noms de lieux occitans *Mar-/Mirmande*, mais discute, pour ceux-ci, de façon très prudente, une étymologie nouvelle à base de *mille* et de *mandare*. Le type toponymique portugais *Milreu*, par contre, pourrait remonter, d'après Kremer qui reprend une vieille théorie du Père Viterbo, à un dérivé de *merulu*; il faudrait supposer un changement sémantique «oiseau migrateur» > «étranger» qui motiverait aussi le nom commun *milreu* «auberge». Plus de dix pages de documentation, contenant des formes toponymiques aussi bien que de longues citations de documents médiévaux ou d'ouvrages historiques et archéologiques, sont destinées à étayer les étymologies proposées et à illustrer la théorie méthodologique selon laquelle l'onomastique doit prendre en compte les résultats d'un maximum de sciences auxiliaires (elle-même étant science auxiliaire pour celles-ci).

Rafael Lapesa («Sobre el origen de *Sancho*», pp. 79-83) récuse l'étymon, traditionnellement allégué pour expliquer l'origine de cet anthroponyme, à savoir *Sanc-tius/-ci-/-ti-*, auquel il attribue seulement la variante médiévale *Sanzo* (patronyme *Sanziz*, etc.); Lapesa préfère partir du nom *Sanctulus*, documenté aussi, sans qu'il le mentionne, d'ailleurs, dans Kajanto⁽⁹⁾, et qui aurait évolué, de façon absolument régulière, en *-nch-* comme *trunculu* > *troncho* ou *macula* > **mancla* > *mancha* — solution ingénieuse qui dispenserait du recours à un changement phonétique mozarabe, mais qui souffre, finalement, de l'omniprésence écrasante du type *Sanc-tius* dans la documentation latine médiévale.

Xosé A. Palacio Sánchez («Sobre unha evolución diverxente do latín *agrum* nalgúns topónimos galegos», pp. 85s.) consacre à peine deux pages à un type toponymique qu'il croit déceler en Galice; ainsi fait-il remonter le premier élément de *Gorgulfe*, *Gurgulfe*, *Gorbidal*, traditionnellement interprété comme étant d'origine germanique⁽¹⁰⁾, à *agru*, sans pouvoir citer à l'appui une seule forme toponymique ancienne, ni une seule forme moderne dans le domaine des noms communs. Lorsque Palacio Sánchez postule la même base étymologique pour *Borbuján*, en se fondant uniquement sur des attestations dans le Cadastre du Marqués de la Ensenada

(8) Une petite remarque concernant un détail seulement: Lorsque Kajanto localise une inscription «in Upper Germany, in a place called Dibio, modern Dijon in the Vosges» (p. 44), veut-il dire par là que le nom de ce hameau, attesté d'après Paul Marichal (*Dictionnaire topographique du département des Vosges*, Paris 1941, p. 128) au 18^e s., remonte à l'antiquité?

(9) *The Latin Cognomina*, Helsinki/Helsingfors 1965, p. 252.

(10) Cf., p.ex., Piel, Joseph M.: *Os nomes germânicos na toponímia portuguesa*, Lisboa 1936, p. 162; id. / Kremer, Dieter: *Hispano-gotisches Namenbuch*, Heidelberg 1976, p. 157.

(18^e s.), et en supposant une «equivalencia fonética g- = b- [...] *agro* > *agor* > *gor* > *bor*» (sans citer des cas parallèles, bien évidemment), sa méthode se rapproche définitivement de celle de la philologie préscientifique...

Avec Antón Santamarina («Efectos do contacto lingüístico na toponimia galega», pp. 87-96), on retourne au domaine de l'onomastique sérieuse. Après avoir donné un bref historique de l'influence linguistique du castillan sur le galicien, l'auteur établit une classification des différents types d'adaptation qu'ont pu subir les toponymes galiciens: 1^o la traduction complète (*A Pontenova* > *Puentenuevo*), 2^o la traduction partielle (*Vilalonga* > *Villalonga*) qu'il est difficile de distinguer de 3^o l'adaptation phonétique (*Irixoa* > *Irijoa*), et finalement 4^o l'adaptation du suffixe (*Fefiñáns* > *-anes*). Il va sans dire que la porte est grand ouverte aux fausses régressions (*Casteláns* > *Castelanes*), mais il faut noter que la «régaléguation» de la toponymie, prônée par Santamarina et largement justifiée par des besoins d'ordre socio-psychologique⁽¹¹⁾, n'a apparemment pas abouti, à côté des fausses interprétations phonétiques citées par l'auteur (type *Lugo* > [lufo]: résultat de la «gheada» interprété comme «jota» castillane), à des cas d'«hypergaléguismes» parmi les nouvelles formes officielles⁽¹²⁾.

Rudolf Schützeichel («Zu einem -acum-Namen bei Venantius Fortunatus», pp. 97-115) s'intéresse à une forme toponymique du 6^e s. (manuscrit du 8^e/9^e s.), à savoir *tonitiaco*, dont l'identification avec un nom de lieu moderne soulève de grands problèmes étant donné que l'existence d'un successeur français phonétiquement satisfaisant ne s'impose pas. Comme le contexte du «Liber de virtutibus S. Hilarii» de Venance implique une localisation poitevine, Schützeichel propose une équation *tonatiaca* = *Tonat* (Vienne), documenté dans le Dictionnaire topographique correspondant sous la forme *Tonaco* (1408). Or, la question principale consiste à savoir s'il est légitime de supposer, avec Schützeichel, l'existence d'une graphie latinisante à une époque aussi reculée, surtout que l'identification de *tonatiaco* avec *Tonat* impliquerait — et ce problème n'est malheureusement pas mentionné par l'auteur — que le phonétisme, pour motiver une telle graphie, ait déjà été -at à l'époque mérovingienne — chose presque inconcevable⁽¹³⁾. En ce qui concerne le suffixe

(11) Cf., p.ex., pour des problèmes analogues dans le domaine asturien, Llera Ramo, Francisco José: *Identidad colectiva y territorialidad*, in: *Actes de les Xornaes de Toponimia Asturiana* (Uviéu, 21-22-23 d'ochobre de 1985), Uviéu 1987, pp. 7-13; D'Andrés, Ramón: *La situación social de la llingua asturiana*, in: *Informe so la llingua asturiana - Rapport sur la langue asturienne*, Uviéu 1987, pp. 25-43, pp. 35s.

(12) Pour ce qui est des résultats du travail de la Commission responsable de la reconstitution des toponymes galiciens (dont Santamarina lui-même faisait partie), cf. Comisión de Toponimia da Xunta de Galicia: *Toponimia*, vols. I-VI, Santiago de Compostela 1979-1981.

(13) Pour la chronologie de -ac > -at, changement graphique et/ou phonétique de la fin du moyen âge, cf., p.ex., Dauzat, Albert: *La toponymie française*, Paris 1939, p. 245, ainsi que les attestations toponymiques du type *Le Chaussat* (*Chaussac* 1328), *Chavenat* (*Chavanac* 1494) dans le Dictionnaire topographique de la Vienne.

toponymique, il est d'ailleurs exagéré, voire erroné, de prétendre, comme le fait Schützeichel (p. 105), que *-at* constitue le résultat normal de *-(i)acu* dans les environs de Poitiers: cette appréciation s'explique uniquement par l'utilisation de la carte, visiblement fausse, concernant la répartition des résultats de *-(i)acu*, dans le petit ouvrage vulgarisateur d'Eric Vial⁽¹⁴⁾. Un petit détail quant à la forme de l'article: Il est surprenant de trouver des indications géographiques, telles que «*Jodoigne* (Belgien) [...], *Orville* (Longnon) [...], *Valernes* (Basses Alpes [sic])»⁽¹⁵⁾.

Raymond Sindou («De CALADVNO urbis nomine et quibusdam aliis», pp. 117-122) consacre son article à un type toponymique qu'il ne retrouve pas seulement dans le nom de lieu bien connu *Châlons* (*Caladunno* 710, Mayenne), mais aussi en Gascogne (*Calezun*, Lot-et-Garonne) et dans le Nord-Est du Portugal (où il faut localiser, d'après l'itinéraire d'Antonin et Ptolémée, un toponyme ancien *Caladunum*). Comme étymon, Sindou propose, contrairement à l'interprétation traditionnelle à base d'une racine pré-indoeuropéenne⁽¹⁶⁾, un composé hybride dont le premier élément remonterait au grec *κἄλον*, plur. *-α*, «bois» > «fortification». La difficulté d'une telle étymologie, comme de celle de quelques cas jugés analogues par Sindou (*Arialbinnum*, Table de Peutinger, < *ἱριδᾶλος* «bien visible», *Gorgobina*, César, < *γοργός* «terrible»; le deuxième élément serait une racine continuée dans les langues celtiques modernes) réside dans le contexte difficilement imaginable d'un tel procédé de formation toponymique: dans quel milieu bilingue la genèse d'hybrides, contenant des éléments grecs non continués en latin, aurait-elle été plausible? Sindou pense à la tribu celtique des Boii, provenant de l'Italie du nord, accompagnée peut-être d'architectes grecs, mais la question paraît loin d'être résolue.

Jürgen Untermann («Zur Morphologie der lusitanischen Götternamen», pp. 123-138) clôt le chapitre consacré à l'onomastique en donnant un panorama impressionnant des noms de divinités «lusitano-galiciens» (noms de base, souvent non indo-européens, plus épithètes). Ces noms se trouvent documentés dans des inscriptions en lettres latines et en langue lusitanienne, donc indo-européenne, ou, plus souvent, en langue latine. Untermann analyse surtout les différents éléments de formation, en étant parfaitement conscient de la problématique d'une segmentation rigoureusement formelle, sans points de repère sémantiques, qui rendent l'isolement

(14) *Les noms de villes et de villages*, Paris 1983, p. 127. Schützeichel aurait mieux fait d'utiliser la carte dans Rostaing, Charles: *Les noms de lieux*, Paris 1980, p. 75, ou les listes dans Pignon, Jacques: *L'évolution phonétique des parlers du Poitou (Vienne et Deux-Sèvres)*, Paris 1960, pp. 193-199. Dans le Dictionnaire topographique de la Vienne, on trouve environ 300 toponymes modernes en *-ay/-é* < *-(i)acu*, une centaine en *-y*, 55 en *-ac*, 17 en *-ec* et, au maximum, huit en *-at*.

(15) Schützeichel a puisé les exemples dans Skok (*ZRPh*, Beiheft 2, Halle 1906), sans adapter les noms des départements et sans vérifier l'origine des toponymes cités d'après Longnon (*Orville*: Pas-de-Calais).

(16) Cf. Dauzat, Albert / Rostaing, Charles: *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*, Paris 1978, s.v. *Challes*.

de suffixes (ou d'éléments de composition) fort difficile — tous les cas ne sont pas aussi transparents que celui du « Leitsuffix » *-aico/-aeco*.

Philologie et Linguistique.

Rosario Alvarez Blanco (« Consideracións sobre a metafonía nominal galega », pp. 141-157) présente une description, en premier lieu synchronique, de différents phénomènes de métaphonie qui caractérisent le galicien, même face aux deux idiomes voisins, l'asturien et le portugais, dans lesquels la métaphonie ne se déroule pas toujours sous les mêmes conditions. Au point de vue géolinguistique, Alvarez Blanco constate, à base des données de l'*ALG*⁽¹⁷⁾, une configuration dialectale ouest/est (métaphonie vs. non-m.); l'auteur aurait d'ailleurs pu citer à l'appui un article de l'un des responsables de l'*ALG*, Francisco Fernández Rei⁽¹⁸⁾, qui utilise l'isoglosse *ela/ela* comme critère lors de l'établissement d'une carte dialectale de la Galice. Le fait qu'Antón Santamarina, dans ce contexte, juge les phénomènes de métaphonie comme étant « non [...] suficientemente significativos »⁽¹⁹⁾, aurait pu être mentionné, même si les raisons de ce jugement ne semblent pas évidents.

Holger Bagola (« Zur Bildung einiger femininer Berufsbezeichnungen im Portugiesischen », pp. 159-169) étudie quelques variantes féminines de noms de métiers portugais et attire l'attention sur le fait curieux que certains noms de métiers en *-dor* possèdent un pendant féminin, non en *-dora*, mais en *-deira*. Il faut constater, pourtant, que cette constellation, apparemment très nette et expliquée, au point de vue formel, comme résultat d'une double dérivation d'une base verbale commune, commence à se brouiller dès qu'on consulte, ce que l'auteur n'a pas fait, le Dictionnaire de Morais⁽²⁰⁾: il s'avère que la liste des formes, citées par Bagola d'après Machado⁽²¹⁾ ou des sources médiévales et du 16^e/17^e s., doit être complétée par mainte variante masculine en *-deiro* ou féminine en *-dora*⁽²²⁾. Si la langue courante

(17) Le premier tome de cet atlas, dont on disait en 1980 « que empezará a ve-la luz proximamente » a été présenté lors du dernier Congrès de Linguistique et de Philologie Romanes à Saint-Jacques. Pour la citation, cf. Santamarina, Antón: *Dialectoloxía galega: historia e resultados*, in: Kremer, Dieter / Lorenzo, Ramón (edd.): *Tradición, actualidade e futuro do galego (Coloquio de Tréveris 1980)*, Santiago de Compostela 1982, pp. 153-187, p. 165.

(18) Cf. *Areas lingüísticas do galego actual*, in: *XVI Congrès Internacional de Lingüística i Filologia Romàniques. Actes, vol. II*, Palma de Mallorca 1985, pp. 485-498 (description du phénomène: p. 489; carte: p. 487).

(19) *Dialectoloxía galega*, art. cit., p. 170.

(20) *Grande Dicionário da Língua Portuguesa*, 12 vols., Lisboa 10 1949-1959.

(21) La troisième édition du *Dicionário Etimológico* a paru en 1977 et non, comme le suggèrent toutes les citations dans l'article, en 1973.

(22) Cf., p.ex., *amassadeiro* (Morais, vol. I, p. 732), *contadora* (III, 455), *criadora* « nourrice » (III, 685), *pescadora*, *pescadeiro* (VIII, 210s.), *procuradora* (VIII, 726), *varredeiro* (XI, 535). Dans quelques cas, il faudrait vérifier si les variantes féminines citées correspondent vraiment à des noms de métiers, car le sémantisme moderne (toujours d'après Morais) ne confirme pas une telle

préfère pour les noms de métiers quand même, grosso modo, la combinaison *-dor/-deira*, on pourrait peut-être interpréter cette préférence par le fait que ces variantes suffixales, d'après le Dictionnaire inverse d'Elena Wolf, non utilisé par Bagola, sont représentées dans le vocabulaire général portugais beaucoup plus fréquemment que les variantes correspondantes *-dora* et *-deiro*⁽²³⁾.

Willy Bal («Langue portugaise en Afrique noire: interférence et migrations lexicales», pp. 171-180) consacre son article à l'histoire de quelques africanismes, passés, au moins régionalement, dans la langue portugaise; il traite leurs étymologies et leur irradiation dans d'autres langues et ne néglige pas les rapports entre les «Wörter und Sachen». Il est question de *zimbo* (< kikongo) «coquillage-monnaie», *missanga* (< bantu) «bijou-monnaie», *bengala* (< toponyme indien) «bâton (d'officier)» > «pénis» (africanisme sémantique!), *tambula e bensawu* (< kikongo et port. *em benção*) «geste d'un souverain qui reçoit l'hommage de ses sujets» et de *pumbulu* (< toponyme bantu) «soldat» > *pombeiro* «marchand ambulant portugais». En guise de résumé, Bal regrette l'absence d'un travail de synthèse sur les africanismes en portugais, comparable, serait-on tenté d'ajouter, au *Glossário luso-asiático* de Sebastião Rodolfo Dalgado, dont la deuxième édition fut magistralement introduite par J. M. Piel⁽²⁴⁾.

Mercedes Brea («Anotacións sobre o uso dos adverbios pronominais en galego-portugués», pp. 181-190) propose une analyse syntaxique des adverbies *en* et *i* de l'ancien galicien/portugais: A base d'un corpus d'une centaine d'occurrences dans chaque cas, provenant des «Cantigas de Amor» — on pourrait se demander, bien entendu, si des textes en prose n'auraient pas offert de meilleures conditions pour une analyse d'ordre syntaxique —, l'auteur donne surtout des tableaux statistiques concernant la position de *en* et *i* dans la phrase et les différentes possibilités combinatoires avec des pronoms et des prépositions. L'article constitue un complément utile des chapitres correspondants dans les grammaires historiques (que l'auteur, d'ailleurs, ne cite pas du tout, sauf la Syntaxe romane de Meyer-Lübke⁽²⁵⁾).

Ivo Castro («Remarques sur la tradition manuscrite de l'*Estoire del Saint Graal*», pp. 195-206) commence par rapporter un fait peu connu, appartenant à la

interprétation: *contadeira* «espèce d'oiseau» (III, 455), *curadeira* «plante brésilienne» (III, 766, vs. *curandeira* «charlatan»), *procuradeira* «femme curieuse» (VIII, 725).

(23) Cf. Wolf, Elena M. (et al.): *Obratnij slowar' portugal'skogo jazika*, Moskwa 1971, avec 18 colonnes de mots en *-dor*, une en *-deiro*, deux colonnes et demie en *-deira* et huit mots uniquement en *-dora*. Pour ce qui est de l'alternance portugaise *-(d)or/-(d)eira*, cf. récemment Malkiel, Yakov: *Peripetias españolas del sufijo latino -ōriu, -ōria*, in: *RFE* 68 (1988), pp. 217-255, pp. 225-228.

(24) 2 vols., réimpression Hamburg 1982.

(25) En ce qui concerne l'ancien portugais, Meyer-Lübke ne mentionne que la variante *ende*; cf. *Grammatik der Romanischen Sprachen*, vol. III: *Syntax*, Leipzig 1899, p. 513.

biographie scientifique de J.M. Piel: celui-ci avait préparé, avant A. Magne, une édition de la «*Demanda do Santo Graal*» qui fut victime — chose incroyable! — de la fermeture de l'Imprimerie de l'Université de Coimbra. En ce qui concerne la tradition de l'«*Estoire*», Castro se pose la question de savoir quel est le rapport exact entre les manuscrits français et les traductions portugaise et espagnole, et arrive à la conclusion selon laquelle le «*Livro de Josep ab Aramatia*» portugais, conservé dans un manuscrit du 16^e s., remonte à un ancêtre du manuscrit français de Rennes du 13^e s., ce qui confère «au pair [sic] LR une grande autorité au sein de la tradition de l'«*Estoire*» (p. 202).

Antônio Geraldo da Cunha («*Anotações ao Glossário Luso-Asiático*», pp. 207-219) constate, non sans amertume, que son projet de rééditer le Dictionnaire de S.R. Dalgado fut rendu superflu par les éditions respectives de la maison allemande H. Buske, préfacée par J.M. Piel, et de l'Académie de Lisbonne; il se contente alors d'une liste de 79 entrées de Dalgado, auxquelles il propose des corrections quant à la première attestation. Il faut noter, pourtant, que la portée de ces rectifications chronologiques est plutôt restreinte: l'écart entre les datations de Dalgado et celles proposées par Geraldo da Cunha n'est important que dans trois cas⁽²⁶⁾, alors que, la plupart du temps, il s'agit de différences de quelques décennies, voire, dans onze cas, d'écarts de moins de dix ans.

Celso Cunha («*Sobre a evolução ortoépica das formas *ledo* e *leda**», pp. 221-236) essaie d'esquisser l'histoire du vocalisme tonique du lexème galaïco-portugais en question, en se fondant avant tout sur l'analyse des rimes — un procédé d'autant plus problématique que *ledo/-a*, dans la poésie médiévale, par exemple, n'apparaît pas souvent en position rimante. La conclusion «ex negativo» que tire l'auteur — le *e* de *ledo* doit être ouvert et non fermé: sinon, le mot aurait été employé plus souvent, étant donné que les mots avec un *e* fermé sont plus nombreux et auraient donc offert plus de possibilités pour la rime — paraît peu convaincante. De plus, le danger de tomber dans le piège du cercle vicieux est toujours imminent: confronté avec une rime *ledo*: *Ovedo*, Celso Cunha tente de prouver le caractère ouvert du *e* de *Ovedo*, «já que a sua ditongação em castelhano presuppõe a natureza breve» (p. 225); en réalité, il faut plutôt partir d'une tendance de l'asturien à la diphtongaison de *ē* fermé⁽²⁷⁾. Le dilemme méthodique de l'auteur devient encore plus manifeste

(26) *Amrita* et *Xiva* (17^e vs. 19^e s.). Dans le cas de *can* «khan», attesté d'après Dalgado au 16^e s., on pourrait se demander si l'attestation dans une chanson de Pedr'Amigo de Sevilha, citée par G. da Cunha, reflète l'état de la langue au 13^e s., étant donné que le passage en question se trouve uniquement dans le «*Cancioneiro da Vaticana*» (il correspond non pas au «verso» 1198 — G. da Cunha, p. 211, — mais au n° 1198 du CV; cf. Lapa, Manuel Rodrigues: *Cantigas d'escarnho e de mal dizer dos cancioneiros medievais galego-portugueses*, Vigo 1970, p. 472).

(27) Cf. quelques remarques à ce sujet que j'ai essayé de formuler à l'occasion des *VIII Xornaes d'estudiu 1989* à Oviedo: *Historia de la lengua asturiana y toponimia*, in: *Lletres Asturianas* 35 (1990), pp. 7-23, pp. 19-21.

lorsque Celso Cunha soumet des auteurs du 16^e s. à cette même analyse des rimes, tout en admettant que Gil Vicente, par exemple, «introduziu o hábito de rimar vogais abertas com fechadas» (pp. 229 s.). Une petite remarque de détail: on aurait aimé avoir plus de précisions quant à une forme galicienne, provenant de la province de Lugo, avec un *-u* final ([*leðu*], p. 236).

Raul Miguel Rosado Fernandes («A etimologia e sua finalidade em André de Resende, *De antiquitatibus Lusitaniae*», pp. 237-250) s'intéresse aux étymologies toponymiques (on aurait pu classer l'article aussi sous le chapitre «Onomastique»!) du grand humaniste portugais. Malgré mainte étymologie «préscientifique», guidée par des motifs d'ordre idéologique ou, d'après Rosado Fernandes, «patriotique», il faut noter que Resende fait souvent preuve d'un esprit critique et d'une méthode surprenamment «scientifique»: à côté du rapprochement fantaisiste de *Lusitania*, forme rendue populaire par Resende, au nom du fils de Bacchus (*Luso*), on est surpris de trouver l'explication phonétique exacte de l'étymologie de *Beja*: «Mauri itaque pro *Pace*, mutatis litteris, *Baxe* dixerunt, inde uocalibus transpositis *Bexa*» (p. 244). L'article de Rosado Fernandes constitue une contribution intéressante à la préhistoire de la linguistique romane et à la revalorisation de ses précurseurs, trop souvent ridiculisés⁽²⁸⁾.

Gerold Hilty («Das achte Buch des *Libro conplido*. Spanische Grundlage und portugiesische Übersetzung», pp. 251-270) consacre une étude brillante à l'histoire textuelle de la traduction espagnole, faite par un auteur juif du 13^e s., d'un traité d'astrologie arabe. Après avoir édité les cinq premiers livres de ce texte il y a plus de trois décennies, Hilty collationne maintenant le huitième livre, considéré comme perdu pendant longtemps, mais conservé dans deux manuscrits du 15^e (Ségovie) et 17^e s. (Rome), avec une traduction judéo-portugaise (à base de la traduction espagnole originale), datant du 15^e s. Le résultat de cette confrontation exemplaire, accompagnée d'extraits des trois textes, consiste dans la conclusion selon laquelle les manuscrits sont indépendants les uns des autres; la reconstruction de l'original espagnol souffre en plus du fait de la non-existence d'une édition du modèle arabe.

Heinz Kröll («Alliterierende Formeln im Portugiesischen», pp. 271-287) commence par définir les «formules allitérantes» comme celles dont les éléments sont reliés par l'allitération... Ensuite, il énumère des centaines de mots composés et d'expressions idiomatiques dont les sources ne sont pas mentionnées «expressis verbis»; apparemment, il s'agit de matériels provenant tels quels des fichiers personnels de l'auteur, ce qui expliquerait le manque d'homogénéité dans la présentation (définitions et/ou explications tantôt en portugais, tantôt en allemand⁽²⁹⁾), ainsi que le

(28) Pour une valorisation positive de l'étymologie humaniste, cf. récemment Bahner, Werner: *Sprachwandel und Etymologie in der spanischen Sprachwissenschaft des Siglo de oro*, in: Quilis, Antonio / Nedderhe, Hans-Josef (edd.): *The History of Linguistics in Spain*, Amsterdam/Philadelphia 1986, pp. 95-116.

(29) Cf., en plus, la liste des abréviations: «esp. = espanhol, frz. = francês, [...] lat. = lateinisch» (p. 287).

manque de rigueur en ce qui concerne le système de classement: des cas douteux où l'on cherche en vain une allitération⁽³⁰⁾ et des expressions rangées sous une fausse rubrique, voire sous plusieurs à la fois⁽³¹⁾, troublent quelque peu le plaisir d'une lecture par ailleurs aussi divertissante qu'instructive.

Ramón Lorenzo («Consideración sobre as vocais nasais e o ditongo -ão en portugués», pp. 289-326) consacre une étude aussi brillante que détaillée au développement phonétique des résultats portugais de *-ane*, *-one*, etc. La thèse centrale qu'il défend, en combattant énergiquement l'interprétation traditionnelle, consiste à nier l'existence de voyelles nasalisées dans la langue médiévale; il est, bien entendu, seulement question des cas où le *-n* se trouve en position finale après la perte de la voyelle finale et où les résultats postérieurs ne s'expliquent pas par la chute du *-n*-intervocalique. Des graphies médiévales du type *o + n/m/* tilde refléteraient, d'après l'auteur, une voyelle orale plus une consonne nasale (vs. les résultats de *-ones*, *-anu*, etc., où le *n* a été syncopé antérieurement). L'argument principal de Lorenzo réside dans la situation du galicien qui aurait «conservé» la voyelle non-nasalisée (type *-one* > *-ón*), mais les attaques mordantes contre les tenants de l'interprétation traditionnelle⁽³²⁾ pourraient se révéler peut-être quelque peu prématurées: serait-il complètement impossible de retourner l'argument de Lorenzo — qui se voit obligé d'admettre pour le galicien occidental une restitution de la consonne dans le cas de *-anu*, etc. (> *-án*) — et de postuler un processus analogue pour les cas cités du type *-ane*, etc.? Dans ces cas-là, il ne faudrait donc pas parler de «conservation», mais de reconstitution de la consonne nasale⁽³³⁾. Une remarque de détail:

(30) Quelques exemples: *espanta-pardais*, *-patrulas*, *-porco*, *estripa-torrões*, p. 275; *sem cruz nem chumbo*, *sem mais estas nem aquelas*, p. 277; *com essas e outras*, *quem não aparece esquece*, p. 280.

(31) Pourquoi classer *sem agrado nem apelação* (p. 278) sous «Nicht koordinierte Glieder» et *sem pau nem pedra* p. 277) sous «Koordinierte G.»? Pourquoi ranger *cara ou chunho* (pp. 276, 279) et *cara ou cruz* (pp. 276, 279) sous les deux catégories à la fois? On peut noter ce double emploi aussi pour *nada mais nada menos* (pp. 280s.: adjectifs vs. adverbes), *em pé de paz* (pp. 279, 282: «eigentliche» vs. «gemischte Formeln»), *às mil maravilhas* (pp. 283, 285: adjectif + substantif vs. numéraux), etc.

(32) Cf. des formules comme celles-ci: «Aterra constata-la alegría con que os lingüistas falan das linguas que descoñecen» (p. 292); «Todo isto é pura especulación e non se asenta en bases reais» (p. 320).

(33) Telle est la conclusion qu'on pourrait tirer, p.ex. de l'interprétation (combattue par Lorenzo, p. 307) de Clarinda de Azevedo Maia; cf. *História do Galego-Português*, Coimbra 1986, p. 389. On pourrait alléguer aussi le fait que dans la scripta galicienne, le rapport statistique des graphèmes voyelle + tilde vs. voyelle + *n/m* (dans le cas des résultats *-ane/-one*) évolue de façon significative, en faveur de la graphie qui pourrait indiquer la reconstitution d'une consonne nasale: 13^e s.: 64,8% vs. 35,2%; 14^e s.: 52,0% vs. 48,0%; 15^e s.: 41,3% vs. 58,7% (chiffres calculés d'après les données de Börner, Wolfgang: *Schriftstruktur und Lautstruktur. Studien zur altgalicischen Skripta*, Tübingen 1976 (= *ZRPh*, Beiheft 155), pp. 140-142). Des influences savantes et/ou castillanes peuvent avoir contribué, évidemment, à cette évolution.

on constate avec satisfaction que la datation traditionnelle du passage de *-om* [õ] à *-am* [ãõ] (16^e s.) est définitivement rejetée, grâce au témoignage des graphies médiévales qui attestent les débuts de la confusion correspondante déjà pour le 14^e s.⁽³⁴⁾.

Clarinda de Azevedo Maia («*Algumas questões scriptológicas relativas à prosa documental galego-portuguesa*», pp. 327-347) s'occupe au premier chef de problèmes théoriques: elle discute de différentes questions méthodologiques concernant la scriptologie⁽³⁵⁾ et illustre un point particulier, à savoir le manque d'homogénéité et l'absence de systèmes «ortho-»graphiques, par l'analyse instructive de plusieurs documents, provenant de trois scribes seulement. En ce qui concerne le traitement graphématique des fricatives sibilantes, ainsi que celui des consonnes palatales ou palatalisées *tʃ*, *ʃ*, [*dʃ*], *λ* et *ñ*, il y a des fluctuations considérables, même entre les différentes chartes d'un seul scribe, voire entre deux expéditions originales écrites par une seule main.

Ana Maria Martins («*Metafonia verbal no português — uma abordagem histórica*», pp. 349-366) donne un panorama synchronique et diachronique de la métaphonie dans le système verbal qui, d'après l'auteur, fonctionne indépendamment de celle du système nominal, en galicien comme en portugais, et qui se manifeste sous deux formes, selon la différence des degrés d'aperture: *fervo/ferves*, *mordo/mordes* (1 degré); *sirvo/serves*, *durmo/dormes* (2 degrés). Comme les tentatives d'explication traditionnelles ne sont jamais valables pour le domaine galaïco-portugais entier — une influence de la voyelle finale *-u*, par exemple, n'expliquerait évidemment pas la métaphonie galicienne —, l'auteur propose une théorie différente, basée sur un procédé d'harmonisation, assez compliqué d'ailleurs, des paradigmes verbaux — sans que le problème puisse être considéré comme étant définitivement résolu.

José Mattoso («*Barregão - Barregã: notas de semântica*», pp. 367-376) décrit l'évolution sémantique de deux termes qui remontent, d'après J.M. Piel — Mattoso se réfère à une conversation qu'il a eue avec lui en 1985 — à l'arabe *barrakān* «tissu grossier» > «tente de guerrier». *Barregão* désigne d'abord le guerrier, puis, après un premier processus d'abstraction, l'homme fort, d'où probablement le pas-

(34) Dans un article qui, depuis 1986, repose dans les tiroirs des éditeurs du *Lexikon der Romanistischen Linguistik* (article n° 162: *Galegische [sic] und portugiesische Skriptae*), j'ai essayé de rassembler des graphies du 14^e s., analogues à celles citées par Lorenzo (pp. 321s.), et de montrer que ces graphies permettent des conclusions quant à la provenance géolinguistique de la confusion des nasales dont le centre d'irradiation semble se trouver dans le centre du Portugal (cf. la carte n° 1 dans l'article en question).

(35) Deux remarques: Parmi tant de théoriciens cités, on cherche en vain le nom d'Anthonij Dees. Et en ce qui concerne la discussion autour de la priorité du système graphique ou du système oral (pp. 332-334), il est clair et évident que les deux perspectives de la recherche — scriptologie et phonétique — sont inséparables et n'admettent pas d'hiérarchisation.

sage à «celui qui vit en concubinage», la variante féminine comportant, dès le moyen âge, une connotation négative. Des renseignements historiques concernant l'institution médiévale de la *barregania* (concubinage officialisé) complètent une belle étude dans la tradition de la sémantique historique.

Harri Meier («Etymologische Monographie und Etymologisches Wörterbuch», pp. 377-386) réfléchit sur les différences méthodologiques qui le séparent, en tant que «monographiste», des auteurs des grands dictionnaires, et plus concrètement de Max Pfister. Il constate que ceux-là ne prennent pas en considération la discussion étymologique proprement dite et qu'ils n'ont recours aux formes reconstruites qu'en cas de nécessité⁽³⁶⁾ — ce qui constitue, pour lui, un procédé critiquable. Meier illustre sa propre méthode en présentant des successeurs possibles de ce qu'il considère comme la famille de la base *ansa*, qui comprendrait jusqu'à des dérivés comme **inansicare*, postulé déjà par son élève Arthur Greive. On sera d'accord avec Meier, dans ce contexte, pour admettre le caractère peu satisfaisant du terme «demi-savant», souvent employé lors de l'interprétation du destin de *ansa*, et que Meier, avec une de ces formules incisives qui sont les siennes⁽³⁷⁾, appelle, à juste titre, «le terrain de décharge des recherches étymologiques»⁽³⁸⁾.

Hans-Josef Niederehe («Alfons der Weise, das Galicische und die Sprachgeschichte», pp. 387-397) médite sur les éléments constitutifs de la définition d'une langue et essaye d'élucider la question du statut du galicien. La méthode qu'il suit est celle de l'association libre des idées: il tente, entre autres, d'appliquer la terminologie ethnolinguistique de Heinz Kloss à la conception linguistique d'Alphonse le Sage et propose l'interprétation du castillan comme «Ausbausprache», dignifiée seulement par la prose du roi. — Mais qui émettrait le moindre doute, même au 13^e s., quant au statut du castillan, qui constitue une «Abstandsprache», parfaitement définie par l'écart linguistique qui le sépare du français, de l'italien, etc.? Et quelle est la pertinence de cette comparaison quant à la «question galicienne»? Finalement, Niederehe lui-même met en garde contre le danger d'anachronisme et clôt l'article en soulignant que l'historiographie des langues a intérêt à prendre en compte l'histoire des mentalités.

José Luis Pensado («Contribuciones al Diccionario Etimológico Hispánico», pp. 399-414) propose quelques corrections ou précisions quant à certains articles du *DCECH*, sans que les nouvelles interprétations soient toujours de nature à résoudre tous les problèmes. L'étymologie *quicio* «gond» < **codiceu*, par exemple, implique

(36) «[Sie sind...] darauf bedacht [...], sich auf Sternchenformen nur im Notfall zu berufen, sich daher pragmatisch auf die in den lateinischen Wörterbüchern registrierten Stichwörter zu beschränken» (p. 381).

(37) On notera, par exemple, que Meier critique le style ressenti comme polémique de Yakov Malkiel tout en désignant un article de celui-ci comme «[ein] mehr mit paukerhafter Pedanterie und Überheblichkeit als mit eigenen Gedanken belastet[er] Review Article» (p. 385, n. 5).

(38) «[...] ein Verlegenheitsausdruck, eine Müllkippe der etymologischen Forschung» (p. 379).

un changement phonétique secondaire *kwi-* > *ki-* pour lequel Pensado n'arrive pas à citer des cas analogues. L'étymologie, convaincante d'ailleurs, de *froe*, *fros*, *froses* «impôt médiéval» < *fraude* présuppose un changement sémantique intéressant, alors que (a) *emparzo* «(terre) à bail», s'il ne s'agissait pas d'un dérivé déverbal, mais d'un successeur de *partitione*, poserait de grands problèmes phonétiques que Pensado a tendance à sous-estimer⁽³⁹⁾.

Pedro Cunha Serra («Notas de vocabulário português», pp. 415-433) s'occupe d'une vingtaine de mots provenant de son fichier lexical, en fournissant des attestations peu connues et en discutant de nuances sémantiques — bref: il s'agit d'un spécimen de chronique de langage dont l'originalité serait à vérifier dans chaque cas. Il ne reste qu'à espérer que les informations réunies ici, aussi peu spectaculaires qu'elles soient, ne passent pas inaperçues de futurs dictionnaires de la langue portugaise.

Georges Straka («En marge de quelques articles du *Diccionario Crítico Etimológico Castellano e Hispánico*», pp. 435-442) illustre, à l'aide de quelques exemples probants, sa critique à l'égard de Corominas, selon laquelle celui-ci ne tient pas suffisamment compte des résultats du *FEW*. Dans le cas de *gallardo*, Straka défend l'étymologie celtique de von Wartburg contre celle de Corominas basée sur le latin **galleus* ou, alternativement, sur l'adstrat breton; dans le cas de *ola*, l'étymologiste strasbourgeois plaide pour l'emprunt au français (< germanique) face à la théorie inverse de Corominas. Quant à l'esp. *lambel* (< fr. *lambeau*), Straka reproche à son homologue catalan de ne pas accepter l'étymon francique **labba* à cause de son ignorance de l'insertion sporadique d'un *m* devant *b* (type *samedi*). A chaque fois, les arguments de Straka paraissent solides et convaincants.

L'article avec le titre le plus concis est celui de Heinz Jürgen Wolf («*Aún*», pp. 443-447); il démonte non seulement l'étymologie de Meyer-Lübke (< *ad unum*), mais aussi celle de Diez et de Corominas (< *adhuc* + *n* analogique), en faisant valoir le fait que les attestations du type *adú* sont 1° loin d'être castillanes, et 2° loin d'être plus anciennes, comme le demanderait théoriquement la thèse de Corominas. A la place, Wolf propose une solution ingénieuse au problème du *-n*, à savoir le recours à la particule postadverbiale latine *-ne*: *adhucine* est attesté chez Apulée et représenterait donc une latinité plus ancienne, non étrangère à la Péninsule Ibérique. L'argumentation de Wolf est parfaitement probante, même si les traces d'un «missing link» ibéroroman hypothétique, se terminant par *-ne*, ne sont pas manifestes.

Dieter Woll («Port.-span. *sopa*, frz. *soupe*, dt. *Suppe* und rhein. *zoppen* "eintauchen"», pp. 449-460) recourt d'abord à une étymologie de Harri Meier, à savoir **suppedare*, et discute — au lieu des problèmes d'ordre phonétique et dérivationnel

(39) L'auteur parle de «la caída de la *-n* de una fase anterior **emparzon*, que no tenemos documentado, pero que podría ser apoyada por otros paralelos románicos» (p. 410) — mais qu'est-ce qu'un changement phonétique catalan a-t-il à voir avec une étymologie castillane, et comment une forme oxytonique pourrait-elle expliquer le paroxyton moderne?

que pose cette étymologie — de différentes nuances sémantiques des membres de la famille de mots ibéro-gallo-germaniques. Le «missing link sémantique» qui, d'après Woll, manquait dans la chaîne **suppeditare* > *soupe*, consisterait dans le verbe, provenant du dialecte rhénanien, *zoppen* «tremper (le pain dans le lait, etc.)». En ce qui concerne le phonétisme de cet emprunt possible (*s-* > *ts-*, par exemple), Woll explique, dans tous les détails, les faits dialectaux germaniques sous-jacents, sans éclaircir pour autant l'histoire des verbes anglais et néerlandais (*to sop, sopen*), de signification identique, qui sont généralement cités à l'appui de l'origine germanique de la famille de *soupe*⁽⁴⁰⁾.

Xosé Xove («Notas sobre a a orixe da oposición /a/ - /ã/ [sic, à corriger probablement en /ɐ/] en portugués: *levámos/levamos*», pp. 461-496) étudie, minutieusement et sans pitié pour le lecteur pressé, le mécanisme actuel et l'évolution historique de la fermeture de *a* (> *ɐ*) devant une consonne nasale. Ce phénomène, caractéristique des parlers centraux et méridionaux du Portugal, constitue, d'après Xove, une innovation du 14^e s. au plus tôt, mais comme dans le cas de tous les changements phonétiques qui ne se manifestent pas dans la graphie, la datation reste tout à fait délicate (et contestée!), et ce ne sont que les grammairiens du 16^e s., avec leurs tentatives de transcription phonétique, qui fournissent des preuves positives quant à l'existence de la fermeture de *a*. Par contre, l'opposition entre les temps verbaux (*levámos* vs. *levamos*) est le résultat d'une restauration encore plus moderne, explicable, selon l'auteur, par des effets d'analogie et de différenciation à l'intérieur du système. L'article est clos par des cartes dont la lisibilité souffre des distinctions phonétiques extrêmement fines, faites dans l'*ALPI* et qui aboutissent au morcellement du terrain, inintéressant au point de vue géolinguistique.

Littérature.

Justino Mendes de Almeida («Camões e Pêro de Magalhães de Gândavo», pp. 499-505) traite des rapports amicaux entre l'auteur des «Lusiades» et le linguiste et historien Magalhães de Gândavo dans l'œuvre duquel furent publiés quelques poèmes de Camões. L'auteur nous apprend, d'ailleurs, que le nom de *Gândavo* (ou *Gandavo*) peut se prononcer indifféremment des deux façons, comme paroxyton ou comme proparoxyton — tel fut le jugement de J.M. Piel, chuchoté à l'oreille d'Almeida, lors d'un colloque commémoratif de Camões à Rio de Janeiro.

(40) Pour l'origine germanique des représentants anglais de la famille en question, cf. Skeat, Walter W.: *An Etymological Dictionary of the English Language*, nouv. éd. Oxford 1961, p. 581 (s.v. *sop*); Onions, C.T.: *The Oxford Dictionary of English Etymology*, Oxford 1966, réimpr. 1967, p. 846 (s.v. *sop*). En ce qui concerne le néerlandais, J. de Vries fait une distinction nette entre *sop*, d'origine germanique, et le gallicisme *soep*; cf. *Etymologisch woordenboek. Waar komen onze woorden vandaan?*, Utrecht/Antwerpen 1973, pp. 204s. Pour d'autres représentants germaniques, cf. Jóhannesson, Alexander: *Isländisches etymologisches Wörterbuch*, Bern 1956, p. 775 (s.v. l. *seu-*).

Leodegário A. de Azevedo Filho («Camões e as canções trigêmeas», pp. 507-512) présente quelques poèmes de Camões, publiés — et défigurés — en trois versions différentes (1595, 1616, 1861).

Wilhelm Theodor Elwert («Die Rolle der Erotik in den *Lusiaden* des Camões», pp. 513-529) examine avec attention l'épisode du 9^e chant, jouant sur l'île de l'amour, qui fut souvent censuré dans les éditions scolaires: les héros sont récompensés pour leurs prouesses d'une façon qui témoigne de l'attitude positive de Camões envers la sexualité et l'érotisme et qu'on aurait pu mettre en rapport avec des tendances analogues observables en Italie⁽⁴¹⁾.

Helmut Feldmann («Der Typus des "schlichten Herzens" bei Autran Dourado, *Uma vida em Segredo* (1964) und Clarice Lispector, *A Hora da Estrela* (1977)», pp. 531-546) compare deux romans brésiliens modernes, inspirés par le «Cœur Simple» de Flaubert, et dont le deuxième, en plus, est le persiflage du premier.

Xosé Filgueira Valverde («Sobre a nomenclatura da cantiga peculiar galego-portuguesa medieval: leixa-prén, refrán, cossaute...» pp. 547-567) expose l'histoire d'une quinzaine de termes poétologiques (entre autres de la désignation, involontairement calembouriste, de T. Braga: *canto de ledino*⁽⁴²⁾), en traitant, avec beaucoup de sérieux, maint détail étymologique⁽⁴³⁾.

Jörn Gruber («*Porque trobar é cousa en que jaz entendimento*. Zur Bedeutung von *trobar natural* bei Marcabru und Alfons dem Weisen», pp. 569-579) interprète ce terme, attesté uniquement chez les deux auteurs cités, comme équivalent de la formule quintilienne de l'«eloquentia naturalis». Au point de vue linguistique, on notera avec intérêt la tentative de traduire le passage obscur de Marcabru («intrar pot hom de lonc jornau en breu doill») à l'aide de la parabole du chameau et du trou d'aiguille et on apprend que, d'après l'auteur, «rien n'est plus évident»⁽⁴⁴⁾ que d'établir un rapport entre *doill/dozill* «bonde, bondon» (< *duciculu*) et la *via quae ducit ad vitam* que voudrait emprunter l'«hom de lonc jornau» (= le riche, c.-à-d. le propriétaire de grands terrains). Seulement, Gruber omet-il de mentionner que cette même interprétation, dont il est difficile de dire s'il faut la juger ingénieuse ou fantaisiste, est déjà ébauchée dans le manuel très répandu de Ulrich Molk⁽⁴⁵⁾.

(41) Cf. Dröge, Christoph: *Giannozzo Manetti als Denker und Hebraist*, Frankfurt/Bern/New York/Paris 1987, pp. 104s. Je remercie le collègue Dröge d'avoir attiré mon attention sur ce point-là.

(42) Il s'agit d'une fausse lecture du vers de C. Falcão: «Cantou canto delle dino».

(43) Et ceci même dans les cas où l'origine n'est que trop évidente: ainsi apprend-on que *leixa-prén* vient de *leixar* et de *prender* et que ces verbes-là remontent à *laxare* et à *prehendere* (p. 554).

(44) «Was liegt im Sinne einer spekulativen Exegese näher [...]?» (p. 575).

(45) *Trobar clus - trobar leu. Studien zur Dichtungstheorie der Troubadours*, München 1968, p. 76. Un petit détail orthographique: le lecteur allemand supposera qu'il s'agit de coquilles lorsque, dans l'article de Gruber, il est question de «Schlüpflichkeiten, [die] gebranntmarkt [werden]» (p. 571).

Günter Holtus («Zur Funktion von Gallizismen und anderen fremdsprachlichen Elementen in der *Vida irónica* von Fialho de Almeida», pp. 581-592) soumet une œuvre littéraire de la fin du 19^e s. à l'analyse lexicale, en inventoriant les lexèmes non intégrés au vocabulaire portugais, et constate que l'emploi abondant de mots français⁽⁴⁶⁾ est destiné à créer une ambiance ou règne le dandysme.

Rita Iriarte («A música na poesia de Fernando Pessoa», pp. 593-613) décrit le rôle de la musique dans l'œuvre du grand poète du début du siècle: l'expression de la recherche d'une harmonie introuvable, face aux dissonances du monde.

Walter Mettmann («Die Soissons-Wunder in den *Cantigas de Santa Maria*», pp. 615-620) démontre, grâce à des éléments narratifs communs, l'influence exercée par un recueil de miracles, de provenance française, du 12^e s. (Hugo Farsitus: «Miracula S. Mariae Suessionensis») sur une douzaine de ces chansons d'Alphonse le Sage que l'auteur lui-même a si magistralement éditées.

Maria Ana Ramos («Um provençalismo no Cancioneiro da Ajuda: *senner*», pp. 621-637), dans un article dont l'attribution à la rubrique «littérature» reste peu compréhensible, rassemble des attestations du type lexical *senner/senher/sinher* dans les «Cantigas d'escarnho» et les Chansons de Sainte-Marie. Comme l'origine provençale du lexème n'était guère inconnue, la valeur de l'article ne réside que dans la constitution d'un corpus d'occurrences, dont l'auteur essaie de dégager des nuances sémantiques.

Alonso Zamora Vicente («“De camino”, función escénica», pp. 639-653) illustre une indication scénique d'exemples caractéristiques du théâtre des Siècles d'Or: «De camino» évoque une situation de déplacement et de voyage, constituant ainsi une infraction implicite à l'unité du lieu. L'article possède la valeur d'un inventaire très instructif.

Sous le titre «Vária» sont réunis des articles de Maria Augusta Alves Barbosa sur «As grandes linhas da música portuguesa no enquadramento medieval» (pp. 657-673), de Avelino de Jesus da Costa au sujet de «O culto da Nossa Senhora da Conceição em Portugal até ao século XVI» (pp. 675-711, avec 24 pages d'extraits de documents, etc.), de Wido Hempel «Sobre a imagem de Portugal na Alemanha durante a primeira metade do século XVIII» (pp. 713-727; contribution basée sur les articles, traitant le Portugal, de l'encyclopédie universelle de Johann Heinrich Zedler, 64 vols., 1732-1750), de Uwe Holtz⁽⁴⁷⁾ sur la coopération ger-

(46) Une remarque de détail: le mot *kermesse* que Holtus considère comme seul élément emprunté au «flamand», appartient au néerlandais seulement dans la perspective de l'«etimologia remota». Comme en témoigne la graphie (vs. néerl. moderne *kermis*), il s'agit, à l'intérieur du texte portugais, d'un gallicisme; cf. aussi Machado, José Pedro: *DELP*³, vol. V, pp. 16s., et Cunha, Antônio Geraldo da: *Dicionário etimológico Nova Fronteira da língua portuguesa*, Rio de Janeiro 1982, p. 654.

(47) Uwe Holtz, élève de Piel lui aussi, est depuis 1972 député du «Deutscher Bundestag» et depuis 1974 président de la Commission parlementaire pour la Coopération économique.

mano-portugaise («Die entwicklungspolitische Zusammenarbeit der Bundesrepublik Deutschland mit Portugal», pp. 729-756) et de Aurobindo Gama Xavier au sujet de «O terramoto de Lisboa de 1755: algumas considerações geológicas sobre os ensaios de Kant», pp. 757-770; Kant comme précurseur de la géologie moderne).

Le volume est clos par trois index («Autores», pp. 771-776; «Léxico» — y inclus les toponymes —, pp. 776-789; «Matérias», pp. 789-798) qui sont d'une grande utilité, vu les dimensions de cette «Homenagem». Les index furent établis suivant les indications fournies par les auteurs des différents articles — ce qui explique une certaine hétérogénéité quant aux critères présidant au choix des entrées⁽⁴⁸⁾, mais ce qui n'excuse pas mainte incohérence au niveau de la forme de la présentation. Dans l'index anthroponymique, les prénoms apparaissent ou bien sous forme complète, ou bien sous forme abrégée, ou bien pas du tout; en ce qui concerne le traitement des noms médiévaux, il faut constater également un manque de systématisation (type *Arnaut Daniel* vs. type *Nunes, Airas*) qui motive l'existence de doublets, renvoyant chaque fois à des pages tout à fait différentes (*Pero da Ponte* 578, *Ponte, Pero da* 630, 632). D'autres doublets anthroponymiques s'expliquent par le classement fautif des noms de familles portugais⁽⁴⁹⁾, par le traitement incohérent des prénoms⁽⁵⁰⁾ ou bien par les hasards inhérents aux fichiers informatisés⁽⁵¹⁾. En ce qui concerne l'index lexical, on note parfois un certain manque de conséquence lors de l'emploi des majuscules⁽⁵²⁾; l'index des matières manifeste à nouveau quelques doublets inutiles⁽⁵³⁾. Il ne s'agit, bien entendu, que de quelques points critiquables qui

(48) On pourrait se demander, par exemple, à quoi servent des entrées comme «galego-português» (article de Mercedes Brea) et «Vulgärlatein» (article de Harri Meier) dans l'index des matières. On sera étonné aussi de trouver, dans l'index lexical, l'indication «EPISCOPU (top.)»; dans l'article de Antoni Badia, il est question des toponymes dérivés de cette base appellative.

(49) Cf. «Costa Pimpão» vs. «Pimpão,...»; «Stegagno Picchio» vs. «Picchio,...». D.N. de Leão apparaît deux fois: «Leão» vs. «Lião», ainsi que F.R. Rodrigues Lobo Soropita (une fois comme «S..., F.R., o»; le «o», signifiant en français «ou», introduit dans le texte de l'article le surnom «Soropita»).

(50) Cf. «Carter, H.H.» vs. «Carter, Henry A. [sic]»; «Lima, D. Luís [...]» vs. «Lima, L. Caetano de»; «Machado» (sans prénoms) vs. «Machado, J.P.». On est surpris aussi de trouver dans l'index (aussi bien que dans l'article de M.A. Ramos) l'indication «M. [sic] Raynouard», due peut-être à une fausse interprétation de «M.» (= Monsieur) dans le titre du Dictionnaire de Raynouard.

(51) Helmut Lüdtke et Francisco Sá de Miranda ont droit chacun à deux entrées, sans raison apparente.

(52) Cf., par exemple, «*ILLACINE» à côté de «illi-cine» [sic], «ISTACINE», «HICINE» et «HOCCINE» à côté de «hicne» et «hincine», et ainsi de suite.

(53) Cf., par exemple, «Confraria de Nossa Senhora [...]» (2×), «Constituições dicesanas» (2×), «Martirologio [...]» (2×), «Missale Bracarense» (2×, + «M. B. ecclesie»), «trobar natural» vs. «trobar naturau» (!).

ne mettent aucunement en doute les avantages énormes qu'offrent les trois index au lecteur de la «Homenagem».

Un dernier mot quant aux coquilles: lors d'une première lecture rapide, j'en ai relevé à peu près deux cents dont la responsabilité est difficile à déterminer, étant donné que les auteurs des articles avaient la possibilité de corriger les épreuves. On pourrait se demander, néanmoins, si le grand nombre de fautes, surtout dans les contributions rédigées en allemand, n'est pas imputable à certains problèmes lors de la composition au Portugal⁽⁵⁴⁾, et si le remerciement élogieux vis-à-vis de l'imprimerie, fait dans la préface⁽⁵⁵⁾, est entièrement justifié.

Somme toute, la «Homenagem Piel» est un volume impressionnant, digne de celui à qui elle fut dédiée, et un succès incontestable pour celui qui en assumait la préparation. On attendra avec impatience la «Miscelânea Piel», également promise par Dieter Kremer (p. XIV), dans laquelle se trouveront des articles et la biographie complète du «festejado» — bref: un «must» pour tous ceux qui s'intéressent et qui s'intéresseront au domaine ouest-hispanique.

Alf MONJOUR

Variations spatiales et temporelles, constellations des manuscrits. Études de variations linguistiques offertes à Anthonij DEES à l'occasion de son 60^e anniversaire. Textes présentés par Peter van Reenen et Karin van Reenen-Stein, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 1988.

Les recherches d'Anthonij Dees, professeur de philologie française du Moyen Âge à l'Université libre d'Amsterdam, se sont développées, ces dernières années, essentiellement dans deux directions: celle de la *variation linguistique* et celle de la *stemmatologie*.

Dans le premier de ces domaines, ces recherches ont abouti à deux ouvrages qui font autorité. *L'Atlas des formes et des constructions des chartes françaises du XIII^e siècle*, publié en 1980, comprenant 3.300 chartes datées et localisées, a marqué une nouvelle étape dans la dialectologie médiévale et a fourni une première base de références, mises à profit, par exemple, par L. Schøsler dans son étude sur *La déclinaison*.

(54) Quelques bizarreries typographiques dans les index («Costa Pimpão, Allvaro»; «Lopes, OIscar»; «Sarmiento, Fr. MartiIn»; «-ilho < -i9culu») devraient s'expliquer par des malentendus lors de la transcription d'un texte informatisé dans lequel les chiffres remplacent des signes diacritiques. Dans «a'uddane» (p. 777), le coup de glotte sarde a été confondu avec une apostrophe; le mot a été rangé sous «au-» au lieu de «aku-».

(55) «A Editora Barbosa & Xavier (Braga) fez mais uma vez prova da sua qualidade comprovada» (p. XIV).

naison bicasuelle de l'ancien français, Odense University Press, 1984, soulignant que le mouvement de désintégration de cette déclinaison, commencé à l'Ouest vers 1200, s'est terminé vers le Nord-Est après 1300. L'exploitation de ces données primaires, poursuivie par A. Dees, a également permis, en un second temps, d'élaborer l'*Atlas des formes linguistiques des textes littéraires de l'ancien français*, de 1987, qui fournit non seulement 517 cartes dialectales, souvent complémentaires de celles de l'*Atlas des chartes*, mais encore 250 localisations de textes littéraires. Ces deux *Atlas* constituent désormais un matériau de première importance, une pierre de touche indispensable pour tous ceux qui voudront étudier la morphologie et la phonétique du français médiéval, mais les syntacticiens et les lexicographes y trouveront aussi leur provende, comme l'a souligné G. Roques dans le compte rendu du second ouvrage (*ZRPh*, 104, 1988, 145-147). La voie tracée par A. Dees est riche de promesses pour une appréciation plus juste et plus nuancée de l'ancien français, et plus particulièrement de l'ancien français parlé, ainsi qu'en témoignent les communications de Thera de Jong et d'Anthonij Dees lui-même — répondant au programme qu'il s'est tracé dans l'*Atlas des formes* — au XIX^e Congrès de Linguistique et Philologie Romanes à Saint-Jacques-de-Compostelle (respectivement « Langue écrite et langue parlée de Paris aux XIV^e et XV^e siècles », et « La reconstruction de l'ancien français parlé »).

La première partie du présent recueil — la plus importante en volume, puisqu'elle en occupe les deux tiers — regroupe, sous le titre *Distributions spatiales et temporelles*, des études qui s'inspirent plus ou moins directement des recherches inaugurées par A. Dees dans ces *Atlas*, mais aussi des études procédant de méthodes apparentées, appliquées non seulement au français, mais encore à des langues comme l'anglais, le néerlandais et l'hébreu.

Les romanistes feront leur profit de la plupart des exposés, à commencer par ceux qui portent sur l'approche dialectale de l'ancien français et du français contemporain.

Les plus proches collaborateurs d'A. Dees, O. Huber et K. van Reenen-Stein, fournissent ainsi à l'*Atlas des formes* un précieux complément, établissant la parenté linguistique des 28 régions qui y sont distinguées (« Créations et groupements dans l'*Atlas des formes et des constructions des chartes françaises du XIII^e siècle* »). C'est encore un affinement méthodologique qu'apporte à l'*Atlas* la contribution de P. van Reenen, essayant de déterminer dans l'étude dialectale l'importance relative de la variation externe (variation d'un texte à l'autre) et de la variation interne (variation à l'intérieur d'un texte), sur l'exemple des variations *o/ou* et *en/an* en ancien français (« Les variations des graphies *o/ou* et *en/an* en ancien français ») : cette fine analyse dégage les paramètres qui conditionnent la distribution de ces paires de graphies et permet d'apprécier leur valeur phonétique. Il serait cependant souhaitable de prendre en compte, dans ces paramètres, le caractère conservateur des graphies, aussi bien pour *o* que pour *en*. Sans doute, comme le souligne P. van Reenen, dans les classes de forme *o/ou*, le son est en train d'évoluer lentement de [o] à [u] durant le XIII^e siècle, et à un moment, aux oreilles des scribes, on peut hésiter entre les notations *o* et *ou*, la période d'hésitation pouvant retarder ou avancer légè-

rement selon les régions. Mais la notation *o* peut encore se perpétuer par conservatisme sans noter strictement le nouveau phonème [u]. Une observation analogue vaudrait pour la variation *en/an*. Si dans le Nord, ainsi, les graphies *en/an* sont sans mélange et correspondent bien à deux prononciations différentes, le mélange des graphies que l'on peut observer pour le Centre sud et la Franche-Comté ne peut-elle correspondre, non pas à deux prononciations différentes, mais à la coexistence d'une graphie traditionnelle *en* résistant à une graphie novatrice *an*?

Inspirée de la méthode de localisation développée pour les textes littéraires par A. Dees et son équipe dans l'*Atlas* 1987, T. de Jong mène une enquête dialectale approfondie sur l'anglo-normand à partir d'un corpus de 96 chartes originales datant pour l'essentiel des trois dernières décennies (plutôt que «décades», p. 104) du XIII^e siècle, localisées en Grande-Bretagne («L'anglo-normand du XIII^e siècle»). Les descriptions traditionnelles y sont remises en question: l'anglo-normand, loin d'être un mélange arbitraire de dialectes continentaux, subit l'influence de ces dialectes, limitée à l'ancien royaume des Plantagenêts, les différences graphiques de l'anglo-normand du XIII^e siècle étant partiellement imputables aux différences continentales de la langue des scribes. Pourrait s'adjoindre à cette enquête celle de H. Goebl sur le normand — il en est un spécialiste — enquête consacrée à «L'analyse diatopique, diachronique et diatextuelle d'un trait scripturaire normand (*ALIORE + S latin > *aillours*, etc.)», où l'auteur n'hésite pas à recourir à des pièces de seconde main, trop souvent dédaignées: la conclusion souligne avec bonheur «la coïncidence étonnamment stable entre *scripta médiévale* et *dialecte moderne*» (p. 70), confortant ainsi l'hypothèse de la grande stabilité diachronique de la structuration globale de l'espace médiéval, soutenue actuellement en romanistique comme en germanistique.

C'est en faisant appel, pour sa part, au critère de contiguïté mis en relief par A. Dees que W. van Hoecke réexamine, après van Ginneken, la question des interférences qui peuvent jouer des deux côtés de la frontière linguistique franco-néerlandaise, quant à la diphtongaison de [ɛ] entravé: une excellente mise au point sur cette diphtongaison tant pour l'ancien français (p. 192) que pour le néerlandais (p. 192 sqq.) dégage l'absence de convergence chronologique, de coïncidence géographique et d'identité de nature entre les deux phénomènes, et conduit donc à écarter l'hypothèse de l'interférence.

La dimension diachronique est également bien représentée par l'exposé de J.-C. Morin et L. Dagenais, portant sur la période XVI^e-XIX^e siècle, relativement moins connue sur le plan des variations dialectales et régionales, mais objet d'un regain d'intérêt chez les linguistes (cf. *La variation dans la langue en France au XVI^e siècle*, éditions du CNRS, Centre régional de Publications de Paris, 1989, et les travaux de l'équipe HESO, dont ceux de L. Pasques et J.-C. Pellat. On espère aussi pouvoir apprécier l'exposé de L. Dagenais, sur «Le vocalisme de Hindret», prononcé au XIX^e Congrès de Linguistique et Philologie Romanes, dans les Actes à paraître de ce Congrès): une enquête fort documentée étudie quelques-unes des divergences entre les grammairiens et les lexicographes concernant la longueur dans

le vocalisme français du XVI^e au XIX^e siècle, en essayant de les relier à des usages régionaux et, dans certains cas, aux dialectes historiques («Les normes subjectives du français et les français régionaux: la longueur vocalique depuis le XVI^e siècle»). Dans la ligne de ses enquêtes sur le français régional, G. Roques tente de cerner, pour sa part, l'auteur du poème *La Vie de saint Silvestre et de l'Invention de la sainte Croix*, dont la copie est localisée dans l'Ouest grâce à l'*Atlas* 87: le repérage et l'examen de quelques mots rares permettraient de considérer que l'auteur est originaire d'une région «qui n'est pas très éloignée du domaine occitan et qui se situe dans une zone qui englobe une large partie du Berry, la frange sud de l'Orléanais, la Touraine et la frange sud-est de l'Anjou» (p. 184, in «Quelques mots régionaux dans le poème de la *Vie de saint Silvestre*...»).

C'est aussi à un essai d'identification que se livre Mei Hwa Khoe en réexaminant le problème de l'attribution du *Cerf amoureux*, ouvrage de jeunesse de Jean de Condé pour J. Ribard, ouvrage de Baudouin de Condé, son père, pour N. van den Boogaard: la mesure de la richesse lexicale de l'ouvrage, confrontée à celle de l'ensemble de l'œuvre des deux poètes, conforte plus nettement l'hypothèse de Van den Boogaard («Le *Dit du Cerf amoureux* et le problème de son attribution»).

On touche là au domaine de la statistique linguistique, où l'on relève deux contributions: la première, de B. Al, tente d'apprécier l'isomorphie entre temps apparent — variable sociologique des témoins dans une coupe synchronique — et temps réel — variable linguistique d'évolution — isomorphie selon laquelle, pour Labov, «les processus linguistiques actuels sont les mêmes que ceux qui ont opéré pour fournir les données historiques» (p. 3): l'analyse du vocabulaire d'un échantillon de locuteurs-témoins âgés de 19 à 88 ans, confronté aux données d'E. Brunet (*Le vocabulaire français de 1789 à nos jours*), pour une sélection de trois variables, permet de nuancer l'hypothèse («Temps apparent et temps réel»). Mais surtout, le second exposé, de W. Martin, s'il ne porte pas spécifiquement sur la linguistique romane, est un apport non négligeable aux études de statistique lexicale: il constitue une bonne mise au point sur l'élaboration du *core vocabulary* ou lexique individuel moyen, défini comme l'ensemble d'items lexicaux qui est central (passivement et/ou activement) pour le locuteur natif cultivé standard, distinct du *basic vocabulary* (lexique de base, *Grundwortschatz*, *Mindestwortschatz*, dont les travaux de M. Gross et du LADL ont souligné le caractère réducteur); il dégage en particulier les différents types de paramètres entrant en jeu dans la fréquence lexicale, et qui pourraient être pris en compte dans les futures études de ce type portant sur l'ancien français amorcées aussi par A. Dees et ses collaborateurs.

Dans le domaine de la *stemmatologie*, A. Dees a élaboré par étapes successives, depuis 1975, ce que l'on peut appeler avec les présentateurs du recueil, la «théorie des niveaux discrets» en distinguant pour l'établissement du stemma des manuscrits un premier niveau *non-orienté* où s'établit, à l'aide des variantes distinctives, une structure sous-jacente ou constellation non-orientée des manuscrits, que permet de traiter l'ordinateur, et un second niveau *orienté*, où s'établit l'orientation du stemma, le «point de suspension de l'arbre». Les analyses d'A. Dees ont cependant rencontré chez des médiévistes, et non des moindres, un accueil réservé, quand elles n'ont

pas été tout simplement passées sous silence. La proposition d'« Analyse par ordinateur de la tradition manuscrite du *Cligès* de Chrétien de Troyes », exposée au XVIII^e Congrès International de Linguistique et Philologie romanes (cf. Actes, Niemeyer, 1988, t. VI, pp. 62-75, y compris la discussion) a provoqué les réserves de Ph. Ménard, défendant la traditionnelle méthode des fautes communes, mise en question par A. Dees. Un reproche majeur adressé à A. Dees est de reprendre au fond la méthode de Dom Quentin — dont on connaît les impasses (cf. A. Henry, *Les œuvres d'Adenet le Roi*, I, p. 88), les maigres applications (cf. W.T. Pattison, édition des œuvres du troubadour Raimbaut d'Orange, Minneapolis, 1952), sans compter les accusations de radicale inutilité (cf. A. Dain, *Les manuscrits*, 3^e édition, 1975, p. 177) — et de son « continuateur » Don Froger: ils ont tous deux, pour A. Dees, l'immense mérite de distinguer les deux niveaux essentiellement différents de reconstruction de la structure non-orientée et d'orientation de la structure trouvée, son apport étant de substituer à la démarche inductive de Don Froger une démarche « déductive » (cf. la discussion de l'exposé précité et celle qui suit l'exposé « Ecdotique et informatique » dans les mêmes Actes, VI, 18-27, où A. Dees se justifie, en réponse aux questions critiques de M. Tyssens). On notera par ailleurs que la leçon plénière de C. Segre sur « La méthodologie de l'édition de texte », au XIX^e Congrès de Linguistique et Philologie Romanes, visant à établir un bilan des réflexions théoriques des vingt dernières années, si elle contient de justes réserves sur les tendances de la nouvelle critique avec ses notions de « mouvance » et de « variance », n'a soufflé mot, à notre connaissance, des travaux d'A. Dees.

Beaucoup plus restreinte que la première partie, rappelons-le, la seconde partie du recueil devrait donc constituer un essai de réponse aux sceptiques ou aux détracteurs demandant plus d'applications pratiques efficaces de la méthode des niveaux discrets. Cependant, sur les cinq « applications » proposées, une seule concerne la philologie romane: celle de L. Schøsler, qui se livre à une réanalyse de la tradition manuscrite du poème de *Narcisse*, dont on connaît la bonne édition publiée à Liège, en 1976, par M. Thiry-Stassin et M. Tyssens (« La constellation de *Narcisse* »); c'est à cette seule analyse que nous consacrerons quelques remarques.

Appliquant scrupuleusement la démarche d'A. Dees, L. Schøsler procède en trois étapes:

1. Relevé systématique de tous les traits distinctifs permettant d'identifier les relations entre les manuscrits, où sont distingués trois degrés:

- celui des différences graphiques, non pertinent
- celui des différences morphologiques: niveau 1
- celui des différences lexicales
 - simples variantes: niveau 2
 - différences syntaxiques fondamentales: niveau 3

2. Examen de toutes les constellations possibles

3. Orientation de la constellation.

Si la démarche de L. Schøsler permet effectivement, grâce aux traits distinctifs hiérarchisés — mais cette hiérarchie est-elle inconnue aux procédures d'établissement du stemma de la philologie classique? — de dégager une constellation, puis un stemma préférenciel aménageant les deux stemmas proposés par TST, elle débouche, selon nous, sur une condamnation trop radicale de la méthode traditionnelle, qui commettrait « l'erreur » de confondre les études d'opposition et d'orientation et de fonder ses analyses sur des bases d'importance inégale (p. 259). En l'occurrence, le second reproche, au moins, s'applique difficilement à l'excellente édition de TST, à laquelle L. Schøsler adresse une critique trop étroite et assez mince. Les préférences retenues par TST dans le cas de leçons douteuses nous semblent ainsi beaucoup moins aléatoires que ne l'estime L. Schøsler et sont guidées, au contraire, par un sens philologique sûr, avec recours au manuscrit E à l'occasion: restitution de la *lectio difficilior* (v. 171), élimination de leçons banales manifestement ajoutées (vv. 112 a-b), cohérence interne du passage (vv. 149-150); les « bien d'autres cas », en dehors des vers 475, 795, où TST procéderaient « de façon ouvertement impressionniste » (p. 260) se réduisent en fait à une dizaine, où les leçons retenues témoignant de la supériorité du manuscrit C, sont justifiées le plus souvent, au contraire, par un copieux commentaire (cf. en particulier les vv. 99-100, où le texte de C l'emporte sur A-B, tout en se dérochant à une interprétation satisfaisante, et les vv. 149-156, où la tradition manuscrite est particulièrement complexe). L. Schøsler conclut cependant: « Malgré les problèmes de méthode, il faut constater que les résultats obtenus par TST sont fort acceptables; cela est dû au talent des éditeurs, pas à la méthode adoptée. » (p. 261). Il nous semble difficile d'opérer une distinction aussi radicale entre « talent » et « méthode », les deux se combinant harmonieusement dans un cas qui n'était peut-être pas le meilleur exemple pour remettre en cause les principes classiques d'édition, même si, rappelons-le, le stemma proposé serait « mathématiquement » plus satisfaisant que ceux retenus par TST. Les autres contributions de cette partie sont peut-être plus déterminantes, comme d'autres en jugeront sans doute.

Au total, pour les romanistes, ce sont surtout les études dialectales et régionales qui sortent affinées et affermies, tant en synchronie qu'en diachronie, de cette riche palette de contributions qui doivent beaucoup à celui qu'elles honorent.

Claude BURIDANT

VARIATIO LINGUARUM. Beiträge zu Sprachvergleich und Sprachentwicklung. Festschrift zum 60. Geburtstag von Gustav Ineichen, herausgegeben von Ursula Klenk, Karl-Hermann Körner und Wolf Thümmel, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1989, XVII + 332 pages.

Gustav Ineichen, dont la bibliographie par périodes quinquennales ouvre cette *Festschrift* [XI-XVII] (après le « Vorwort » des éditeurs) est surtout connu des romanistes pour ses travaux de philologie italienne et française, comme historien des rapports arabo-romans, et — *last but not least* — comme éditeur de la *Romanische*

Bibliographie. On aura noté cependant, à partir du quatrième quinquennat, un élargissement de ses perspectives vers les questions de méthode et de théorie, et avant tout vers la typologie linguistique (les éditeurs rappellent sa «dem Strukturalismus nahestehende Position» et son livre de 1979, *Allgemeine Sprachtypologie* [IX-X]). Les contributions rassemblées dans ce volume d'une typographie claire et d'une reliure solide rendent hommage à la diversité des intérêts du dédicataire et à la curiosité d'esprit qu'elle reflète.

On peut, en mettant à part les quelques-unes qui ont peu de chance d'intéresser directement les lecteurs de notre *Revue*, répartir ces contributions en quatre ensembles (dont les deux premiers un peu flous peut-être):

I. *Contact de langues et variation linguistique*: H. Birnbaum, «Nahverwandte Sprachen am Beispiel des Romanischen und Slavischen» [33-41]; — G. Holtus, «Nochmals zur Charakteristik des Franko-Italienischen und franko-italienischer Texte» [103-114]; — Ursula Klenk, «Die Koranverse in der Leyenda de Yusuf und die maschinelle Übersetzung» [135-148]; — G. Lüdi, «Polyglossie und Schreibtraditionen: Das Beispiel der Handfeste von Fribourg/Freiburg i.Ue. von 1249 und ihrer Übersetzungen» [171-182]; — A. Pohl, «Zur Struktur und Funktion der Lehnübersetzung in den slavischen Sprachen» [205-215]; — L. Renzi, «The Rumanian Article as a Balkanism» [217-225]; — W. Thümmel, «Zur grundlegung einer theorie der sprachvariation» [269-282]; — St. Widłac, «Remarques sur l'homonymisation par emprunt» [293-298].

II. *Contribution comportant dans le titre le mot Typologie (un équivalent ou un dérivé)*: Th. Gardner, «Abstract Markedness and some Typological Implications» [67-74]; — H. Geckeler, «Zur Typologie des Italienischen» (im Anschluß an V. Skalička) [75-83]; — K.-H. Körner, «Der Agensausdruck beim Reflexiv-passiv im Spanischen aus syntaxtypologischer Perspektive» [149-163]; — G. Kremnitz, «Einige Vorüberlegungen zu einer Typologie des Sprechens» [165-170]; — M. Metzeltin, «Zur Typologie der romanischen Spaltsätze» [191-203]; — E. Roegiest, «Variation actantielle de l'objet et construction factitive en espagnol. Un problème de typologie romane» [227-238]; — P. Wunderli, «Typologie — nichts als Probleme?» [299-317]; R. Zimmer, «Sprachtypologische Überlegungen zu einer gesamteuropäischen Zweitsprache» [319-332].

III. *Histoire de la grammaire*: — Christine Bierbach, «Spanische Grammatik und Sprachlehre im 17. Jh. Das hispanistische Werk des Lorenzo Franciosini» [13-32]; — Barbara Schäfer, «Sprachtheorie und -beschreibung in der "Theoria do discurso" von António Leite Ribeiro» [253-260].

IV. *Linguistique descriptive ou historique d'une langue romane*: — B. Comrie, «The Phonology of Brazilian Portuguese Hypocoristic Kin Terms» [63-66]; — W. Mańczak, «Pourquoi un seul *r* dans *père, mère et frère*?» [183-189] (discussion des vues de G. Merk exposées dans cette *Revue*, 47, 1983, 335-351).

Enfin, un article s'occupe de la langue à laquelle le titre du volume rend hommage: W.P. Schmid, «Vulgärlateinisches im ältesten Latein» [261-267].

Jean-Pierre CHAMBON

PROBLÈMES GÉNÉRAUX

Sanda GOLOPENTIA, *Les Voies de la pragmatique*, Saratoga (Calif.) Anna Libri, 1988, 242 pages (Stanford French and Italian Studies, 51).

Il s'agit de situer la pragmatique dans une logique de l'action: l'ouvrage s'inspire autant de G.H. von Wright (*Norm and Action*, 1963) que de J.L. Austin ou M. Bakhtine. La conception sous-jacente de la pragmatique est à la fois très large et très restrictive: large en ce sens qu'elle va bien au delà de la simple pragmatique linguistique et déborde sur le domaine plus général de la sémiotique (voir surtout le chapitre sur «les actes locutoires en tant qu'entités ethnolinguistiques», 51-67, illustré d'exemples pris aux traditions du village de Breb en Roumanie); étroite par le choix d'une pragmatique plus ou moins réduite aux actes et aux actions, c'est-à-dire à une praxéologie; du fait même, des auteurs classiques comme H.P. Grice ne sont, sauf erreur, à aucun moment cités; des courants importants sont passés sous silence (par exemple l'analyse conversationnelle telle que la pratique le groupe de Genève — E. Roulet, J. Moeschler... — ou bien C. Kerbrat-Orecchioni), d'autres sont apparemment ignorés (par exemple la pragmatique allemande initiée par D. Wunderlich ou bien la «dialogique» de F. Jacques). Le titre paraît donc inapproprié; en fait une seule voie de la pragmatique est ici parcourue.

Réunissant des contributions diverses précédemment publiées dans des revues (entre 1970 et 1985, essentiellement dans la *Revue roumaine de linguistique* et dans *Studii și cercetări lingvistice*), l'auteur s'efforce avant toute chose de construire un système rigoureux de définitions. Ainsi sont introduites (chapitre 1) les notions de sémiotique de l'état, sémiotique du changement, sémiotique de l'action, sémiotique de la norme. Une typologie des informateurs («sujet qui est entraîné par le chercheur au moins dans une interaction verbale provoquée», p. 70), une autre des «agents sémiotiques» (chapitre sur *insiders* et *outsiders*) sont au départ d'un tableau complexe d'où ressortent tout particulièrement les concepts de cycle communicatif, d'histoire et d'ancrage conversationnels. Le souci de la rigueur conduit à des formulations symboliques d'une extrême complexité: certaines dépassent 4 lignes (par exemple p. 141 pour l'*accomplissement d'un acte locutoire* ou p. 144 pour la *force illocutoire*). Ces formules ne sont pas inintelligibles à qui fait l'effort de mémoriser la signification de tous les symboles qu'elles comportent. Mais on peut tout de même se demander si c'est réellement un effort payant, car il s'agit beaucoup plus d'une écriture sténographique que d'un système qui conduirait à un véritable calcul. Il n'en demeure pas moins que les distinctions opérées sont loin d'être dénuées d'intérêt. Incontestablement l'ouvrage stimule la réflexion.

Il comporte aussi des chapitres moins théoriques: une étude de la rythmique enfantine, l'analyse d'une lettre tout empreinte de poésie populaire, une intéressante réflexion sur les pratiques parodiantes et surtout une remarquable interprétation d'un corpus de quelque 3.000 enseignes d'auberges ou de restaurants français. Mais ce texte est donné ici pour la troisième fois (précédemment dans le *Bull. de la*

Soc. roum. de ling. rom., 1970, puis, en 1973, dans le recueil collectif dirigé par A. Joly sur « Grammaire générative transformationnelle et psychomécanique du langage ») et son inspiration est tout de même bien différente du reste.

Robert MARTIN

Alain LEMARÉCHAL, *Les parties du discours. Sémantique et syntaxe*, Paris, P.U.F., coll. La linguistique nouvelle, 1989, 272 pages.

Alain LEMARÉCHAL a soutenu en 1987 une thèse intitulée *Sémantique des parties du discours*. Plusieurs des questions particulières intégrées dans ce travail magistral avaient paru séparément sous forme d'articles. Les *Parties du discours* publiées aujourd'hui présentent, de cet ensemble, un aboutissement récapitulatif. L'auteur a utilisé la compétence acquise dans des langues extra-européennes, c'est-à-dire d'une part le tagalog avec le palau, langues austronésiennes, d'autre part le kinyarwanda de la famille bantoue sans compter, à l'occasion, les langues de famille turque, le chinois... De ce fait, quelques-uns des problèmes centraux à ses yeux, tel celui des noms verbaux à suffixe possessif sans sujet (« Je désire le fait-de-vous de lire ce livre », p. 156), ou celui de la remontée des actants en position de sujet bien décrite par la *Relational grammar* [p. 225], ne concernent pas particulièrement les romanistes. Et pourtant ! Non seulement une linguistique vraiment générale intéresse toute langue particulière, mais surtout, de façon moins banale, des notions élaborées à partir de langues non-européennes, comme celle de langue *orientée vers l'objet*, jettent un éclairage tout à fait neuf sur des faits jusqu'à présent fort peu utilisés dans la description des langues romanes. Parmi ces faits, trois séries présentent un intérêt particulier :

1°) **La translation : articles et suffixes.** Chaque partie du discours se définit à la fois, indissociablement, en sémantique et en syntaxe. Pour chacune, sa définition sémantique en tant que catégorie n'est autre que sa façon propre de découper le réel, par exemple le nom sert à désigner des objets du monde extra-linguistique, l'adjectif (ou le verbe statif, qui existe en certaines langues à côté ou à l'exclusion de l'adjectif) à désigner des qualités applicables aux objets... A sa définition sémantique correspond pour chacune une aptitude préférentielle à assumer telle fonction syntaxique, ainsi nom, adjectif et verbe se rejoignent dans l'aptitude à servir de prédicat, tandis que la fonction sujet est exercée en propre par les personnels indépendants et les démonstratifs. Dès lors, seul un transfert peut permettre à un nom d'accéder aux fonctions actanciennes. De là est née la théorie des translateurs chez Tesnière. Ce n'est pas sans critique que A.L. relit Tesnière, en ceci notamment que les *Éléments de syntaxe structurale* dénombrent et définissent les parties du discours sur la seule expérience des langues européennes [p. 58-62]. Si A.L. en retient l'idée de translateur, c'est au sens d'un élément formel dont le rôle consiste à faire passer une partie du discours dans une fonction syntaxique qui ne lui était pas accessible d'origine. Ainsi fonctionnent notamment :

L'article. La substantivation du nom, condition nécessaire à son aptitude aux fonctions d'actant, se réalise suivant les langues soit par un morphème préposé à cet effet comme le pré-préfixe *e-* du luganda, soit aussi parfois par les déterminants qui s'acquittent simultanément d'autres tâches. C'est le cas notamment de l'article défini du français, dont il faudra préciser en chaque type d'emploi s'il sert :

— à la substantivation ou à la définitude : dans *les deux vaches*, bien que la marque de défini intervienne, ce n'est pas une question de définitude qui est en jeu, car l'article *y* indique que *deux* représente la totalité d'un ensemble et de ce fait crée un substantif « ensemble de deux » ;

— à la substantivation ou à la référentialité : l'absence du substantivant a pour corrélat le caractère générique de l'actant concerné (« *vendre-café* » en luganda, sans préfixe), en particulier l'emploi des adjectifs au neutre pluriel sans nul substantivant ne peut évidemment désigner que l'ensemble des objets possédant la qualité en cause, d'où la qualité elle-même, sans application à aucun de ces objets pris individuellement.

Les pages 50-54 ainsi résumées, montrant à l'œuvre la substantivation en différentes langues avec et sans article, aideront les spécialistes de l'article à prendre conscience de l'un des rôles que joue celui-ci, et à concevoir clairement comment se superposent dans l'article défini les deux fonctions de substantivant et déterminant.

L'adverbe [p. 33 sq ; pp. 68-72]. La position syntaxique de circonstant n'est pas accessible sans condition à n'importe quelle partie du discours. Sont admis à l'occuper soit les adverbes stockés comme tels dans le lexique, soit les substantifs ou adjectifs transférés dans la catégorie adverbe. Le français contemporain satisfait à l'une et l'autre condition puisqu'il possède : des adverbes qui sont tels par eux-mêmes car inanalysables en synchronie (*demain, hier, ici*) ; d'autres qui résultent du transfert soit d'un adjectif par le translateur *-ment*, soit d'un thème verbal par le translateur *en (chant)ant* [p. 69]. Il se distingue par là, à la fois d'une langue comme le palau où une marque d'adverbialisation explicite accompagne même les segments qui n'apparaissent plus de façon indépendante [p. 68] ; et des langues tout à fait dépourvues d'adverbes lexicaux, notamment celles où des syntagmes nominaux ou verbaux servent aussi bien d'actant I ou II que de circonstants (vai *Sur le rocher est chaud* ; chinois *Il (aller) - vers nord marcher*, p. 71).

2°) **L'orientation : qui, que.** Après la première partie consacrée aux parties du discours et à la translation, les deux suivantes exploitent méthodiquement le concept d'orientation. Dans l'ensemble des langues européennes le prédicat est orienté vers le sujet. Mais d'autres types de langues connaissent l'orientation du prédicat, non seulement vers l'objet — disposition bien étudiée par les spécialistes des constructions ergatives — mais aussi vers le circonstant comme c'est le cas des voix directionnelle, bénéfactive, instrumentale... en tagalog ou circonstancielle en malgache. L'idée d'orientation vers l'objet suscitée par l'observation de langues non européennes n'est cependant pas sans usage en Europe, y compris pour les langues romanes. Qui en effet considère la façon dont une proposition relative se rapporte en français à sa phrase incluant voit bien par la seule forme de *qui* que la relative

en *qui* est orientée vers son sujet, et par la seule forme de *que* que la relative en *que* est orientée vers son objet. Le relatif *que* suscite d'autre part la question de son identité avec la conjonction *que* introductrice de subordonnée complétive. Cette dernière sert à dé-orienter la proposition introduite par rapport à sa principale. La dé-orientation est en effet l'indispensable contre-partie de l'orientation, rendant compte par exemple du caractère auto-orienté de l'infinitif complétif par opposition au caractère orienté — vers son nom support — du participe [p. 169 sq.]. La question de savoir si les deux *que*, relatif et conjonction, sont identiques fonctionnellement comme ils le sont par la forme n'est certes pas propre au français — l'anglais *that* en témoigne, cf. p. 184 sq.; aucune n'est sûrement plus centrale pour qui veut théoriser en français l'orientation des propositions non-principales.

3°) **Valences verbales.** Parmi les théories valencielles, reposant sur le principe suivant lequel la classe lexicale du verbe détermine le choix des actants, A.L. s'intéresse surtout à celle que l'expérience des langues austronésiennes a inspirée voici dix ans à S. Starosta [p. 209 sq.]. Bien entendu, les matrices par lesquelles ce dernier associe à tels traits de chaque verbe tel rang et rôle d'actant sont utilisables pour toute langue. Elles fourniront de toutes façons pour l'ensemble des constructions verbales une technique de formalisation plus précise qu'aucune de celles utilisées jusqu'à présent, et qui échappe en outre aux inconvénients théoriques que trouve A.L. au *case frame* de C. Fillmore 1968 [p. 209]. Comme parmi ceux-ci figure la prétention d'établir une liste des cas universellement valable, il faudra donc bien plutôt traiter en propre pour chaque langue décrite l'inventaire des informations stockées avec le lexème verbal; et langue par langue aussi les cas de constructions différentes pour des sens identiques ou voisins, comme *frapper quelqu'un* vs *frapper sur quelqu'un*, ou *transformer X en Y* vs *faire de X, Y* [p. 217].

Ce compte rendu, comme il vise à informer les romanistes sur les points qui concernent leur domaine, ne rend sûrement pas justice à un livre aussi finement descriptif sur le détail de plusieurs langues difficiles que vigoureux dans la synthèse. Même si je doute un peu que le terme d'*orientation* s'emploie toujours dans le même sens, qu'il s'agisse de la relation du verbe avec son actant II dans telle valence verbale, ou de la relation *orientation vers le sujet...*, qu'il s'agisse d'un prédicat *orienté vers son sujet* ou *orienté vers le procès*, la masse des faits de diathèse, actance et complémentation s'y organise malgré tout en une linguistique générale cohérente. Une telle interprétation globale des faits, ainsi que l'intérêt de contraste offert par les réalisations des langues «*exotiques*», paieront largement de ses peines le lecteur qui voudra bien excéder les frontières de la Romania.

Huguette FUGIER

Marius SALA, *El problema de las lenguas en contacto*, Universidad Nacional Autónoma de México, Instituto de Investigaciones Filológicas, Publicaciones del Centro de Lingüística Hispánica 14; Edición preparada por Cecilia Rojas Nieto; México 1988, 233 pages.

1. Il problema delle lingue in contatto, trattato nel presente volume, è uno dei più importanti e più dibattuti problemi linguistici. Una bella prova ne è la bibliografia nel libro qui recensito: alle pagine 195-229 troviamo nientemeno che 603 titoli, e l'elenco è aggiornato all'anno 1980! L'autore del volume è il noto romanista romeno Marius Sala, collaboratore al *Léxico indígena del español americano* (México - Bucarest 1977) e al *Vocabularul reprezentativ al limbilor romanice* (Bucarest 1987) e autore di una fitta serie di studi sul romeno, sul giudeospagnolo, sulla linguistica romanza e via dicendo. I due domini principali dell'attività scientifica di Marius Sala (romeno, spagnolo) lo rendono pienamente qualificato per darci, entro i limiti della Romània, una sintesi dei problemi dei *languages in contact*.

2. Alla *Introducción* (pp. 7-27; in seguito: senza pp.) seguono sei capitoli: 1. *Fonética-fonología* (29-74), 2. *Morfología* (75-106), 3. *Sintaxis* (107-123), 4. *Formación de palabras* (125-139), 5. *Vocabulario* (141-189), 6. *Conclusión* (190-191). La bibliografia, già menzionata, chiude il volume. Purtroppo, non ci sono indici (degli argomenti, delle parole citate, dei nomi); eppure, data la ricchezza del materiale, essi sarebbero senz'altro utili.

3. Lo schema della suddivisione dei capitoli è quasi perfettamente uguale: a parte naturalmente il capitolo finale, ogni capitolo è introdotto dalle *Consideraciones preliminares*, diviso in *Modificaciones en el inventario* e *Modificaciones en la distribución* (divisione, che, secondo l'autore, serve ad un migliore apprezzamento dei risultati, p. 26) e — tranne il quarto capitolo — chiuso dalle *Consideraciones finales*. All'interno dei sottocapitoli sull'inventario si distinguono le modificazioni a) nel piano del contenuto e nel piano dell'espressione, b) nel solo piano del contenuto, c) nel solo piano dell'espressione. Le pagine sulla distribuzione sono ineguali: la parte dedicata loro nel primo capitolo è più articolata delle altre, che si concentrano sui cambiamenti della frequenza e sui cambiamenti di quella che il Nostro denomina distribuzione relativa [rapporto fra una data unità e le altre del rispettivo (sotto)sistema].

4. Il volume di M. Sala, anche se di dimensioni ridotte, offre una notevole quantità di problemi, di fatti, di esempi. La grande maggioranza ne sono presi dal romeno (molto spesso istroromeno) e dallo spagnolo (in particolare giudeospagnolo), il che corrisponde ai domini del lavoro scientifico del Nostro (v. § 1). Sia per le questioni teoriche che per gli esempi l'autore si serve beninteso di alcuni importanti studi precedenti: soprattutto dei notissimi lavori di U. Weinreich e di E. Haugen, nonché, per l'istroromeno, degli studi di A. Kovačec. Inutile dire, tuttavia, che il libro offre una considerevole quantità di materiale proprio (ovviamente, oltre alla compagine stessa del volume). In tal modo l'agile libro del Nostro diventa quasi un compendio della problematica dei *languages in contact*, incentrato precipuamente, ma non esclusivamente, sulla Romània (p. 14).

5. Partendo dalle premesse generali che la lingua è una struttura e un fatto sociale (p. 24), l'autore si interessa più di quello che appartiene alla norma che dei fatti della *parole* individuale (p. 16). A differenza di U. Weinreich, il Nostro non insiste sul contatto linguistico come fenomeno in sé, bensì esamina il posto che gli

elementi imprestati occupano nella struttura della lingua ricevente: se, cioè, essi siano fatti di inventario o solo di distribuzione; se appartengano alla norma o alle varianti; se siano forme uniche o in concorrenza con altre forme, più antiche (pp. 15-16). Lo scopo principale dell'analisi di M. Sala è studiare l'influsso da sistema a sistema (p. 16) e in questo «es de suma importancia el valor social de los hechos que resultaron del contacto entre las lenguas» (ib.). È importante anche la conoscenza delle condizioni storiche (p. 23): infatti, gli influssi linguistici non dipendono da «razones cuantitativas» (il numero dei parlanti) ma da «razones sociales, históricas y culturales, que son muy variadas y complejas» (p. 26). Il Nostro preferisce ricorrere a tendenze evolutive generali anziché offrire spiegazioni speciali per ogni situazione concreta (p. 26). Inoltre, pur studiando i contatti linguistici, l'autore preferisce le spiegazioni interne alle esterne (pp. 25, 191), ma è nel contempo cosciente della loro interazione («los factores internos son reguladores y los factores externos determinadores», p. 26). Egli applica più metodi: lo studio delle interferenze (secondo il Weinreich), l'economia del sistema (resa celebre da A. Martinet) e il fattore areale (indebolimento di determinati fenomeni in aree periferiche) di B. Malmberg.

6. Uno dei risultati dello studio del Nostro, che concorda con quanto si sapeva e lo conferma un'ennesima volta, è la constatazione che la fonologia e la morfologia resistono meglio agli influssi dei contatti linguistici che non il lessico, il quale si mostra più permeabile (pp. 21, 191). La maggiore resistenza del sistema fonologico e morfologico si vede anche nel fatto che «no existe idioma románico alguno que haya cambiado su esencia románica a raíz del contacto con otras lenguas» (p. 191). Se abbiamo capito bene il pensiero dell'autore, il termine 'essenza romanica' dovrebbe significare appunto i due sistemi «resistenti».

7. Passiamo adesso alle osservazioni, ai commenti, e alle rettifiche. La ricchezza del materiale ci impone di limitare l'esposizione all'essenziale.

7.1. Per quanto riguarda il tanto discusso cambiamento /f > h/ in castigliano, il Nostro aderisce a B. Malmberg il quale, invece di vedervi l'effetto del contatto con il basco, attribuisce il fenomeno ad un'evoluzione interna, determinata dalla posizione periferica (pp. 24, 47). Ma se la posizione periferica è il fattore responsabile, sorge la domanda di sapere perché lo stesso fenomeno non si sia verificato anche in altre aree periferiche della Romania, bensì proprio in quella che è a contatto con il basco.

7.2. Sempre secondo il linguista svedese, l'isolamento sarebbe anche la causa della conservazione di /p t k/ intervocalici nell'aragonese e nel bearnese (p. 57). Ovviamente, qui pure si può fare la stessa domanda.

7.3. È noto il problema dei numerali romeni da 'undici' a 'diciannove' e delle decine da 'venti' a 'novanta'. Mentre fino a poco tempo fa le forme romene venivano attribuite unanimemente ad un calco linguistico sul modello slavo, recentemente, dice l'autore a p. 93, la struttura dei numerali romeni è stata collegata con il sostrato, il quale ha potuto rafforzare una tendenza già latina (visibile in esempi come SEPTem ET DECEm o SEPTem AC DECEm). Ora, nei citati esempi latini si

hanno le congiunzioni ET, AC, mentre i numerali romeni contengono la preposizione SUPER (> *spre*). Essi si differenziano dunque nettamente dal modello latino e concordano invece perfettamente con quello slavo: si confronti, ad esempio, per 'quindici' il romeno *cincisprezece* (< QUINQUE SUPER DECEM) e il serbocroato *petnaest* (< *pet na deset*). Questa struttura, nota bene, si trova in tutte le lingue slave, anche in quelle che non sono mai state in contatto con il sostrato su suolo romeno. Ma c'è di più: il romeno e le lingue slave concordano altrettanto bene anche nelle decine da 'venti' a 'novanta': ad esempio rom. *cincizeci* 'cinquanta' (< QUINQUE DECEM), serbocr. *pedeset* (< *pet deset*) (analogamente in altri idiomi slavi). In questo caso precursori latini sembrano non esserci; quanto meno, non vengono citati. Malgrado l'evidentissimo parallelismo l'autore ci informa (loco ult.cit.) di un lavoro di Gh. Bolocan (del 1969) il quale «subraya que entre el rumano y el eslavo hay una gran diferencia en la estructura del paradigma del numeral». In che cosa consistono queste grandi differenze? Il Nostro non dice nulla in merito.

7.4. Anche la conservazione del genere neutro in romeno, anziché essere attribuita all'influsso slavo, è definita come risultato di una tendenza latina. Citando I. Fischer, l'autore dice che «el neutro no desapareció del latín, sino que sufrió una reorganización cuyos resultados se conservaron en el rumano y fueron lentamente abandonados por las demás lenguas romances» (p. 103). È risaputo che il neutro latino è sopravvissuto in vari punti della Romania, ma si è conservato particolarmente nel romeno, tanto esposto alla millenaria convivenza con lo slavo. Come nei fenomeni commentati poco prima (§ 7.1-2), anche qui l'influsso dei contatti ci sembra ovvio. La «deslavizzazione», tanto sensibile nella linguistica romena degli ultimi decenni, alle volte pare proprio esagerare, negando influssi slavi là dove sono ovvi e a costo di proporre soluzioni molto meno probabili.

8. Ed ecco adesso alcune osservazioni di minore entità.

1) P. 8, nota 2: «la mezcla de los idiomas» non può essere la traduzione di *Mischsprache* ma semmai di *Sprachmischung*. — 2) Pp. 10 e 229: correggere Harald Weinreich in Harold Weinrich. — 3) P. 41, § 1.1.1.1.2.3: sebbene nella bibliografia figuri la seconda edizione della *Grammatica storica dell'italiano* del recensente (con l'anno tuttavia sbagliato: 1974 va corretto in 1980), il Nostro sembra citare dalla prima edizione (del 1972). Infatti, in quest'ultima, per le sequenze [ča čo ču ġa ġo ġu] fonti della fonematizzazione delle affricate palatali, si citano soltanto i prestiti come *giallo*, *ciurma*, ecc., mentre nell'edizione del 1980 sono state giustamente aggiunte anche le voci autoctone con le sequenze citate (*faccio*, *faccia*, *giù* ecc.) — 4) P. 53, nota 34: alla luce di quanto si dice alla p. 37, la sibilante non può essere γ , ma ξ . — 5) P. 54: la perdita dell'opposizione /č ~ é/ si trova in vari dialetti serbocroati, anche all'infuori delle aree del probabile influsso romanzo. — 6) P. 61, riga 3: correggere *noroeste* in *nordeste*. — 7) P. 79: la nasale velare va trascritta con η non solo in *namânca* (*se*) 'mangiare a sazietà' (calco dal croato) ma anche in *mânca* 'mangiare'. — 8) P. 87, righe iniziali del § 2.1.3.1.1.10: la formulazione a proposito delle desinenze del vocativo in romeno non è del tutto chiara: bisogna intendere che -e vale per il maschile, -o per il femminile. — 9) P. 104: alla luce dei numerali

citati, invece di *del uno al cinco* bisogna leggere *del uno al cuatro*. — 10) P. 114, riga 7 del § 3.1.3.1.2.6.2: invece di *šta bi te hteo* in croato è corretto *što bi ti htio*, ma ciò non vale 'lo que tu querrás' bensì 'lo que tu querrías' (condizionale), mentre per il futuro si ha *što ćeš ti htjeti*. — 11) P. 115, riga 6 del § 3.1.3.1.2.6.3: la traduzione del croato *smo kazali* dovrebbe essere 'hemos dicho', non 'he dicho'. — 12) P. 121, § 3.2.1.3: una certa preferenza per l'aggettivo posposto al sostantivo è propria di tutti gli idiomi neolatini. — 13) P. 122, § 3.2.2.2: bisogna precisare che la possibilità della distinzione formale delle frasi finali dalle complete esiste anche in serbocroato: per le finali, infatti, si usa soltanto la congiunzione *da*, per le complete *da* ma anche *što (dobro si učinio da si odbio o dobro si učinio što si odbio* 'hai fatto bene a rifiutare'). — 14) P. 129, riga 12 dal basso: leggere *prea-puternic* invece di *pre-aputemic*. — 15) P. 151, riga 4 dal basso: invece di *pošñiti* 'cantar' è corretto *pošñit-a cànità* 'empezar a cantar' o sim.; cfr. l'opera citata di A. Kovačec, loco cit. — 16) P. 152, riga 3: completare *pote ní* in *poteyní*. — 17) P. 154, riga 7 dal basso: ci sembra che la forma dialettale *gost* 'ospite' nel Banato provenga anzitutto dal scr. *gost* 'idem' anziché dal tedesco dialettale, o per lo meno da ambedue le fonti. — 18) P. 172, nota 63: ben tre volte la sequenza finale *-us* negli aggettivi inglesi va corretta in *-ous* (*homophonous, homologous, synonymous*). — 19) P. 175, riga 1: correggere *farna* in *farma*. — 20) P. 179, riga 3: correggere *šaliti se* in *šaliti se*. — 21) P. 187, fine § 5.2.3.2.1: non sottoscriveremmo alla categoricità con la quale il Nostro afferma che le lingue romanze ignorano l'opposizione slava 'plitak'/'dubok': infatti, è ovvio che anche i popoli latini conoscono quest' opposizione e che i loro idiomi devono essere in grado di esprimere, in un modo o in un altro, la distinzione tra 'acqua profonda' e 'acqua non profonda'. L'affermazione dell'autore andrebbe dunque intesa come riferita unicamente ad un determinato mezzo d'espressione. — 22) Per quanto ricca sia la bibliografia, sorprende di non trovarvi nessuno dei molti studi del linguista croato Rudolf Filipović, che da alcuni decenni studia appunto il problema dei contatti e prestiti linguistici. Citiamo soltanto due suoi lavori, entrambi anteriori al 1980: *Jezici u kontaktu i jezično posuđivanje* [Lingue in contatto e prestiti linguistici], «Suvremena lingvistika» [«Linguistica contemporanea»] num. 4 (1967) e *Kontakti jezika u teoriji i praksi* [Contatti di lingue in teoria e in pratica], Zagreb 1971, 142 pp.

Pavao TEKAVČIĆ

DOMAINE SARDE

Michel CONTINI, *Étude de géographie phonétique et de phonétique instrumentale du sarde*, due voll.: *Texte* (612 pp.) e *Atlas et album phonétique* (130 pp.), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1987.

Segnaliamo con molto ritardo ai lettori della 'Revue' questo lavoro di Michel Contini sul sardo, nel quale egli ha ripreso, e rielaborato sulla scorta di ricerche

successive, la sua tesi di 'Doctorat d'État', diretta da Georges Straka e discussa a Strasburgo all'inizio del 1983.

L'opera si distingue, sul piano programmatico, per l'ampiezza del disegno. Anzi-tutto in ragione dell'estensione del territorio esplorato, che copre l'intera Regione sarda, della quale studia la quasi totalità delle varietà linguistiche con inchieste svolte, comune per comune, in 214 località e con quasi 400 informatori: vale a dire con una rete di punti corrispondente a quella di un atlante regionale, a garanzia di una rappresentatività molto prossima al reale. Vale forse la pena di ricordare al proposito che le due grandi raccolte precedenti, caratterizzate, come questa, dalla raccolta sul campo e dalla rappresentazione cartografica dei dati, l' AIS e l'ALI, contano in quest'area 14 e, rispettivamente, 65 inchieste. Il richiamo non vuole ovviamente istituire un confronto, fuori luogo, con i due atlanti nazionali, anche perché, oltre tutto, gli obiettivi sono differenti, essendo questi prevalentemente rivolti alla descrizione degli aspetti lessicali, mentre il lavoro di C. è incentrato su quelli fonetici. In questo senso, si potrebbe semmai parlare di complementarietà.

In secondo luogo, l'*Étude* di C. si segnala per la completezza, trascorrendo dall'esposizione critica della letteratura, piuttosto vasta, sul sardo in generale — da Spano a Diez, Meyer-Lübke, Ascoli, Campus, Wagner, Bottiglioni, Atzori, Lüdtke e Terracini, per citarne alcuni — all'analisi vera e propria, condotta sul materiale raccolto. Senza mai perdere di vista i risultati e le ipotesi degli studi anteriori, C. imposta la sua descrizione potendosi giovare di strumenti — in primo luogo quelli della moderna fonetica sperimentale — sconosciuti o non utilizzati dai suoi predecessori. Converrà tuttavia, a questo proposito, mettere subito in luce come — fedele alla sua competenza di dialettologo, oltreché di fonetista — C. attui programmaticamente ed esplicitamente il suo studio privilegiando sempre il dato uditivo rispetto a quello acustico, persuaso che la strumentazione «ne peut être qu'un moyen d'investigation, et non pas un but en soi. Les appareils doivent permettre de compléter, voir de vérifier, l'impression auditive (...) ils constituent l'instrument irremplaçable d'une recherche objective. Mais la structure phonétique étant le support de toute communication linguistique, c'est à l'oreille que revient toujours, si l'on peut dire, le dernier mot» (p. 38). All'attenzione rivolta agli aspetti storici, evolutivi, del sardo si associano così, sotto il costante 'controllo' dell'udito: lo studio genetico dei suoni, col ricorso alla palatografia, alla labiocinematografia e ai film radiologici; quello gennemico, con analisi spettrografiche, frequenzimetriche, oscillografiche, ecc.; e infine quello funzionale, considerato giustamente come logico punto d'arrivo della descrizione fonetica.

Quali i risultati conseguiti da questo ampio e ambizioso progetto? Parecchi, in verità. Né poteva essere altrimenti, solo che si consideri che mai prima le articolazioni del sardo, osservate nella ricchezza delle loro varietà, erano state studiate così attentamente e che, dopo i palatogrammi di Millardet, risalenti al 1933, per la prima volta la descrizione articolatoria, acustica e prosodica è stata realizzata su base strumentale. Vengono in effetti dimostrati, tra l'altro:

- l'inconsistenza sia della pretesa distinzione delle parlate sarde in due principali varietà, la logudorese e la campidanese, sia della loro unitarietà interna;
- l'inesattezza della considerazione delle parlate centrali come le più arcaiche e le sole degne di interesse, e del sardo in generale come linguisticamente meno evoluto delle altre lingue romanze;
- il carattere fantasioso, di conseguenza, della stessa affermata 'purezza' del logudorese;
- la mancanza, in definitiva, almeno per le parlate del centro-nord dell'isola, di una varietà più rappresentativa (laddove per il sud si può riconoscere al campidanese 'centrale' questo statuto), stante l'estrema differenziazione fonetica non solo del gallurese e del sassarese tra di loro e rispetto alle parlate centrali contigue, ma anche delle numerose varietà in cui si suddividono queste ultime e che rasenta i limiti delle possibilità di intercomprensione.

Molti luoghi comuni, rimbalzati sinora da un manuale all'altro, sono così sfatati da un'indagine che, come questa, ha anteposto la verifica sul terreno alle tesi pre-costituite, e ha rapportato la descrizione fonetica ai sistemi fonematici nei quali le diverse realizzazioni trovano la loro collocazione.

Tale stato di cose, che costringe a rivedere parecchie posizioni che si credevano definitivamente acquisite nei riguardi del sardo (etichetta che nasconde una ricchezza e una complessità linguistica che gli studi precedenti non lasciavano trasparire), è chiaramente esposta, secondo la dimensione geografica — anche per quanto concerne la situazione fonematica — nelle 119 carte contenute nel volume che accompagna la parte descrittiva, nel quale sono stati riportati anche numerosi risultati (oltre 60 palatogrammi e quasi 200 tracciati sonagrafici, ecc.), relativi alle analisi strumentali eseguite. Il lettore può così controllare di persona, sulle carte, la distribuzione areale dei fenomeni illustrati e, sui tracciati, la loro consistenza in termini oggettivi, quantizzati.

Un lavoro pregevole insomma e di grande respiro che, sebbene non esaurisca l'argomento, aprendo al contrario altre interessanti prospettive di studio — sulla prosodia anzitutto, come rivela lo stesso C., che da tempo si dedica anche a questo aspetto — costituisce un importante passo in avanti nella conoscenza delle parlate sarde e un modello di indagine che potrà essere applicato anche ad altre realtà linguistiche. Molto opportunamente dunque se ne sta ora curando la pubblicazione anche in traduzione italiana. Alcuni errori di stampa, purtroppo sfuggiti qua e là nel testo, non impediscono una corretta lettura, in quanto facilmente individuabili.

Arturo GENRE

DOMAINE ITALO-ROMAN

G. ALFIERI, *L'«Italiano nuovo», centralismo e marginalità linguistici nell'Italia unificata*, Florence 1984, 281 pages + bibliographie, pp. 283-294.

Ce volume, appartenant à la collection «Studi di Grammatica italiana pubblicati dall'Accademia della Crusca», est une étude d'une grande érudition et d'une complexité remarquable qui retrace, selon une stratification en trois niveaux (*alta, media, bassa*), et selon des points de vue géographiques distincts (*area centrale/ area contermina/ marginalità*), le processus de mise en place, malgré de multiples résistances et divergences, d'une politique linguistique susceptible de résoudre «la quistione presente», c'est-à-dire le problème de la création, immédiatement après l'Unité, d'une langue italienne commune, à l'époque de Florence capitale (1861-1871).

L'ouvrage s'articule en trois grands chapitres, dont le premier (*La quistione presente*), pp. 7-79, définit les termes du problème posé, historiquement, culturellement, linguistiquement; le deuxième (*Marginalità*) expose comment l'identification de l'italien avec la langue de sa capitale provisoire (pp. 81-204) a été acceptée, repoussée ou modulée, selon les différents niveaux des instances culturelles, dans les diverses zones du territoire; le troisième (*L'«Italiano nuovo»*), pp. 205-281, s'efforce de dégager quel a été le résultat de ces dix ans de politique linguistique intense et contradictoire: à quel point était arrivé l'*Italian nouveau* lors du déplacement de la capitale politique de Florence à Rome.

En 1861, dès que l'unité de l'Italie a été accomplie, s'est fait sentir l'urgence de la création d'une langue de communication unique (l'Italie jusqu'alors présentait une mosaïque de dialectes; le précédent siège du gouvernement, Turin, se trouvait même en zone francophone), le lien s'étant établi rapidement entre unité politique et unité linguistique; éclatent alors les divergences: certains pensent que cette langue est déjà une réalité (en effet le toscan, ou plus précisément le florentin se trouve être, depuis plusieurs siècles, la langue littéraire presque universellement acceptée, de l'Italie; et en prenant comme point de départ l'usage florentin vivant, à la fois des personnes cultivées et du peuple, on pourrait obtenir une langue supradialectale qui définirait la norme, comme le préconise Manzoni); mais d'autres pensent que la langue est encore «à faire», et que ce problème ne peut être résolu indépendamment du progrès socio-culturel: la langue italienne s'imposera d'elle-même, comme résultat de l'Histoire.

Cette question de la langue apparaît donc comme urgente, elle apparaît aussi comme politique, en tant qu'elle est le symbole de la conscience postunitaire, qu'elle est un devoir du citoyen (selon De Amicis, Tommaseo, Pasquini), comme sociale, car elle est liée à la question méridionale, et à la question romaine à son paroxysme en ces années-là (comme l'atteste D'Azeglio), comme institutionnelle, dans la mesure où elle intervient dans le problème scolaire (voir la *Relazione di Milano* de

Manzoni), et de l'unification des terminologies du droit, de l'administration, de l'armée; c'est enfin une question ministérielle, puisqu'elle amène à prendre parti pour ou contre la réforme du ministre Broglio (que soutiennent les florentinistes et Manzoni). La réponse à apporter à la *quistione presente* (*quistione* est un florentinisme) est agitée à tous les niveaux, des cabinets ministériels jusqu'au cœur des familles.

La période bien délimitée où Florence a été capitale peut permettre de faire le point sur les mouvements complexes qui affectaient le problème linguistique, et d'entrevoir l'amorce de solutions. A Florence pendant cette période affluent en grand nombre hommes politiques, parlementaires, écrivains, artistes, fonctionnaires, savants, lexicographes, venus à la fois du Nord, soit de l'ancienne capitale piémontaise soit de Milan, et du Sud, de Naples, de la Sicile, qui donnent aux théâtres, aux académies, aux salons, aux cafés une intense vitalité. A partir de cette date, il existe vraiment en Italie un centre et des zones marginales: dans son étude l'auteur distingue une marginalité élevée, dont une partie réside alors à Florence, composée de personnalités occupant de hautes fonctions (Manzoni, Broglio), ou de représentants éminents de la culture (Capponi, Tommaseo), de parlementaires (Villari, De Sanctis), dont la plupart sont *naturalizzati* (florentins d'adoption), et d'autres au contraire restent implantés dans les aires marginales, soit au Nord-Ouest (D'Azeglio, De Amicis, Giusti, Sella, Carducci), soit au Sud (Imbriani, Capuana, Verga). A travers leur prise de position sur la question de la langue, nous voyons se dessiner les principales tendances qui s'opposaient: les tenants du centralisme florentin (Manzoni, Tommaseo, Pasquini) ou toscan (Capponi, Lambruschini) sont soit des puristes qui s'appuient sur la diachronie, soit des partisans du florentin vivant, dans toute l'étendue de ses registres; contre ce centralisme s'élève la réaction des marginaux qui pensent que la langue italienne doit résulter soit de la prédominance d'autres zones privilégiées (Lombardie, Sicile), soit de l'acceptation d'un usage polycentriste (Imbriani, Villari). A cette marginalité de l'élite, l'auteur oppose une marginalité moyenne (*media*), qui a comme objet soit le secteur lexicographique (*Vocabolario parlato* du manzonien Rigatini, travaux dans la ligne toscaniste de Fanfani, travaux préparatoires pour la 5^e édition du *Vocabolario della Crusca*, ouverte à l'oralité et à la synchronie), soit le secteur de l'Instruction publique (*Relazione di Milano*); les dictionnaires dialectaux élaborés dans toute l'Italie doivent servir de base à un *Gran dizionario della lingua italiana* d'inspiration manzonienne; pendant que ces travaux débutent dans l'aire centrale, dans les aires marginales, au Nord, Pasquini, Scarbelli, au Sud, Buscaino Campo, Gelmetti proposent ou des solutions antiflorentines, qui présupposent que la langue italienne doit être la synthèse de tous les dialectes, ou des solutions manzonistes-toscanistes (De Amicis). Cette marginalité moyenne est donc orientée vers une action concrète, devant aboutir à la création massive de locuteurs et de scripteurs de condition moyenne. La marginalité inférieure (*bassa*) correspond au niveau des organes de presse aux mains de l'État, destinés à préparer le programme éducatif, dont sont cités les principaux titres et tendances, de la lexicographie orientée vers la production de textes modèles pour l'éducation linguistique; ici l'auteur met en valeur le rôle des institutrices qui s'engagèrent dans la diffusion ou dans l'apprentissage du toscan; de l'examen successif des zones centrale,

contermine, marginale du Nord et du Sud, il ressort qu'à part en Toscane, les positions dominantes sont l'antiflorentinisme et le manzonisme, dispersées entre une grande diversité de propositions.

Dans le dernier chapitre, l'auteur fait le point sur ce qui a été acquis au cours de la décennie florentine: la langue moyenne proposée et mise en circulation est proche de l'idéal manzonien; c'est une langue orale vivante, et la langue écrite de registre moyen la prend comme modèle (De Amicis); le problème central est celui de la prose (les débats sont nombreux, les réalisations diversifiées); la première question est celle des moyens à mettre en œuvre pour créer cette *lingua nuova*: ce sont principalement la lexicographie, la constitution d'un corpus adéquat, l'instruction; la langue des services publics (administration, enseignement, armée) devient un relais important de la langue moyenne; une fonction privilégiée est dévolue au théâtre (particulièrement à la comédie bourgeoise), qui en outre, étant itinérant, pouvait atteindre les zones marginales. Si l'on examine les résultats obtenus dans les différents registres, du niveau le plus élevé au niveau inférieur, il apparaît qu'en dépit des opinions opposées sur l'action primordiale de l'État ou du peuple, sur l'importance relative de l'oralité ou de l'action des écrivains, sur la norme à imposer, florentine, toscane, septentrionale, sur la prédominance de l'usage ou de la norme, cette décennie a été marquée par un foisonnement de projets, d'entreprises souvent contradictoires, qui ont réellement été mis en œuvre au quotidien, et ont donné ce que l'auteur nomme *lingua di «fatto»*, puis *lingua fatta*, non pas une métalangue, objet imaginaire, mais une langue moyenne, apte à parler de choses humbles, et en même temps à être employée dans le *scritto-parlato* par les écrivains; c'est à Florence qu'on a jeté les bases de ce que seront les italiens régionaux; Florence a permis aussi d'opérer une jonction entre la langue du passé et la langue du présent; et même lorsque Rome sera proclamée capitale, en juillet 71, Florence conservera son pouvoir unificateur. Parmi tous ces courants exacerbés, ce sont les modérés qui eurent raison, ceux qui, comme D'Azeglio, comprenaient que seul le temps pourrait résoudre les antagonismes, et créer une vraie langue italienne.

Sylviane LAZARD

Franco LURÀ, *Il dialetto del Mendrisiotto. Descrizione sincronica e diacronica e confronto con l'italiano*, Mendrisio-Chiasso: Edizioni Unione di Banche Svizzere, 1987, 289 pagine.

Franco Lurà, giovane collaboratore al *Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana* a Lugano, presenta con la sua tesi di laurea sostenuta all'Università di Zurigo con Heinrich Schmid quale relatore una coerente descrizione del suo dialetto natío. Benché la dialettologia assuma un ruolo preminente nell'ambito della linguistica italiana nonché di quella elvetica, stupisce il fatto che mancano spesso solide monografie complessive su un determinato dialetto locale, desideratum che il Lurà cerca di adempiere per il Ticino, una zona che nonostante una dialettologia in fioritura non ha conosciuto molti studi centrati su una singola parlata locale.

Per realizzare questo progetto il Lurà segue la strada ben consolidata della dialettologia tradizionale: la descrizione fonetica (pp. 35-113) si basa sulla metodologia della fonetica storica, la morfosintassi (pp. 116-207) rimane fedele ai modelli convenzionali, l'abbozzo lessicale (pp. 210-215) si limita all'illustrazione di alcuni casi scelti per la differenziazione all'interno del distretto. Rientra nella stessa materia lessicale il capitolo sul gergo *larpa iudre* nel Mendrisiotto (pp. 218-227). Malgrado questa osservanza tradizionale l'A. riesce a offrire aspetti innovativi collegando l'interpretazione sincronica con l'analisi diacronica, raccogliendo un materiale ricco di dati linguistici finora sconosciuti, e avviando un confronto del dialetto con l'italiano regionale riscontrabile in questa zona. Le peculiarità dialettali che il Lurà espone sono affidabili sia per la raccolta che per l'interpretazione dialettologica. Sulla base della minuziosa descrizione della situazione dialettale del Mendrisiotto si delinea un approfondimento persino dei minimi dettagli: già il VDSJ 2, 893, fig. 168 (ripreso da O. Lurati, art. 269 *Aree linguistiche III. Lombardia e Ticino*, LRL IV, 496), offre un'analisi dettagliata per le varie denominazioni delle caldarroste nel Ticino, ma la cartina di Lurà a pag. 214 differenzia ancora di più, documentando anche le località che conoscono la compresenza dei tipi *mondèll/mundèll* e *biröll/büröll*. Meritano un interesse particolare i brani in cui si intravede la variazione all'interno di un dialetto: è il caso dell'uso di *mía/migna*, che hanno ormai sostituito *mégna/ménga/minga*, rispetto alla forma più conservatrice *nu(n)* a pagg. 199-200, perché indicano una vitalità dialettale lungi dall'essere assorbita dall'italiano comune. Ogni tanto ci si aspetterebbe un modello più elaborato della variazione interna per spiegare la polimorfia, quando si constata p.e. a proposito dell'esito della *b* intervocalica del latino nel mendrisiotto che accanto a *laúr* «lavoro», *diaul* «diavolo», *taul* «tavolo» «in una pronuncia lenta o semplicemente più curata» (p. 64) si conservano *lavúr*, *diavul*, *tavul*. Non mi risulta una constatazione più fondata di quella di O. Keller, *Die Mundarten des Sottoceneri (Tessin) dargestellt an Hand von Paralleltexen. I. Mendrisiotto*, RLiR 10 (1934), p. 218, ripresa dal Lurà stesso: «In der Sprache der städtischen Suj. von Mendrisio, Chiasso (und Vacallo) wird *v* deutlicher artikuliert als in den Dorfdialekten». Tali oscillazioni di pronuncia richiedono un ulteriore approfondimento sociolinguistico per ottenere un apparato di regole più specificato che tenga conto dei fattori pragmatici. Anche se l'impostazione sociolinguistica non è nell'intento dell'A., tale avviamento dovrebbe essere d'obbligo per la valutazione conclusiva della situazione dialettale dei singoli paesi (pp. 230-1), valutazione che, infatti, trascura troppo il ruolo della mobilità sociale del dialettologo. Oltre alla mera descrizione di fenomeni dialettali interessa ugualmente l'uso effettivo del dialetto là dove l'A. prende in considerazione nello stesso momento gli elementi dell'italiano regionale. Questa lacuna di non aver introdotto il punto di vista della dialettologia comunicativa è nel frattempo stata colmata da due valide ricerche, ambedue tesi di dottorato seguite da G. Berruto: D. Petrini, *La koinè ticinese. Livellamento dialettale e dinamiche innovative*, Berna 1988, e M. Moretti, *La differenziazione interna di un continuum dialettale. Indagine a Cèvio (TI)*, Zurigo 1988. Però l'analisi nettamente dialettale permette al Lurà di determinare e di precisare la frantumazione all'interno della zona in base a criteri conservativi o innovativi. Inoltre si impone all'interpretazione dei fatti un livellamento dialet-

tale dovuto da una parte all'orientamento verso il luganese e dall'altra alla penetrazione dei dialetti lombardi tramite un centro irradiatore qual è Chiasso.

L'A. fornisce una ricca raccolta di peculiarità dialettali e la sua descrizione si basa sull'applicazione di un sapere dialettologico ben fondato e consolidato. Ci auguriamo che tale documentazione, che contribuisce ad arricchire sostanzialmente le conoscenze sulla situazione dialettale nel Ticino, stimoli gli altri studiosi a seguire il modello per avviare nuove ricerche di base su una data zona anche nell'ambito della dialettologia italiana. La monografia di Lurà dimostra una volta di più che la dialettologia ticinese prosegue la strada delle analisi meticolose e affidabili senza riserve, confermando il livello tradizionalmente elevato della Svizzera italiana in questa disciplina.

Edgar RADTKE

L. MASCANZONI, *La « Descriptio Romandiole » del Card. Anglic - Introduzione e Testo*, publiée par la « Società di Studi romagnoli », Bologne, s.d. (1986?).

L'ouvrage comporte une présentation du texte et des conditions historiques de sa rédaction (pp. 1-125), une bibliographie des sources et instruments lexicographiques, ainsi que des études historiques concernant le XIV^e s. et la région de Romagne (pp. 127-130), une édition critique de la *Descriptio* (pp. 133-256), un index des toponymes (pp. 257-307) et des anthroponymes (pp. 307-311), des auteurs cités (pp. 312-316), un glossaire (pp. 317-322) et une carte hors-texte, représentant les 6 parties de la *Romandiola* (de I à VI), comportant les toponymes énumérés, trois situées à l'Ouest à l'intérieur des terres, trois situées à l'Est le long de la côte adriatique.

La *Descriptio Romandiole* fut dressée sur les ordres du Cardinal Anglic Grimoard de Grisac, frère d'Urbain V, en 1371, un siècle après que la Romagne et la ville de Bologne fussent passées sous la domination du Saint-Siège (1278); pendant plusieurs décennies, la Romagne s'était opposée au système centralisateur et autoritaire de la puissance pontificale, encore aggravé par le séjour des papes à Avignon, qui mettait en danger les privilèges acquis par les Communes et les *Signorie* locales (Malatesta, Polenta, Ordelaffi, etc.); cette première phase d'antagonisme avait duré jusqu'à ce que le Cardinal Albornoz, en soumettant les grandes familles, et en imposant les *Constitutiones Aegidianae* (1357), qui plaçaient la région sous l'autorité d'un *rector* (chef militaire laïc, choisi parmi les familles puissantes) qui recevait une part des rentrées pontificales, et d'un *legatus*, un cardinal, qui eut à s'appuyer pour vaincre les résistances sur le haut clergé local, réalisât une sorte de compromis; quelques années plus tard, afin de procéder à une réorganisation administrative, le Card. Anglic, légat apostolique, était envoyé à Bologne, où il fit rédiger la *Descriptio*, ainsi que deux autres documents: la *Descriptio civitatis Bononiae*, et les *Praecepta*, tous trois destinés à son successeur.

Ce document est de nature fiscale, et avait pour finalité d'enregistrer les noms de tous les centres habités de la Romagne pontificale (qui ne coïncide pas avec la Romagne géographique: au Nord-Est, par ex., elle ne dépasse pas Adria et Comacchio), c'est-à-dire urbains (*civitates, castra, burgi*) et ruraux (*plebes, villae, capellae*), pour définir, d'après le nombre de *fumantia*, le montant des impôts à recouvrer (*tallia, fumanteria, census*) et des différents droits à encaisser (*datia* ou *gabellae, pedagium, passagium, salaria, multae* ou *condempnationes*) liés aux activités économiques des villes et des campagnes; comme ce document prend en compte également les dépenses du Saint-Siège, la *Descriptio* précise le contingent de soldats (mercenaires: *stipendarii*) dont était composée la force militaire pontificale (*pedites, equites*) et sa répartition sur le territoire, de même que les effectifs de l'administration, préposée à l'encaissement des différents droits, au contrôle de l'octroi, etc. Comme on le voit, ce texte est donc très précieux, sur le plan démographique, puisque à chaque *fumante*, on peut faire correspondre un certain nombre de personnes (même si l'interprétation de ces données a suscité des controverses); sur le plan économique, puisque sont énumérées les diverses productions des villes et des campagnes; sur le plan géographique, puisqu'il décrit le site des établissements humains et leur dissémination, les voies de communication, le découpage des entités religieuses et administratives.

Mais l'intérêt capital de la *Descriptio* réside dans l'immense mine que représentent plus de 2.000 toponymes, allant des noms de cités peuplées de milliers d'habitants, des noms de cours d'eau, de montagnes, de vallées, jusqu'au hameau de quelques âmes. Il faut pour donner toute sa valeur à cette nouvelle édition, savoir que de ce document exceptionnel pour sa richesse onomastique et historique, il n'existait jusqu'alors que deux éditions complètes, toutes deux du XIX^e s. (celle de M. Fantuzzi, in *Monumenti Ravennati de' secoli dell'età di mezzo*, V, Venise 1803, et celle de A. Theiner, in *Codex diplomaticus dominii temporalis S. Sedis*, II, Rome 1862), qui se révèlent parsemées d'erreurs d'interprétation et d'omissions, comme on peut s'en rendre compte en se reportant aux notes de chaque page (voir par ex., p. 241, f. 76v, dans la liste des *fumantia* du *Comitatus Ravenne*, F *Tarvenelle* pour *Tavernelle*, T *Roncaltesi* pour *Roncalcesi*): plus de 1.300 fautes ont été ainsi corrigées. Le manuscrit original, conservé à l'*Archivio segreto vaticano* est un livre de 89 folios de 310×215 mm, relié en parchemin, en parfait état, copié d'une même main, presque sans lacune et sans rature, en minuscule «curiale o cancelleresca», comportant quelques notes marginales et quelques ajouts entre les lignes (*interlineature*).

Ce recueil, où prédominent de très loin les unités d'habitation situées en milieu rural, a l'inestimable mérite de nous présenter des formes vieilles de 600 ans, souvent plus transparentes que les formes modernes, et qui, sauf exception, nous rapprochent de la forme primitive du nom du lieu; souvent, en outre, cet inventaire restitue des microtoponymes de lieux habités, aujourd'hui disparus. L'intérêt linguistique d'une telle source est multiple: 1^o elle permet de voir de près le système de transcription des sons (à travers l'écran, il est vrai, d'un signifiant latin), en bien des cas instable: *k* est rendu par *ch* (*roccha* 164, *gualcheria* 172, *buccharum* 180), mais

aussi par *c* (Fabrice 166, Apostolice, publice 180); *g* par *gh* devant *i* (*paghis* 164); la latérale sans doute palatale est transcrite *gl* (Castiglioni 165, Silbaglioni 166) ou *ll* (*tallia* 172); le *h* manque dans *orologii* 169, mais est conservé en général (*hodie*, *habet* 173); quels phonèmes transcrivent le *s* de *asendere* 170 (et récurrent), le digramme *ss* dans *pissium* 171 et dans Bressia 170 (= Brixia), le *z* initial de Zupalini 176 et Zardorum 191, et le *x* de Calixidii 176, *efuxione sanguinis* 187 (le phonème *z* sans doute)? Le résultat des groupes latins *ti* et *ci* est transcrit la plupart du temps *ci* dans les noms communs (*ancianorum* 169, *specierie* 181), mais *z* dans les toponymes (Ferazani 166, Razani 176), et dans quelques mots courants (*plazarii* 165 et récurrent, *merzarie* 171); on relève les graphies exceptionnelles *zz* in *strazzarie* 180, et *cz* in *feczie* *ibid.*; les graphies *ay*, *uy* correspondent sans doute à une articulation vocalique diphtonguée (*Ayturani* 169, *Taypani* 175, *ruybe* 171); le *ae* du latin classique est sans exception rendu par *e* (*quatuor porte magistre* 164, *sunt iste ville* 165); 2° les formes latines reproduisent dans l'ensemble les phonèmes classiques, sans interférence entre le système de la norme et le système de la langue vulgaire (*strata*, *caballarius*, *platea*, *flumen*, *Bosecchi*); cependant quelques phénomènes de la langue parlée arrivent à percer: quelques fermetures de voyelles atones semblent en relation avec le dialecte romagnol (*pilizarium* 171, *ingignerius* 179); des indices du phénomène de lénition (*Casalfigarie* 165, *brigada* 168, *fatigose* 194), d'assimilation (*otto* 168, *cotti* 172, *sassi* 194), de simplification des géménées (*pilizariorum* 171), assez rare il est vrai, révélé par les nombreuses géménations erronées (*pannitorum* 170 = *panettorum*, *maccine* 171, *malleficia* 178, *callegarie* 180), de l'évolution de *k* devant les voyelles antérieures qui aboutit localement à *s* (*aurifisarie* 181, *valliselle* 192); 3° le *Glossario* (qui ne renvoie pas, malheureusement, aux diverses occurrences) enregistre près de 200 mots figurant dans les dictionnaires de latin médiéval de Ducange, Arnaldi, etc.; particulièrement précieux ceux qui sont propres à la langue locale (attestés soit dans le *Glossario latino emiliano* de Sella, soit dans les dictionnaires du romagnol de Morri ou d'Ercolani): *beccharia*, «boucherie», *bravium*, «fête annuelle du type du *palio*», *butinum*, «canal» selon Mascanzoni, mais plutôt «étang» d'après nos recherches, *carnarolus* «boucher», plus rare que *beccharius*, *carpentarius*, «charron», *cippus*, «caisse du trésor public», *costa*, «pente», *cuppus*, «tuile ronde», *demola*, «action de moudre», *gironus*, «enceinte de forteresse», *piada*, «galette», *remolum*, «son», *scola*, «paroisse», *sprochanaria*, «charge du *sprochanus*, fonctionnaire communal délégué au contrôle des marchandises», *tornatoria*, «mesure de surface agraire», *tricollaria*, «commerce de fruits et légumes»; ou qui représentent des attestations relativement anciennes de vocables de la langue vulgaire: *bisellus*, «drap grossier à longs poils», *bone memorie* (gén.), «d'heureuse mémoire», *fatigosus*, «pénible», *locumtenens*, «lieutenant», etc.

Ces quelques observations auront sans doute suffi à montrer combien cette nouvelle édition est bienvenue, apportant aussi bien à l'historien de la langue, qu'au dialectologue, à l'onomasticien une richesse d'informations remarquable.

Sylviane LAZARD

DOMAINE IBÉRO-ROMAN

Bodo MÜLLER: *Diccionario del español medieval*. Fascicules I, II, III, IV. Heidelberg 1987 (Carl Winter Universitätsverlag).

L'auteur se propose de recueillir le lexique des textes et documents édités, s'étendant depuis les origines de la langue jusqu'aux premières années du XV^e siècle. Ils sont environ cinq cents, non seulement littéraires, mais aussi, en grande partie, juridiques, scientifiques et historiques. Chaque article comporte trois parties: les différentes acceptions du mot, illustrées par des exemples ordonnés selon la chronologie et surtout la sémantique; vient ensuite l'information lexicale fournie par les dictionnaires anciens, de Nebrija et Alfonso de Palencia jusqu'au *Diccionario de autoridades* (soit de 1490 à 1739), auxquels s'ajoute ce qu'on a pu réunir de glos-saires, concordances et études philologiques; enfin, la troisième partie, plus succincte, présente un commentaire étymologique.

L'analyse sémantique, ordonnée comme elle l'est, est la partie la plus importante, la plus remarquable et la plus neuve. Nous ne prendrons qu'un exemple, le mot *a(a)bteza*: sous quatre sens, appuyés par des citations probantes, on le voit exprimer le talent, la richesse et le luxe (*alhajas*), la magnificence, la noblesse. Il se définit dans un espace de courtoisie que l'on peut embrasser d'un regard et qui s'étend au langage religieux (*Berceo*). On admettra sans peine l'étymon proposé, l'ancien provençal *auteza*, dérivé de *adaut* < *adaptus* (à côté d'autres dérivés, nombreux et relevés par Emil Levy: *adauteza*, *azauteza*). Ajoutons que l'espagnol ne retient pas les formes avec *d* > *z*. La consonne étymologique nous paraît plus résistante dans la partie pyrénéenne de l'Occitanie, simple remarque...

Le fascicule I comporte une bibliographie provisoire, qui montre avec quelle prudence les textes ont été choisis. Ils proviennent souvent d'ouvrages imprimés sans souci philologique, et il a fallu collationner différentes éditions, surtout de textes non littéraires. Pour ces derniers, on a pris les plus sûres. Notons quelques silences: Les récentes éditions du *Rimado de Palacio* de Lopez de Ayala, de Michel Garcia (Gredos) et de Jacques Joset (Alhambra) ne sont pas mentionnées. Le *Libro de los gatos* figure dans l'édition d'Esten Keller (1958), celle de Bernard Darbord est plus récente (Klincksieck 1984). Pour le judéo-espagnol, les travaux de H. Vidal Sephiha sur le *Ladino* (langue calque sacralisée et figée) sont à considérer en raison d'un lexique riche en archaïsmes (cf. l'édition du Deutéronome d'après les bibles de Constantinople et de Ferrare, Paris 1973). Enfin Erik Staaf, *Études de l'ancien dialecte léonais d'après des chartes du XIII^e siècle*, Upsala 1907, semble oublié.

Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas d'une bibliographie exhaustive, mais d'un corpus utilisé d'après les critères de l'auteur pour l'élaboration d'un ouvrage qui fera date dans l'histoire de la philologie espagnole.

Michel DARBORD

Paul M. LLOYD, *From Latin to Spanish. I. Historical Phonology and Morphology of the Spanish Language*, Philadelphia, American Philosophical Society (volume 173), 1987, III + 440 pages.

Dopo i manuali di grammatica storica di Ramón Menéndez Pidal e di Vicente García de Diego, usciti nel decennio fra il '41 ed il '51, si era creato un vuoto negli studi diacronici globali di spagnolo. Il lavoro di Paul M. Lloyd, ora professore di Linguistica romanza nell'Università di Pennsylvania, cerca di colmare questa lacuna (il lavoro era già pronto nel 1981 e perciò antecede di ben due anni la *Morfología histórica del español* di Alvar-Pottier).

Il libro è articolato come segue: I. *On the Nature of Linguistic Change* (1-69); II. *The Latin Language* (70-104); III. *From Earlier to Later* (SIC!) *Latin* (105-171); IV. *From Late Latin to Old Spanish* (171-315); V. *From Medieval to Modern Spanish* (316-368); *References* (369-390); *Word and Morphem Index* (319-437); *Index* (437-440).

La suddivisione interna dei rispettivi capitoli è sempre la stessa: sistema fonologico (vocali e consonanti, nessi), sistema morfologico (nominale e verbale). Mi sembra assai interessante il fatto che l'autore faccia precedere il corpo del lavoro da due capitoli sul latino, ma l'approfondimento dedicato a queste parti mi sembra smisurato per gli scopi del manuale. Anche d'interesse è il primo capitolo dove si discutono i criteri di analisi diacronica e si mettono in luce vantaggi e svantaggi di approcci precedenti. L'autore mostra di essere al corrente dei nuovi orientamenti della ricerca diacronica e sincronica, ma in qualche caso la sua valutazione mi pare un po' troppo affrettata (così a p. 17 n. 30, quando egli critica la posizione di Vennemann in Vennemann-Wilbur, *Schuchardt, the Neogrammarians and the Transformational Theory of Phonological Change*, Frankfurt, 1972: 171-174 e l'assimila senza riserve a quella dei Generativisti) o a volte lacunosa (il concetto di analogia andava forse esaminato più meticolosamente sulla base delle generalizzazioni di Kuryłowicz e Mańczak). Passo ora in rassegna sistematicamente i restanti capitoli del libro, soffermandomi sui fatti che hanno attirato maggiormente la mia attenzione.

Capitolo II. L'ipotesi di Ll. sulla presenza già in latino di differenze qualitative [73] non è nuova, né è sua la posizione negativa circa l'influsso dell'osco-umbro, che andava tuttavia attenuata, dati i numerosi esempi d'interferenze attestate (e bisognava almeno menzionare le vedute contrarie di Pisani, Bonfante e Devoto). Per **KW** e **GW** in lat. [78] si poteva consultare il bel lavoro di Sandor Kiss (*Les transformations de la structure syllabique en latin tardif*, Debrecen, 1972). Per la pronuncia della sibilante latina [80] si può leggere ora l'interessante contributo di S. Giannini (*Un problema di morfosintassi in latino: la consonante -S latina finale*, SSL 26, 1986: 111-136). L'asserzione di [103] è falsa: i verbi *ducere*, *dicere* e *facere* conoscevano, oltre alle forme imperativali apocopate classiche, le forme più antiche (del tempo di Plauto e Terenzio) *duce*, *dice* e *face* (e il sardo log. *dúke/yúke* e *fáke*, oltretutto lo spagn. *haz* con *-z- < V c V* confermano la vitalità di tali forme arcaiche).

Capitolo III. Ll. si chiede [107] se le scritture del tipo *Cladius, fasti, paper-tate(e)* rappresentino con la *a* < *au* una [o:]: mi sembra che gli esiti sardi (*paucu* > *páku*; *pauper(u)* > *pábaru*) ed albanesi (*pák(u)*, *aut* > *a*) dimostrino convincentemente che si tratta di una vera evoluzione fonetica (parallela a quella del tipo *Augustus* > *Agustus*). La discussione sul collasso del sistema quantitativo lat. [107-113] è assai ben articolata ma pecca per eccesso di «antisozialismo»; Ll. presenta diverse spiegazioni di tipo strutturale (fra le quali la più avvincente è sempre quella di Harald Weinrich), ma dimentica che già Varrone (L.L. VII, 96) aveva constatato che presso parlanti oschi si potevano attestare dei monottongamenti di *ae* > *ē* (*Maesius* > *Mēsius*; *aedus* > *ēdus* ecc.), i quali potrebbero trovarsi proprio all'origine di una reazione a catena. Trattando gli esempi del tipo *cáthedra* > *cathédra* [115] Ll. propende per una spiegazione interna: la struttura parossitona sarebbe sorta per evitare possibili nessi anomali consonantici che si sarebbero creati con il mantenimento dell'accentazione proparossitona (e la susseguente sincope); ora, questa deduzione decade automaticamente quando si vengono a conoscere contro-esempi, quale l'asturiano *cuélebre* < *cóluber*. Per il caso di riduzione **QU** + [V] > [K] + [V] non va bene l'es. *antiquus* [135], perché già *ab antiquo* coesisteva la variante più regolare *antīcus*, che si trova alla base di tutti gli esiti romanzi (V. Ernout-Meillet, DELL, sub *ante*: attestati sono anche valori temporali della variante semplificata). L'esempio [163] *faciō* > [fátso] è veramente fuorviante: in spagn. non abbiamo nessuna attestazione di *faço* (che esiste invece in portoghese) e pertanto la sua ricostruzione campa in aria; in questo caso l. (come pure il suo maestro Malkiel) si lascia trarre in inganno da fatti analogici paralleli e denuncia la sua intima renitenza a voler postulare già per il lat. volg. una variante **facō*, che viene avallata dagli esiti rumeni, suditalici e sardi orientali (parziale correzione a p. 295, ma con stessa posizione rigida).

Capitolo IV. Ll. sembra di non conoscere la cosiddetta «loi Millardet», per cui il timbro delle vocali medie viene innalzato quando a queste segue un nesso di nasale + oclusiva, cosicché [182] *iuncu*, *punctu* ecc. vanno cassati dalla lista di eccezioni inspiegate. L'aspirata *h* < *f* è conservata anche nella provincia di Santander [212]. È assai improbabile che i toponimi *Borma*, *Porma* e *Puerma* risalgano a *fōrma* [215]: piuttosto si potrebbe pensare ad un accostamento con l'alto-italiano *Bormio* ed il celtico *BORM 'caldo'. La catena di spinta [232] postulata dall'autore per dar ragione della lenizione (ossia: 1. oclusive sorde → 2. sonore; 2. sonore → 3. fricative) è soltanto una delle probabili spiegazioni di questo complesso processo: sarebbe altrettanto giusto presupporre una *catena di trazione*, con punto di partenza le sonore (ossia 2 → 3 e quindi 1 → 2). Per spiegare la coesistenza dei doppietti *yunta* - *junta*, *yurar* - *jurar* [250] Ll. invoca l'influsso di voci con [ʒ] in spagn. ant., mutuate da sistemi romanzi vicini; perché non pensare ad una evoluzione regolare, con due allofoni poi fonematizzati a seconda delle aree o degli strati? (cfr. ancor oggi in argentino [káʎle] > [káye] accanto a [káʒe]); sociolinguistica e storia della lingua non debbono necessariamente escludersi. L'evoluzione di -CT- > [č] via [it] non mi persuade [253]: la catena più logica è [kt] > [χt] > [čt] > [č]; se si richiama il sostrato (Ll. menziona soltanto il celtico, dimenticando che Tristano

Bolelli ha fatto notare che l'italico partecipa alla stessa evoluzione con effricazione della prima componente), occorre rammentare l'osco-umbro *fáxtu, faitu, fetu*. L'esempio di **piedo - pido* è poco felice [291]: se si ha [í] e non [ié] è perché la base è **PETIŌ*, la quale crea effetto metafonetico sulla vocale tonica. Nella spiegazione del paradigma di *ser* [299] si possono ravvisare alcune inesattezze; Ll. non sa spiegare perché si ha *sum* > *so*, contro il regolare *cum* > *con*; in realtà già in lat. tardo abbiamo una variante riccamente attestata *so* (CIL XV 7181) che è l'etimo giusto; poi, per *eris* al posto di *es*, sarebbe conveniente ricordare (con Terracini) che accanto al fut. *eris* (entrato presto in decadenza), esisteva la variante arcaica (ma sfruttata ad es. da Lucrezio) *esis*, la quale aveva i vantaggi di funzionare anche come congiuntivo (ad es. nel cippo del Foro romano, per menzionare un es. illustre) e di potersi inserire più facilmente nel paradigma sigmatico del presente (*so, esis, es*; si ricordi l'uso di *sis* come indicativo; per dissimilazione si sarebbe ottenuto quindi *esis* > *eris* > *eres*). Non mi soddisfa la trafila di [300] — *aut* > [out] > *ót*: perché postulare una fase intermedia dissimilata e non semplicemente il monotonamento come in *paucu* > *poco*? Al posto di *posuit* > *puso* [305] si può utilizzare la base tarda documentata *posit* (CIL III, 14406a). Ad errore di sbadataggine andrà imputata la presenza di *fo* [307] accanto a *fué*: la prima va collocata nel secondo paradigma [308] di forme ridotte e risale ad una variante **füt* (attestato è *fustis*).

Capitolo V. La variante dissimilata *cinque* per *quinque* è attestata e non necessita di asterisco [333]. Tutta la discussione sull'origine e distribuzione del *seseo* e del *ceceo* [336-342] è molto interessante e ricca di nuovi spunti, ma non credo che si possa escludere totalmente sulla base dei dati addotti una evoluzione parallela ma indipendente ispanoamericana (specie se si tiene nella dovuta considerazione la pronuncia combinata di entrambi i processi in diverse colonie, come Colombia, Venezuela, Nicaragua; alla bibliografia addotta dall'autore aggiungerei i due lavori classici di D.L. Canfield: «Spanish ç and s in the Sixteenth Century: A Miss and a Soft Whistle» *Hispania* 33, 1950: 233-236; «Spanish-American Data for the Chronology of Sibilant Changes», *Hispania* 35, 1952: 25-30). Per quanto riguarda le teorie sulla prima persona del presente dello spagn. in *-y* (*doy, soy, estoy*) e del prov. e cat. sett. in *-i* (canti) [357], mi sia consentito di rinviare al mio lavoro del 1985 («Les desinències de la primera persona del present de l'indicatiu en català i occità», *Miscel·lània Antoni M. Badia i Margarit*, 1985: 37-85), dove discuto ampiamente la possibilità di ricondurre l'*i* prov. ad un'evoluzione fonetica irregolare (la *-y* dello spagn. è stata correttamente correlata all'*ibi* enclitico). L'illustrazione della sorte della desinenza *-atis* (> [á(d)es]) > [áes] > [áis] o [ás]) non è del tutto corretta; Ll. spiega il passaggio ispano-americano di [áes] a [ás] per via dell'influsso del modello *-és*, il quale [359]... «probably stimulated the further reduction of *-áes* to *-ás*». Questa spiegazione non è affatto convincente. Piuttosto occorre richiamare l'esito della desinenza nell'imperfetto, dove a causa della distanza dall'accento tonico la *e*- atona è potuta cadere facilmente, creando un modello sul quale è poi stata rifatta la desinenza del presente: (lat. tardo) *cantábatis* > *cantábades* > *cantábaes* > 1. *cantáb[as]* → *cantátis* > *cantádes* > 2. *cant[áes]* + [1] → *cantás*.

In conclusione: il lavoro di Lloyd è nel complesso un lavoro ben riuscito, dotato di una chiara sistemazione e di una ricca esemplificazione. Si avverte qua e là che l'autore non è certamente un Ispanista di professione che trae le sue spiegazioni da un lungo tirocinio con i testi e da una ricerca propria. Si ha invece l'impressione di avere a che fare con un manuale fatto a tavolino in cui si ripetono (a volte un po' acriticamente e senza troppo approfondimento) le teorie tradizionali, molte delle quali sono state mutate dagli scritti di Malkiel. Per lo scopo prefisso dall'autore direi che il risultato ottenuto è più che soddisfacente. Fuor di dubbio è, tuttavia, che esso non può soppiantare l'eccellente *Orígenes* o l'organico ed affidabile *Manual de Gramática histórica* di Menéndez Pidal, che dopo più di 40 anni restano insuperati ed indispensabili per qualsiasi studente e studioso d'Ispanistica⁽¹⁾.

Eduardo BLASCO FERRER

Gilles LUQUET, *Systématique historique du mode subjonctif espagnol*, Paris: Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale 5, 1988, 341 pages.

Voici un ouvrage exemplaire, admirable, à bien des égards. Il concerne une des questions les plus délicates de la langue espagnole: son mode subjonctif dont l'abondance de formes — trois ou quatre selon les époques — est la source de maints nuancements et ne simplifie pas la mise en lumière de son organisation. Qui plus est, c'est l'histoire de ce mode, de ses origines (à partir des premiers témoignages, c'est-à-dire au Xe siècle) à nos jours, dont on prétend nous entretenir, et ce, dans une perspective résolument systématique.

Le projet séduit déjà par son ambition. La séduction se confirme au fil des

(1) La correzione delle bozze non è stata eseguita con molta cura; ecco alcuni refusi da me avvertiti: [iii] palatal per patatal; [35/4] le p. la; [214/5] the p. rthe; [265/3] 242-3 p. 000; [266/-14] Spain p. spain; [279/4] 192 p. 000; [288/3] posse(d)ir p. possed(d)ir; [294/-6] produce p. produced; non riesco a recuperare il rinvio nullo di [309/5]; a piè di pag. 309 manca la nota 117, che ricompare poi a sproposito a pag. 312, sicché a partire da quest'ultima occorre spostare tutte le note di un numero in dietro; [315/-11] l'asterisco di face è superfluo; inoltre l'etimo contrasta con quanto è detto a pag. 103; [318/n. 1] for p. fpr; [372/-10] latinos p. latino; [379/6] il lavoro *Studien über die Sprache der langobardische* (sic!) *Gesetze* non è di Einar, bensì di Bengt Löfstedt; [383/6] España p. Espara; [383/-9] deskriptiver p. -en; [387/1] la grammatica di Tekavčić è del 1972, non del 1974 e c'è una seconda edizione del 1980 totalmente rielaborata; mancano nella bibliografia le indicazioni di Lapesa 1961 e di Macpherson.

pages grâce à des qualités indéniables de forme: une écriture ferme et élégante qui sait accompagner, sans obscurité, les raisonnements les plus abstraits ou les plus subtils, et une maîtrise remarquable dans l'art de l'exposition.

Cette maîtrise est manifeste d'abord dans la construction de l'ouvrage. Se situant (et il n'est pas question pour lui de s'en écarter) dans le cadre de la psychosystématique du langage, G. Luquet commence par passer au fil de sa critique exigeante les théories qui, dans cette même orientation, ont déjà été produites sur le système verbal espagnol, en l'occurrence celles de M. Molho et de J.C. Chevalier. Certains arguments sont particulièrement convaincants:

- à l'encontre de M. Molho: la distinction entre « modes ascendants » « court » et « long » (p. 16), la confusion entre les catégories des modes et des temps (p. 18);

- envers J.C. Chevalier, chez qui les rapports des formes *-e/-a*, *-re* et *-ra* avec les plans du révolu et du non révolu (p. 27) auraient de quoi surprendre.

Pour remédier à ces insuffisances, l'auteur pose les fondements de sa « nouvelle théorie ». Sans remettre en cause la notion même de chronogénèse, il faut auparavant définir chaque mode « de façon intrinsèque », c'est-à-dire mettre en lumière « le système de coordonnées » qu'il représente (p. 30); enfin et surtout, il est nécessaire de « tenir compte de la diachronie dans toute description synchronique du verbe » (p. 32); pour ce faire, la méthode exige de partir de l'observable, les faits de *discours*, pour accéder au non observable, la représentation en *langue* (p. 37).

Le chapitre II est une présentation magistrale des « représentations de langue qui s'attachent à la morphologie » du verbe espagnol. Partant de l'idéogénèse verbale telle que la « postule » J.C. Chevalier — une relation (O, comme *opération*) entre deux êtres *x* et *y* —, l'auteur décèle six phases dans la morphogénèse du verbe qui fournit sur un être E une information I:

- la définition minimale du support de prédicativité: soit hors de tout rapport avec le système de la personne, soit en rapport avec ce même système;

- la voix: « fonction que le verbe attribue à l'être E dans son rapport avec l'opération O », avec ses trois possibilités: E = gène, E = site, E = gène et site;

- l'aspect, ou « rapports entre l'espace temporel de E et l'espace temporel de O », avec ses trois solutions *théoriques*: E contemporain de O, E antérieur à O, E postérieur à O;

- le mode: « la nature du temps » dans lequel s'inscrit l'opération — son *exochronie* —, soit avec représentation tripartite (passé-présent-futur, édifiée à partir du *MOI locuteur*: c'est l'indicatif), soit avec représentations bipartites (révolu-non révolu, construites à partir du *MOI locuteur* ou du *MOI délocuté*: c'est le subjonctif), soit par représentation indivise (c'est le mode quasi-nominal);

- les « temps », expression de l'*endochronie* de l'opération, « espace temporel imparti au déroulement de cette dernière », d'où trois représentations possibles de

l'opération: en *incidence*, en incidence et *décadence* (= *décadence imperfective*), en *décadence seule* (= *décadence perfective*);

— la personne et ses six représentations⁽¹⁾.

Ces concepts étant bien précisés, G. Luquet entreprend la description du subjonctif espagnol dans le système verbal contemporain (ch. III). Il en précise les caractéristiques: la perte du subjonctif futur et la dualité de signifiants (-*ra* et -*se*) pour une seule et même représentation d'imparfait, sans éluder le problème théorique et sémiologique que pose cette dualité. L'analyse des trois formes substantives et des deux représentations auxquelles elles sont attachées permet de déterminer les trois composantes de toute *unité conjugante* (c'est-à-dire réunissant les catégories *mode* et *temps*). Nous reproduisons le tableau de la page 112 qui présente cette composition pour l'actuel subjonctif espagnol:

	Nombre de représentations de la personne	Nombre de représentations de l'exochronie	Nombre de représentations de l'endochronie
M. indicatif	plusieurs	plusieurs	plusieurs
M. subjonctif	plusieurs	plusieurs	1
M. quasi-nominal	1	1	plusieurs

La thèse défendue par l'auteur transparaît déjà. Si le système verbal moderne offre trois formules modales bien distinctes, il n'en a pas été de même au cours de son histoire. Et c'est à rétablir ce cheminement que sont consacrés les quatre chapitres suivants, correspondant aux quatre étapes qui ont précédé l'actuelle, selon le découpage que propose G. Luquet:

- un premier état, qualifié de médiéval I (du X^e à la moitié du XIII^e siècle);
- un second, ou médiéval II (moitié du XIII^e à environ 1340);
- un troisième, ou médiéval III (approximativement entre 1340 et 1410);
- un quatrième, ou «classique» (XV^e, XVI^e et premier tiers du XVII^e siècle).

L'enquête est menée scrupuleusement selon un schéma identique: d'abord les faits observables (les différentes compétences des formes) grâce à divers textes qui jalonnent la période considérée, puis les faits de langue qu'on peut induire de l'observation et qui répondent aux exigences systématiques. Il n'est que d'examiner les diagrammes (pp. 104, 157, 206, 235, 260) et tableaux (pp. 112, 161, 207, 262) récapitulatifs de chaque période pour se rendre compte des évolutions subies.

Au niveau de ce que l'auteur nomme «la structure profonde» des trois modes (c'est-à-dire leur organisation à trois composantes: personne, exochronie, endochro-

(1) Sur ces différentes phases — notamment voix, aspect, distinction entre les deux MOI —, ainsi que leur imbrication telle qu'elle apparaît dans le diagramme de la p. 106, la dette envers J. C. Chevalier est indéniable et, la plupart du temps, signalée.

nie), il a fallu attendre l'étape moderne pour que les deux modes personnels finissent par se différencier avec le passage à un, au subjonctif, du nombre de représentations de l'endochronie.

Par contre c'est la « structure de surface », c'est-à-dire le nombre des unités de représentation dans les diverses composantes, qui permet de mieux discerner les différents stades de l'évolution.

Deux formes demeurent identiques à elles-mêmes au cours des siècles : celles en *-e/-a* et en *-se*, incidentes dans le plan du non révolu (la première par rapport au MOI locuteur, la deuxième par rapport au MOI délocuté).

Les seules variations observables sont dues au sort et au statut des deux autres formes. Le subjonctif en *-re* reste uniformément subjonctif et de décadence perfective jusqu'à sa disparition dans la phase moderne. C'est la forme en *-ra* qui subit le plus d'avatars, et il est possible de regrouper en un tableau les diverses valeurs qu'elles a acquises successivement :

-RA	Nombre d'unités de représentation	Mode		Exochronie			Endochronie	
		IND.	SUBJ.	Révolu		Non révolu	Incidence	Décadence perfective
				/ML	/MD	/MD		
Médiéval I	1	+		+				+
Médiéval II	2	+	+	+				+
Médiéval III	3	+	+	+			+	+
Classique	1		+		+		+	
Moderne	1		+			+	+	

Autrement dit, *-ra* est d'abord une forme indicative, puis elle se situe dans les deux modes — c'est la « synapse » —, et elle finit par devenir uniquement subjonctive. Sur le plan de l'exochronie, dans le plan du révolu, elle en arrive à se dégager du repère MOI locuteur (ML) pour passer au repère MOI délocuté (MD), puis tout en gardant ce nouveau repère, elle bascule dans le non révolu. Quant à l'endochronie, il y a transfert de la décadence perfective, après une période de coexistence, à l'incidence. A l'arrivée, en espagnol moderne, *-ra* possède les mêmes caractéristiques que *-se*.

Ce raccourci bien schématique — c'est la loi du genre — ne saurait donner la juste mesure de la richesse argumentative et pertinente déployée par G. Luquet pour soutenir sa démonstration.

Il faut le suivre pas à pas dans ses distinguos subtils entre actualisation du virtuel et virtualisation de l'actuel, entre potentiel et irréel qu'il soit du présent ou du passé, entre réalisable et irréalisable...

Il faut apprécier à toute sa valeur l'acuité philologique dont il fait constamment preuve. Je n'en citerai que quelques exemples, à titre d'illustrations ponctuelles :

- l'attention portée aux diverses mises à jour du Code civil (n. 4 p. 77);
- la lecture minutieuse et avisée de certains manuscrits de Berceo (p. 142...);

- la volonté de tenir compte du décalage entre époque de composition et date des manuscrits effectivement disponibles (p. 174...);
- le souci de prendre en considération le genre littéraire, comme avec les deux types de *comedias* de Torres Naharro (p. 271), et ceci avec toute la prudence souhaitable grâce à «certains niveaux sociolinguistiques»;
- la nécessité de prendre garde aux exigences métriques qui peuvent fausser les conditions du choix (pp. 149, 170, 238).

Tout cet aspect du travail est véritablement exemplaire⁽²⁾ et il se trouve souvent conforté par des données statistiques, patiemment établies et judicieusement exploitées (notamment pp. 150, 184, 239, 245-246, 269-270, 305-309). La liste finale (pp. 315-325) des documents publiés, ordonnés chronologiquement, constitue, dans sa partie médiévale, un catalogue de référence.

Il faut également célébrer la capacité et la finesse d'analyse qui accompagnent une patiente fréquentation des textes et savent en dévoiler la richesse expressive. Citons aussi quelques exemples: sur l'aptitude de *-ra* à virtualiser le contenu des verbes *querer*, *poder* et *deber* au passé lorsqu'il ne sont pas suivis de l'effet attendu (p. 139...), sur les phrases conditionnelles introduites par *por poco* (n. 18 p. 147), sur les «pseudo-indicatifs» en *-ra* de la langue contemporaine (p. 290...), sur les premières apparitions de cet emploi de *-ra* à la fin du XVI^e siècle (p. 295), sur la même valeur décelable dans certaines utilisations actuelles du subjonctif en *-se* (p. 300..).

Après ces louanges, dûment méritées et encore insuffisantes quand on songe à la valeur globale d'une telle œuvre, j'en viens à quelques réserves et surtout à certaines questions qui se sont imposées à moi au gré de la lecture.

Je regrette l'absence d'un index thématique qui aurait été des plus utiles pour se reporter aux diverses notions dont la compréhension et l'application ne sont pas immédiates, qui demandent à être souvent vérifiées (incidence, décadence, exochronie, endochronie, ensemble conjugant et conjugable...).

On nous propose une systématique *historique*, or il y a une lacune dans cette histoire: ce qui existait en amont, le latin. Certes, il y a là matière à une autre thèse; mais je suis obligé de constater que je n'ai pu relever que trois brèves allusions (pp. 31, 115, 154) à ce maillon tout de même indispensable à la compréhension du système verbal espagnol.

J'éprouve une certaine gêne devant une tendance à mésestimer le signifiant au profit du signifié, de l'unité de représentation construite ou même «préconstruite» (pp. 261, 277). Ainsi, p. 75, à propos de l'espagnol contemporain, il est parlé d'une unité de représentation dotée «en apparence» de deux signifiants, lesquels... exis-

(2) De même que le soin apporté à l'édition du présent ouvrage. Nous n'avons relevé que de très rares «coquilles»: p. 98, l. 14, «époque future» au lieu de «présente»; p. 122, l. 22, «présent et futur» pour «présent et imparfait»; p. 280, l. 11, «XVIII^e siècle» au lieu de «XVII^e».

tent bel et bien. De même, p. 233, on proclame l'apparition de «deux formes en -*ra* nouvelles» alors qu'il s'agit du même signifiant pour lequel deux nouvelles valeurs se sont ajoutées à celles qu'il avait auparavant. Est-ce que l'unicité du signifiant -*ra* au cours de l'histoire de son signifié n'est pas en soi un problème?

J'ai constamment souligné la perfection de la construction échafaudée par G. Luquet. Ce bel édifice tient, à une condition: c'est de se fier à la validité des pièces qui le constituent, sous peine de voir dangereusement compromis l'équilibre réalisé. Or personnellement j'ai du mal à partager la caractérisation de certaines de ces pièces.

Mon entendement résiste à une définition du mode qui privilégie abusivement l'élément temporel: la différenciation entre les catégories du «mode» et des «temps» ne me semble toujours pas assez marquée; il regimbe également contre les «espèces» de l'incidence ou de la décadence, appliquées systématiquement à la définition de chaque forme du paradigme verbal.

Cette omniprésence du temps — bien guillaumienne — m'apparaît également excessive et même inopportune dans l'affirmation constamment répétée selon laquelle, dans l'apport que constitue le verbe, l'être E occupe par lui-même un «espace temporel». C'est la confrontation entre cet espace temporel et celui de O qui sous-tendrait la phase «aspectuelle» de la morphogénèse. Je persiste à croire que, par exemple, dans:

<i>le rideau</i>	{	<i>tombe</i>
		<i>est tombé</i>
		<i>tombera</i>

l'être *rideau* n'a pas d'espace temporel propre, opposable à un autre; il ne fait que prendre celui que lui assigne l'opération dans laquelle il est engagé.

Enfin si je conçois qu'on puisse distinguer un MOI locuteur et un MOI délocuté lorsque ce MOI est la matière du discours du locuteur — au même titre que n'importe quel support d'un de mes énoncés —, je n'arrive pas à admettre que ce MOI délocuté puisse être, dans le temps d'univers, le repère d'une quelconque discrimination temporelle autre que celle qui s'organise en fonction du sujet parlant au moment où il s'exprime. Quand j'évoque un événement qui me concerne, même si ce fait appartient au passé ou au futur dans mon énonciation, je l'applique à MOI qui suis en train de parler. Une fois encore, c'est l'événement qui date, quel que soit le support — locuteur ou non locuteur — auquel il est rapporté. Or Luquet place cette discrimination ML/MD «au centre de tout l'édifice morphologique des modes personnels» (p. 101)!

Après avoir reproché à M. Molho de parfois «substituer un problème de géométrie dans l'espace à un problème de linguistique» (p. 14), G. Luquet n'a-t-il pas cédé à une autre sollicitation, tout aussi avouable: celle des jeux de construction? Il est vrai qu'avec la géométrie ou les lois de la construction, nous ne nous éloignons guère de la psychomécanique prônée par G. Guillaume. Là est sans doute le secret de la séduction que continue à exercer cette école.

Jack SCHMIDELY

Arxiu de textos catalans antics. Anuari per l'edició i estudi de textos catalans anteriors al segle XIX. Director: Josep Perarnau. Barcelona: Publicacions de la Fundació de Jaume Bofill, Vol. I: 1982... Vol. VI: 1987.

La aparición anual, puntual y regular, desde 1982, de los seis tomos (por lo general de más de 600 páginas) de que ahora consta la colección del «Arxiu de Textos Catalans Antics» (ATCA) merece destacarse, porque es ésta, dentro de la filología catalana e incluso de la románica en general, una empresa singular. Y es una satisfacción desde las páginas de la *RLiR* señalar su existencia.

El anuario va dedicado a la edición de textos, a estudios sobre autores, descripción de manuscritos, incunables, libros antiguos, noticias sobre fuentes, copistas, impresores, bibliógrafos, inventarios de bibliotecas, libreros, etc. El contenido abarca el ámbito geográfico de la lengua catalana y todo el conjunto de reinos y tierras que formaban la Corona catalanoaragonesa. El límite cronológico se sitúa en los umbrales del siglo XIX. Muchas y muchas páginas están dedicadas a dar a conocer trabajos ajenos (boletines, recensiones, resúmenes bibliográficos) con lo que se estimulan las iniciativas de investigación.

Todos los volúmenes vienen estructurados en una primera sección titulada «Articles», muy amplia, con estudios pormenorizados; una segunda, «Notes i Documents», destinada a la publicación de documentos con introducción breve. Sigue la «Secció Bibliogràfica» con un boletín dedicado a un tema monográfico, recensiones, críticas y noticias bibliográficas ordenadas por temas. Estudios sobre archivos, bibliotecas y museos dispuestos geográficamente. Indices de personas, etc.

Como ejemplo indicamos a grandes rasgos el contenido del primer volumen (prescindimos de los apartados de reseñas, etc.):

- Edición y estudio de un texto catalán desconocido de Ramon Llull, con un índice de palabras muy detallado.
- Actividades y fórmulas supersticiosas de curación en el siglo XIV (= pugna entre las autoridades eclesiásticas y el pueblo; predominio absoluto de la mujer; vocabulario en su mayor parte no consignado en los diccionarios históricos; edición de los documentos; índice).
- Dos tratados latinos sobre herejías, edición y estudio (del inquisidor Nicolau Eimeric y de Felip Ribot).
- Documentos relativos al escritor franciscano Francesc Eiximenis.
- Inventario de una biblioteca del Renacimiento.

En este volumen primero la «Secció Bibliogràfica» va consagrada a diez años de estudios sobre Ramon Sibiuda, lo que deberá interesar también a los estudiosos de Montaigne.

En los seis gruesos tomos aparecidos entre 1982 y este año de 1987 la disposición se mantiene igual y es notable el caudal de erudición puesto al alcance de los filólogos romanistas. La parte del león se la llevan con toda justicia Ramon Llull y Arnau de Vilanova.

Son tres direcciones del ATCA las que nos interesa poner de relieve: a) aportación de nuevos textos en edición crítica, b) recensiones pormenorizadas, y c) información a través de noticias bibliográficas, con los correspondientes índices. Nuestro horizonte se ensancha de manera extraordinaria. Lingüistas, filólogos e historiadores interesados por las tierras catalanas tienen un eficaz instrumento de trabajo y una guía bibliográfica de los que ya no será posible prescindir. La mayor contribución con mucho corre a cargo del director, mossèn Josep Perarnau i Espelt. Merecen éste y sus escasos colaboradores nuestra admiración y nuestro agradecimiento. Ojalá la publicación pueda prolongarse por años con el ritmo seguido hasta ahora y con el mismo nivel científico.

Germán COLÓN

DOMAINE GALLO-ROMAN

TOBLER-LOMMATZSCH, *Altfranzösisches Wörterbuch...*, weitergeführt von Hans Helmut CHRISTMANN, 88. Lieferung, *U-venteler* (t. XI), Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, Stuttgart, 1989, col. 5-192.

On souhaitait ardemment l'achèvement du monumental dictionnaire entrepris et préparé par A. Tobler (1835-1910), publié et enrichi par E. Lommatzsch (1886-1975). On sait qu'il fut annoncé dans une note fameuse de la *Romania* 1 (1872), 271: «M. Ad. Tobler, de Berlin, va prochainement mettre sous presse un Dictionnaire de l'ancien français, auquel il travaille depuis quinze ans. Tout en regrettant qu'une œuvre aussi nationale, ne soit pas accomplie par un Français, nous accueillons cette nouvelle avec un vif plaisir, et nous attendons avec impatience l'apparition d'un ouvrage qui ne peut manquer de faire époque». Entre-temps, Fr. Godefroy (1826-1897) publia le sien (1880-1902), non sans se faire égratigner à l'occasion, en particulier dans un CR particulièrement felleux d'A. Darmesteter (R 10 (1881), 420-439). En fait nous avons deux œuvres admirables, si admirables même qu'elles n'ont toujours pas été remplacées. Mais je dois dire que j'ai une admiration toute particulière pour Godefroy dont on ne mesure pas toute la richesse. Et je souris quand dans l'inévitable parallèle entre les deux dictionnaires on essaye de donner la palme au Tobler-Lommatzsch, «plus complet».

Le dernier fascicule paru du TL remontait à 1976 et H.H. Christmann, élève de Lommatzsch, qui a repris le flambeau, y annonçait que le manuscrit laissé par Lommatzsch allait jusqu'au début de la lettre V. On note d'ailleurs une accélération de la publication du dictionnaire à partir de la lettre R. On imagine bien la course pathétique que livrait au temps le savant opiniâtre et on entrevoit aussi sa façon de travailler: à partir d'une première mouture formée d'après les matériaux de Tobler, Lommatzsch intègre des exemples nouveaux, résultat du maniement des glossaires dans une longue maturation. Les articles de la lettre T avaient été livrés un peu verts.

Mais on mesure aussi les progrès considérables qu'a faits la lexicographie historique du français, au premier chef grâce à W. von Wartburg (FEW) puis K. Baldinger et Fr. Möhren (DEAF); n'oublions pas non plus L.W. Stone et W. Rothwell (AND). Il était trop tard pour changer les méthodes et les objectifs du TL. On attend qu'il constitue un ensemble homogène autant que puisse l'être une publication qui se sera étendue sur presque un siècle; depuis 20 ans les éditions de textes se sont multipliées rendant caduques presque toutes les références bibliographiques des tomes antérieurs. Au total, Tobler n'avait dépouillé soigneusement qu'un assez petit nombre de textes. Sa base de documentation était beaucoup trop étroite et Lommatzsch l'avait heureusement complétée en utilisant largement les glossaires; mais c'était avant le raz de marée d'éditions des deux dernières décennies. L'absence de textes documentaires (une des richesses de Gdf) est très regrettable et ce n'est pas l'utilisation du recueil de Tailliar qui peut nous rassurer. Il serait bon d'utiliser les glossaires des éditions des chartes publiées sous la direction de J. Monfrin (cf. RLiR 53, 579). De même que les concordances de Lavis-Stasse.

Parmi les sources souvent citées on trouve les recueils de (Barbazan et) Méon ou de Jubinal ou les *Trouvères Belges* de Scheler. Ces ouvrages dont les reprints ont enrichi sans doute la maison Slatkine n'ont plus guères qu'un intérêt historique. Les trois quarts des pièces qu'ils contiennent ont été rééditées ailleurs. Pour mon usage je me suis fait toute sorte de tableaux de concordances à partir des tables des matières de ces livres vénérables mais périmés.

Il est temps d'en venir au présent fascicule. Il contient deux parties distinctes: *U-venimer* qui est l'impression du ms. laissé par Lommatzsch avec quelques menues corrections; *venimer-venteler* qui est l'œuvre d'H. H. Christmann réalisée à partir des fiches de Tobler et de Lommatzsch et enrichie par l'utilisation de quelques glossaires.

Je suis convaincu que Lommatzsch aurait enrichi largement la première partie; il est remarquable qu'on y trouve très peu d'exemples entre crochets qui indiquent ceux qu'il a ajoutés. Visiblement le disciple n'a pas osé porter la main à l'œuvre du maître. Je le regrette un peu. Je mettrai aussi sur le compte de l'admiration le fait que les épreuves n'aient pas été relues avec suffisamment d'attention. Il y a beaucoup plus de fautes typographiques que dans les fascicules précédents même si leur nombre (encore très faible) était déjà en augmentation dans la lettre T.

Passons à quelques détails au fil d'une lecture rapide mais attentive: 5, 8, lire LMan 1106; — 6, 23-26 les formes *œuves* (= MenagBF 257, 33) me paraissent appartenir à *ové* (cf. TL s.v.) mais le t. 6, s.v. *ove* (1446, 17) annonce un mot *ueve* qu'on pourra aller chercher ici t. 11, 6, 31 (et on lira *ovés* pour *orés*): c'est l'unique attestation de *ueve* «ensemble des œufs d'un oiseau» (Gdf; FEW 7, 449a) à côté d'«ensemble des œufs d'un poisson» (depuis le 14^e s. (?) [mss. 2^e m. 15^e s.] ds Gdf); — 8, 15-17 JubNRec II, 144 = DitsClercVaudoyR 348 avec note qui renvoie Morawski 621; — 9, 15 ds *jusqu'en l'ueil* (*plains* —), *ueil* paraît avoir le sens de «bonde d'un tonneau» attesté à la fin du 13^e s. ds Gdf 10, 227c (> 1294 ds FEW 7, 317a) et trouverait place pas très loin du sens noté plus loin en 11, 25; — 9, 22 RCharr 5096 lire *nus* pour *mis*; — 9, 43 *avoir a l'oïl*, Ren. 14509 évoque clairement

pendre a l'oïl, «menacer (d'arriver) à qn» (que j'ai commenté à propos de RenM I, 232) et signifie donc non «voir» mais «voir se réaliser la menace de qch»; — 10, 3-5 *avoir l'ueil au vent* Jeux part. I 31 (à remplacer par Rec. gén. Jeux-p. XV, 31): le sens donné ds TL «contempler en pure perte» ne convient pas, celui proposé par l'édition «profiter de ses yeux» rend partiellement le sens. Pour moi une métaphore cynégétique pourrait sous-tendre cette expression dont je connais deux autres exemples GMuis. I, 241 (cf. s.v. *vent* 183, 36) et CentNouvN (cf. TraLiLi 25, 1, 185) et qui signifie «lancer des œuillades amoureuses»; — 10, 25-26 la présentation d'une définition extraite d'un glossaire sans guillemets ou parenthèses est source de confusions (cf. en 11, 23-24, la façon habituelle de procéder); — 10, 29 lire *Sorcuidance* (en un mot); — 10, 32, lire *dex* (sans majuscule); — 11, 5 lire *doutast*; — 11, 11 lire *lecherie* (en un mot); — 11, 14 rapprocher *vëoir a l'oel* «voir se réaliser la menace de qch» d'*avoir a l'oïl* (cf. supra): l'exemple de Ren. 14509 est cité dans les deux cas (sous deux formes différentes!); — 11, 35 renvoyer à RouH III, 5694 note; — 11, 49 - 12, 2 cf. MöhrenLand 338; — *ues* v. aussi AND s.v.; — 12, 16, lire *ad os*; — 12, 52-13, 1 lire *ne ne* (au lieu de *ne na*) et *mettre a ues*, *Ce...*; — 14, 24 la corr. de *le* en *li* est inutile: «qu'il l'enlevait à son compagnon»; — 15, 52 Barb. u. M. I, 121, 293 (= CongésArrasFastoulR 293 v. note); — 16, 21 lire *face*; — *ui* v. aussi AND s.v. et s.v. *uimés*; — 21, 16-18, lire *celui Cui... d'ui en hui*; — *uillier*¹ serait le même mot que *oillier* s.m. d'après le dernier éditeur de Oxf. LHs. VI 141V à savoir Långfors SottesChansons 19, 36 note; — 24, 50 lire *lintel de l'uys*: l'ex. étant cité in extenso s.v. *lintel* on pouvait gagner beaucoup de place en écrivant *lintel de l'uys* v. *lintel*; — *uissel* paraît être un fantôme le texte ayant *ussiers*; — *uisserrain* le passage d'Eracle correspond à GArrasEracleL 4248 var. cf. GArrasEracleR 4227; — 27, 7 lire *Ferg.*; — 28, 33 lire *les portez*; — *uitaine* v. aussi AND; — *ullart* paraît devoir être une faute de FEW pour *hulleur* ds Gdf; — 34, 35 lire *ont il eüs*; — *uller*² v. AND s.v. *usler*; — 36, 1 lire *Iestre*; — 36, 44 sqq. *umain(ement)*, *umanité*, *umblem(ment)*, *umbleté*, *umeliance*, [*umeliation*], *umeliement*, *umelier*, *umelité* v. AND sous *hum-*; — 38, 6 l. *acousi*; — ajouter *umble* «humide» cf. AND; — *umelios* Jub.NRec.I, 128 et 145 (= JehanStQuentinDitsO R12 et E9); — *umor* cf. AND s.v.; — 46, 7-8 lire *chasteé* et Brun. Lat. 308; — 52, 50-51, *unement* cf. AND s.v. *uniement*²; — *un*, *unable*, *uniement*, *unïon*, *unir*, *univers*, *universel*, *université*, *us*, *usage*, *user*, *usuel*, *usure*, *usurer*, *usurier*, *usurper* v. AND s.v. et ajouter *usleüre*; — *unaïement* renvoyer à FEW 14, 55b; — *us* méritait un article mieux structuré dégageant les constructions et les nuances sémantiques; — 58, 9-11 lire *N'ert pas...* *N'ert pas...* 2699; — 6048 lire *son* (var. *fol*) *usage et*; — *usance* aj. AldS et RTristanPrM par exemple; — *usüaire* ajouter ChartesVosgesL et BarlJosS; — 70, 40 lire *uvule* en caractères de vedette; — *vadurie* v. la concordance de MoniotParis par Lavis-Stasse qui donne *vadu* et *vadurie*; — *vaine* (83, 35-47) est à ranger sous *veine* (141, 43 sqq.); — *vair* pour *vair heaume* v. l'article de M. Plouzeau (cité ds RLiR 52, 241); — 88, 15 lire FEW XIV, 183a *varius*; — *valiere* est un mot fantôme qui reprend vie malgré TL 6, 495; — 106, 37-39 lire *Wert: nus cueurs ne pourrait penser... laienz (en ce bel parc)*; — 107, 6 *valüe a valüe*, expression normande, pouvait être illustrée par GuillMarM; — 109, 8 lire *tr.* au lieu de *intr.*

La seconde partie [163-191] m'a paru matériellement plus correcte. Je me suis particulièrement arrêté sur l'article *vent* que j'avais abordé sous un angle particulier dans TraLiLi 25, 1, 181-206, article paru au début de 1988 sans doute trop tard pour qu'on pût en tenir compte. Il y a dans TL une rubrique *autant en porte li venz*, 184, 15-24; comme je le notais dans l'article cité, cette expression apparaît le plus généralement dans un contexte particulier, celui d'un baiser volé. C'est le cas, dès le 13^e s., dans un exemple que j'ai trouvé, depuis la publication de mon article dans BlancandS 748. TL cite de son côté un exemple de RichF où l'héroïne, qui n'est pas crue par sa *mestresse* quand elle lui annonce qu'elle vient d'être violée, se voit opposer cette formule qui l'invite à ne pas dramatiser une bagatelle qui s'étant produite pendant son sommeil ne peut être qu'un songe.

Enfin puisqu'il faut bien mettre un point final à une recension, je présenterai les articles consacrés aux deux verbes afr. *uller* tels que pourrait les présenter un dictionnaire moderne et scientifique.

ULLER¹ (*hurler*; FEW 14, 13a-14a) v. — A. Intr. 1^o) (loup, chien) « pousser des cris, aboyer ». *La lisse uloit et glatissoit, Si que tous li bois tentissoit* (JCondé), BodelFabl, ThèbesC, JoufroiF, BrunLat, HistOrientB, WaltBibl, NaissChevCygneT, FetR, TristanPrC, GarinMongl, JeuxpartL, FablMR, VPèresLecoy 9512, NBozon MorS. — expr. *Li viels wadiaus vauroit toudis uller* « le vieux ne veut pas laisser la place au jeune » (mot à mot « le vieux mâtin voudrait toujours aboyer ») MonRainB. — (chien de mer) CarChar. — par compar. ou dans une métaph., *u. comme gaignon* (MaugisAigrV), *u. come lou* (Ancren), BenDucF, FetR, PeinesEnf, v. aussi Hassell B 59 et L 90. — loc. *u. avec les leus* « se plier aux usages des gens avec qui l'on vit » (Sone), GilMuisK, v. aussi Hassell L 103 cf. *u. entre les lous* PoèmeMorB. 2^o) (païen, (possédé du) diable, pythie, damné, méchant) « pousser des cris, hurler, vociférer ». *Les paiens fait u. et abaier* (MonGuill), AntiocheP, AimeriD, FierK, MaugisAigrV, QuesteGrP, LancPrM, RobDiableL, FetR, SPauleG, JSQuentinDitsO, JFevreRespitH. — (combattant) JMalkS. — (supplicié) RoseM. 3^o) « pousser des cris de lamentation, de deuil ». *Le cors Hector ont aporté... Lors refreschi trestoz li dueus. Ullent, braient, plorent, crient* (TroieC), PhThaonSibS, FetR, GCoinci II Mir 26, 566 et II Mir 32, 256, GuillPal (où il s'agit du désespoir d'un loup garou). 4^o) « pousser des cris de joie » FetR, *uller de joye* (se dit d'un diable) MirNDPersP. — B. (en emploi tr.) « faire avancer (un animal de trait) par des cris ». *Huler les bues* (fin 13^e, Gdf).

Var: *u(s)ler*, *hul(l)er*, *urler* (2, RenMvar., GilMuisK), *o(u)ller* (2, RenM, JeuxpartGdf) *husler* (1), *hurler* (1, RenM). *Usler* surtout dans le S.O. d'oïl.

Note: GCoinci aime à jouer sur les deux mots *uller* qui riment une fois ensemble.



ULLER² (cf. *brûler*; FEW 14, 75b-76a) v. tr. — 1^o) « griller le poil, le duvet de (une partie du corps d'un animal ou d'un humain), griller (le vêtement de qn) ». *En la chalur se bruille E ses eles i uille* (PhThaonBestW), RenFHS, GCoinci, 3eCont-

Perc, WaldefH, FablMR, RenNouvR. *Ne furent pas ulee lur chevoilz ne lur dras Ne lur cors tant ne kant entamé ne ars* (Eust5P). — *avoir les gernuns udlez* «avoir les poils de la moustache grillés» ChGuillM, (en part. à propos de Rainouart) *avoir ses/son gernon(s) ullé a R.* «avoir grillé les poils de la moustache de R.» Alisc, ChGuillM, MonRainB cf. aussi *avoir sun chef u., avoir u. auc.* ChGuillM. — abs. «griller le poil d'une moustache» FablMR. 2° «passer au feu pour le durcir (un tinel)» AliscGdf. 3° (au part. passé) «rôti; torréfié» *bacons ullés* (AntiocheD), *ulez greins d'orge* (OrnDamesR). 4° «griller, brûler (un animal ou un humain)». *Sur les paens fuilre tramist* (la Vierge)... *Trestut furent ars e ullé* (AdgarK), RenNouvR, PGatMartS. — *chat ullé v. chat**. 5° (au part. passé) «qui a subi le supplice du feu» *bougres ullez* (RHoudSongeM). 6° «mettre le feu à (des cultures, une ville)». *Arbres, herbes et toz les blez Avoit bruiz, arz et huslez* (ChronSMichelM), GuillMarM. — «dessécher (des cultures)» SAubH. 7° «consumer (par la luxure)» GilMuisK. — «enflammer d'amour (un cœur)» JFèvreLamentH.

Var: *usler, urler, uler* (3), *udler* (1), *willer* (1, RHoudSongeMvar), *husler* (1), *hucler* (1, MonRainGdf), *uiller* (1).

*

On se réjouira donc de la perspective de l'achèvement du dictionnaire de TL. D'autant que je ne suis pas de ceux qui pensent qu'il met un terme insurpassable à la lexicographie médiévale. En tout cas Tobler, Lommatzsch et maintenant H.H. Christmann méritent toute notre reconnaissance.

Gilles ROQUES

Henry BONNARD et Claude REGNIER, *Petite grammaire de l'ancien français*, Paris, Magnard, 1989, 239 pages.

Sous ce titre, déjà utilisé jadis par Edmond Faral (Hachette, 1941), se cachent à la fois des éléments de morphologie et une syntaxe abrégée. Les auteurs veulent donner aux lecteurs ce qui est «suffisant aux besoins courants». Par rapport au petit livre de G. Raynaud de Lage, volontairement limité, l'ouvrage d'H.B. et Cl.R. apporte assurément beaucoup plus. Les pages consacrées aux pronoms d'une part, à la morphologie et à la syntaxe du verbe d'autre part donnent des matériaux assez riches et des explications assez développées. Même si les familiers de la morphologie de Rheinfelder, *Altfranzösische Grammatik, 2. Teil, Formenlehre* (München, 1967) ou du récent traité de Gaston Zink, *Morphologie du français médiéval* (Paris, PUF, 1989) trouvent fatalement des oublis dans le nouveau livre, on peut soutenir qu'il va malgré tout à l'essentiel.

Au plan de la syntaxe, qui constitue la majeure partie de l'ouvrage, me permettra-t-on d'avouer une certaine déception? Certes, l'étude des «mots non verbaux»,

qui tient en 80 pages, est la partie la moins condensée. On peut admettre que l'examen des indéfinis n'entre pas dans tous les détails ou que l'étude des noms de nombre soit réduite à une page. Pour ce qui est de la syntaxe verbale, sur des points aussi importants que l'analyse des valeurs de l'imparfait ou de l'emploi du passé simple, je crains que la sécheresse de l'exposé et parfois le jargon pseudo-linguistique n'obscurcissent les problèmes. Refuser de parler de durée ou d'aspect ponctuel, caractériser seulement l'imparfait par le terme discuté d'aspect sécant (p. 111), cela ne me semble pas excellent. Les lecteurs débutants n'y comprendront goutte. Des omissions sont visibles: sauf erreur, il n'est pas question du factitif, de la concordance des temps, de l'attraction modale, ni même des emplois de verbes de modalité très fréquents comme *devoir*, *pouvoir*, *savoir*, *voloir*.

Les lacunes sont plus nombreuses dans la dernière partie, intitulée «La phrase». Des problèmes fondamentaux, comme la parataxe, les ellipses et anacoluthes, l'expression du style direct, du style indirect, du style indirect libre, ne sont pas abordés. La syntaxe des propositions circonstancielles (temporelles, causales, consécutives, finales, comparatives, hypothétiques, concessives) est expédiée en dix pages. Nous sommes là en deçà du minimum indispensable. D'où un certain désappointement.

Puis-je ajouter une dernière remarque? J'ai observé avec surprise qu'une centaine d'exemples ont été puisés par les auteurs chez leurs prédécesseurs immédiats: une cinquantaine dans ma *Syntaxe*, une quarantaine dans la *Grammaire* de Moignet, une quinzaine dans la *Syntaxe* de Foulet. Parfois les emprunts s'étalent en série. Ainsi pp. 148-149, les deux premiers exemples sont originaux, mais toute la suite est un remploi de matériaux de diverse provenance: les exemples d'*Erec*, de la *Chanson de Roland*, du *Roman de Troie* viennent de Moignet (pp. 209-210), celui d'*Yvain* de Ph. Ménard (§ 153), le second exemple d'*Yvain* de Moignet (p. 209), les trois exemples suivants de ma *Syntaxe* (§ 153). Il eût été préférable, je crois, d'offrir au lecteur davantage de matériaux neufs.

Philippe MÉNARD

Gaston ZINK, *Morphologie du français médiéval*, Paris, PUF, 1989, 261 pages.

Ce manuel, destiné aux étudiants de nos universités, peut rendre service aussi aux érudits. Certes, il est un peu moins complet que l'*Altfranzösische Grammatik*, 2. Teil, *Formenlehre* de Hans Rheinfelder (München, 1967) qui a 100 pages de plus. Quand on compare les deux ouvrages, on trouve assurément des informations supplémentaires chez Rheinfelder. Dans certains cas, on peut regretter quelques omissions. Par exemple, dans le répertoire des conjugaisons, des verbes importants ou des formes utiles à connaître font défaut: ainsi les verbes *issir*, *ocire*, *teindre*, *terdre*, les formes *sieure* (infinitif picard, variante de *siure* et *sivre*), *paroît* (ind. imp. 3^e pers. de *paroir*). Ça et là des précisions complémentaires seraient les bienvenues:

lorsqu'il y a plusieurs séries concurrentes, comme le parfait *voil*, *volis*, *volt* et *vols*, *volsis*, *volst*, on aimerait savoir quel est le paradigme qui prédomine. Les références bibliographiques auraient pu être un peu plus étoffées et signaler les dissertations allemandes indispensables à consulter sur des points particuliers. Enfin, l'auteur aurait pu faire l'économie de quelques exemples qui relèvent vraiment de la syntaxe. Il en va ainsi dans les chapitres relatifs aux pronoms personnels, aux relatifs et aux interrogatifs, aux indéfinis.

Ces menues réserves n'enlèvent rien aux grands mérites pédagogiques de l'ouvrage. G.Z. a pris le temps et la peine de chercher des exemples nouveaux. Il ne nous donne pas ici une compilation. De plus, les exemples retenus sont toujours très heureusement choisis. La perspective adoptée, qui met l'accent sur les XII^e et XIII^e siècles, sans négliger cependant la fin du Moyen Age, est tout à fait satisfaisante. Un nombre suffisant d'exemples est emprunté aux textes des XIV^e et XV^e siècles. Les phénomènes d'évolution apparaissent donc nettement. D'autre part, l'auteur est très attentif non seulement à la constitution de systèmes morphologiques, mais aussi à l'existence de particularités, d'écarts, c'est-à-dire au mouvement même de la vie. Il relève notamment avec beaucoup de soin les variantes dialectales. La présentation du livre, qui isole toujours les graphies et les formes dialectales, est excellente. Alors que l'ouvrage de Rheinfelder a un aspect massif et compact, le travail de G.Z. se signale par une mise en page aérée et agréable. La lumineuse clarté de l'ensemble, le sens de l'essentiel et aussi de la complexité du réel recommandent le livre de G.Z. à l'attention de tous. A n'en pas douter, cette morphologie aura beaucoup de succès. Elle le mérite pleinement.

Philippe MÉNARD

Philippe MÉNARD, *Syntaxe de l'ancien français*, éditions Bière (Études médiévales), 3^e édition revue et augmentée, Bordeaux, 1988, 380 pages.

On a plaisir à signaler la nouvelle édition d'un manuel justement classique. L'édition de 1973 est munie d'un supplément [293-351] qui contient des paragraphes ordonnés selon le plan de l'ouvrage; ce sont des additions marginales qui s'intègrent sans hiatus. On y trouve de nombreux exemples extraits du *Roman de Tristan en prose* dont M. a entrepris l'édition. On note aussi un souci plus affirmé de tenir compte des variations diatopiques. Une remarque: p. 321, dans *Ipomedon* 457 *s'aresteit* malgré les apparences est plus probablement un présent de l'indicatif qu'un imparfait. L'index a été complété par l'indication des nouvelles références.

Pour la syntaxe de l'ancien français on dispose là d'un ouvrage clair, précis, pédagogique que les étudiants utiliseront facilement. On pourrait songer dans une nouvelle édition à intégrer J. Härmä, *Recherches sur les constructions imbriquées relatives et interrogatives en français*, Helsinki, 1979.

Gilles ROQUES

Marie-Louise OLLIER, *Lexique et concordance de Chrétien de Troyes* d'après la copie de Guiot, avec introduction, index et rimaire. Montréal, Université (Institut d'études médiévales), Paris, J. Vrin, 1989, 2^e éd. revue et corrigée, XCVI + 259 pages (21,5 × 28) et 38 microfiches.

Le livre de M.-L. Ollier, paru en 1986 dans la forme « sortie laser » des thèses érudites, accède aujourd'hui au statut éditorial d'ouvrage de référence où la présentation met en valeur la clarté et la précision du propos. Les termes de *concordance* et de *traitement informatique* ne doivent pas nous abuser : il ne s'agit pas de liste de formes triées par un ordinateur, mais d'un lexique de 4.668 entrées lemmatisées comme dans un dictionnaire de langue, à partir d'un corpus de langue morte d'un même auteur et d'un même copiste, « le texte Guiot de l'auteur Chrétien » (p. XXXIII). C'est donc une sorte de dictionnaire de Chrétien de Troyes qui, par l'ampleur du corpus (36.452 vers), est très représentatif de la langue du XII^e s., mais qui conserve les caractères structurels de cohérence d'un seul idiolecte, et la fiabilité de tous les lexiques tirés de corpus clos. La rencontre de ces aspects favorables a été bien vue et exploitée par M.-L. Ollier.

L'auteur expose avec précaution son choix de lemmatiser une concordance, mais cette précaution ne nous paraît pas nécessaire ; dans la mesure où il n'existe pas de « réel objectif » (la régurgitation des formes d'un texte est linguistiquement inintelligible puisqu'elle ne prend en compte ni le sens, ni la fonction, ni la codification), il est souhaitable qu'un chercheur compétent s'interpose entre le corpus et le concordancier ; la plupart des concordances et autres listes informatisées sont inutilisables parce que, justement, elles ne sont ni le corpus ni sa description intelligible, mais un ordonnancement trompeur d'amalgames de diverse nature. Pour justifier les solutions adoptées dans sa lemmatisation, M.-L. Ollier nous présente non pas une préface, mais un long texte d'éclaircissements sur les options prises (96 p.), qui manifeste une grande maîtrise des problèmes, et propose des distinctions fines sans jamais heurter le bon sens : prise en compte du statut lexical de l'unité (noms propres, éléments), de la fonction grammaticale, de la polymorphie, de la polycatégorie, de l'homographie et du découpage syntagmatique. Si les entrées ne sont pas accompagnées de définition, à la différence du vrai dictionnaire, il va de soi que les considérations de sens sont constamment intervenues dans la lemmatisation, et la décision de ne pas aller au-delà est parfaitement justifiée eu égard à la manifestation idiolectale en corpus fermé. Pour la même raison, le choix d'un lemme hors corpus appelé « archigraphie » par l'auteur, est une heureuse solution bien qu'elle surprenne le lexicographe. La nomenclature du lexique est celle, bien connue, de Tobler-Lommatzch, et le lemme de Chrétien est cité parmi les formes s'il est identique ; par ex. *meillor*: *meillor*, *meillors*, *mellor*, *mellors*, *miaudre*, *miaudres* (Adj. comp.) [120]. Cette solution est souhaitable pour la consultation parce qu'elle permet au lecteur de chercher l'information au mot qu'il connaît (T.-L.). Elle évite aussi à l'auteur de forger un lemme quand il n'apparaît pas dans le texte (par ex., verbe à l'infinitif), et de contrevenir au statut iconique de l'entrée, car l'entrée doit exister aussi comme forme de discours. La solution a, de plus, des implications théoriques sémio-tiquement importantes : la macrostructure est dans son principe — sinon ses réalisations — extérieure au corpus, comme dans un dictionnaire bilingue de thème. Le

lexique de Chrétien de Troyes passe dans la microstructure du dictionnaire comme illustration exclusive et non formelle d'une nomenclature de la langue du XII^e s. (celle de T.-L.), elle-même valable ou discutable, peu importe, l'essentiel étant qu'elle soit connue. De très intéressantes comparaisons sont établies par l'auteur entre ce lexique de concordance et le dictionnaire de langue, entre le morceau de corpus référencé et l'exemple libre: «le rapport ainsi s'inverse: le choix de l'exemple suppose un savoir sur le signe, qui vient de s'affirmer dans la définition; la mobilisation de toutes les occurrences du signe en contexte indique au contraire que le savoir sur le signe est à constituer» (p. LXXVII). Dans les mots grammaticaux, les ressemblances entre lexique et dictionnaire s'accroissent par la haute fréquence et un sémantisme quasiment réduit aux fonctions; M.-L. Ollier y accorde un soin particulier et ventile les occurrences selon leur rôle syntaxique. Le parti du lexique lemmatisé a normalement amené l'auteur à fournir un index des formes qui renvoie aux entrées où elles se trouvent; ainsi *dolces*: *douz* (Adj.); -2-; *dolçor*: *douçor* (Sf.); -10-; *doldroit*: *doloir* (Vb); -1-. Le lexique donne la fréquence des lemmes, et l'index la fréquence des formes de chaque lemme. Nous disposons, avec le lexique et l'index, d'un dictionnaire à deux vitesses tout à fait adapté aux recherches du lecteur.

En plus de ce lexique, avec contextes sur microfiches, et de cet index, l'auteur présente une liste alphabétique des mots par catégories linguistiques et grammaticales qui peut servir aussi bien de thématique (par ex. noms propres) que de base d'étude lexicologique (par ex. noms masculins, verbes, adjectifs qui sont aussi des substantifs) et syntaxique (par ex. prépositions, adverbes qui sont aussi des conjonctions, etc.).

Ce livre bien pensé et soigneusement réalisé est donc une nouveauté et une réussite de la meilleure lexicographie d'aujourd'hui. C'est aussi un outil de travail fondamental et une synthèse sur la langue de Chrétien qui donne envie à tout lexicologue de devenir médiéviste.

Josette REY-DEBOVE

Franz LEBSANFT, *Studien zu einer Linguistik des Grusses*, Sprache und Funktion der altfranzösischen Grussformeln. — *Oratio dominica romanice*, das Vaterunser in den romanischen Sprachen von den Anfängen bis ins 16. Jahrhundert mit den griechischen und lateinischen Vorlagen herausgegeben und eingeleitet von Siegfried HEINIMANN. — Thomas STÄDTLER, *Zu den Anfängen der französischen Grammatiksprache*, Textausgabe und Wortschatzstudien, Max Niemeyer (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 217, 219 et 223), Tübingen, 1988, XI-516 - XII-224 - X-303 pages.

Le travail de Fr. Lebsanft s'est intéressé aux formules de salutation, aussi bien pour l'accueil que pour la prise de congé. A partir d'un corpus partiel (et qui me

paraît tout de même un peu court), fait de grands textes⁽¹⁾ de la littérature d'oïl des 12^e et 13^e siècles, l'auteur a rassemblé une abondante moisson de formules, réunies dans une très large *Materialsammlung* [309-491]. Rattachant sa recherche à celle portant sur la phraséologie il se livre d'abord à une description linguistique minutieuse [17-96]. Elle montre la grande variété des tours et des constructions. L'auteur, estimant que la situation dans laquelle est prononcée une formule est toujours fixée, affirme qu'à l'inverse la signification précise de la formule ne joue guère de rôle.

On trouvera ensuite une analyse sémantique très éclairante de quelques termes employés dans les formules, tels *saluer* [98-115], *salu* [115-122] ou *congié* [126-134].

Le premier chapitre de la troisième partie [143-239] examine le contexte situationnel dans lequel se situent les formules, qui sont exprimées dans des occasions et face à des gens très divers. Le commentaire montre son infinie variété illustrée par des exemples bien commentés.

Le second chapitre [240-302] cherche à établir avec prudence les règles internes qui président aux modalités de la salutation. On signalera un intéressant développement sur les salutations dans l'œuvre de Chrétien de Troyes [284-291], qui nuance les conclusions de l'étude de W. Hupka. Au total, un travail solide, cohérent qui pourra être utilisé⁽²⁾. On aurait aimé un index des passages commentés et un *Wortregister* plus large en particulier pour les verbes.

L'ouvrage de S. Heinimann⁽³⁾ est le recueil des versions connues du Notre Père, antérieures au 17^e siècle, dans toutes les langues romanes, latin, français, italien, catalan, portugais, provençal, rhéto-roman, roumain, sarde et espagnol. Chaque texte (il y en a 74) est précédé d'une introduction. La bibliographie est très complète. Une introduction générale [1-21] met l'ensemble en perspective⁽⁴⁾.

Le travail de Th. Städtler publie le texte des onze textes français les plus anciens traitant de la grammaire latine ou française: 6 adaptations françaises de l'*Ars minor* de Donat, datées de la 2^e m. du 13^e s. au début du 15^e s. (le dernier texte étant le Donat d'Oxford, premier essai d'une grammaire pour des débutants en langue française), et 5 recueils de règles de morpho-syntaxe latine (et française) du 15^e s. L'introduction⁽⁵⁾ expose clairement les objectifs du travail, essentiellement

(1) On peut signaler quelques éditions désuètes en particulier celle de Pr. Tarbé (cf. p. 494 GVianeT préférer GVienneVanEmden et p. 495 AuberiT préférer AuberiTobler).

(2) On corrigera p. 458 le tour *biau et joï*; *joï* est un parfait et non un participe passé (v. TL 4, 1744, 10).

(3) A propos de l'auteur dont on sait qu'il a dirigé pendant longtemps le *Thesaurus proverbiorum medii aevi* (fondé par S. Singer) dont la publication est imminente, je signale aussi la publication d'un recueil contenant ses principaux articles, qui traitent des proverbes, de la langue religieuse, de Dante et des grammairiens médiévaux, sous le titre *Romanische Literatur- und Fachsprachen in Mittelalter und Renaissance, Beiträge zur Frühgeschichte des Provenzalischen, Französischen, Italienischen und Rätoromanischen*, éd. par R. Engler et R. Liver, Ludwig Reichert, Wiesbaden, 1987, 229 pages.

(4) P. 3 ligne 4 lire 1279/80.

(5) P. 7 l. 10 supprimer *D'Aubigné*.

lexicographique [1-16], analyse chaque version [16-44]. On trouve ensuite une brève présentation de la place de l'enseignement de la grammaire au moyen âge [45-47], une anthologie des textes littéraires faisant allusion à la grammaire (de Guernes de Pont-Sainte-Maxence à Molinet) [48-57], un panorama des textes grammaticaux médiévaux en occitan, espagnol, italien, portugais, allemand [57-65]. On lit ensuite une solide description des manuscrits [71-84] qui précède les éditions [86-152]. Le matériel lexicographique rangé dans un glossaire [157-300] ramasse des matériaux imposants, nouveaux et qu'il faudra utiliser⁽⁶⁾. Grâce à Städler nous pourrions étudier de plus près les origines de notre vocabulaire grammatical, qui est beaucoup plus enraciné dans la tradition médiévale qu'on ne le croyait. C'est un très bon recueil de matériaux sur lequel on pourra s'appuyer pour des études plus ambitieuses.

Gilles ROQUES

Mireille HUCHON, *Le français de la Renaissance* (Que sais-je? 2389), Paris, Presses Universitaires de France, 1988, 128 pages.

Mireille Huchon est considérée comme une spécialiste du français de la Renaissance depuis qu'elle a publié en 1981 (Droz, Genève) une thèse en Sorbonne très remarquée intitulée *Rabelais grammairien*. Elle vient de soumettre à un public plus large une étude sur la langue française du XVI^e siècle. Malgré les contraintes d'espace qu'impose cette collection, l'auteur réussit à familiariser le lecteur avec tous les aspects importants du français littéraire de la Renaissance.

Dans l'introduction [3-6], l'auteur souligne que la décennie *mirabilis* de 1530 à 1540 «est sans égale dans l'histoire du français» [3]. Cette décennie a vu la fondation du collège des lecteurs royaux (1530) par François I^{er}, l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539), «la naissance de la grammaire et de la lexicographie françaises, l'instauration des signes auxiliaires (accents, cédille), et l'élaboration de systèmes orthographiques». Mais cette décennie chargée de tant d'événements de première importance pour la langue française s'inscrit dans une période plus longue de réflexion intense sur le langage.

Selon l'auteur, cette période est inaugurée par les œuvres de Jean Lemaire de Belges pour s'achever au début du XVII^e siècle, sur la publication d'œuvres importantes comme les dictionnaires de Nicot (1606) et de Cotgrave (1611) — ouvrages qui marquent la fin du moyen français.

Les chapitres empiriques «Codifications» [29-63], «Vocabulaire» [64-82], «Prononciation» [83-95] et «Morphologie et syntaxe» [96-119] sont précédés par un chapitre «Langage et langues» [7-28], qui expose avec concision les positions et les motivations essentielles des linguistes français humanistes. On pourrait ajouter à la bibliographie le volume III, 1 de l'œuvre fondamentale de Arno Borst, *Der Turmbau von Babel* 4 vol., Stuttgart (Hiersemann), 1957-1963.

(6) Pour *a proprement parler* [274] v. CoudretteMelusineR 3071 (où la ponctuation pourrait être modifiée).

Aux pages 27-28, Mireille Huchon souligne à juste titre l'influence exercée par les théoriciens italiens du langage sur Du Bellay, D'Augé, Meigret et d'autres. Ainsi la réforme orthographique de Meigret s'inspire certainement de celle de Trissino, influence dont l'étude devrait être approfondie par la lecture de Franz Josef Hausmann, *Louis Meigret, humaniste et linguiste*, Tübingen (Narr), 1980.

Le deuxième chapitre « Codifications » traite de l'élaboration des premières grammaires françaises, des diverses propositions concernant la réforme orthographique, des débuts de la lexicographie française et des œuvres de poétique et de stylistique. La grammaire française de Palsgrave (1530) a été écrite en anglais, celle de Sylvius (1531) en latin. En 1550, Meigret écrivit la première grammaire en 'langue françoise maternelle' mais avec l'orthographe qu'il préconisait. Franz Josef Hausmann en a donné une édition « selon l'orthographe moderne » (*Le Traité de la Grammaire française (1550)*, Tübingen (Narr), 1980). Malgré les critiques que pourrait susciter ce choix, une telle édition est d'un abord plus séduisant pour le lecteur d'aujourd'hui. Après quelques considérations sur les différents projets de réforme de l'orthographe, l'auteur conclut à juste titre que c'est « la position moyenne » qui a triomphé [45].

Dans son troisième chapitre consacré à l'élargissement du vocabulaire, l'auteur décrit les mécanismes de l'enrichissement du vocabulaire au XVI^e siècle. Le vocabulaire français de cette époque connaît des néologismes sémantiques, qui selon l'auteur sont difficiles à repérer et dont l'étude exigerait des connaissances linguistiques approfondies [67]. La plupart des emprunts proviennent du latin et, en nombre plus restreint, du grec [68-74]. Bien que des théoriciens comme H. Estienne, Ronsard et Montaigne ne fussent pas hostiles aux dialectalismes, seuls quelques rares mots d'origine dialectale ont pénétré dans le français écrit. Pour approfondir la question des occitanismes, signalons l'étude de Karl Gebhardt, *Das okzitanische Lehngut im Französischen*, Bern/Frankfurt (Lang), 1974. Les archaïsmes utilisés par la Pléiade n'ont pas eu beaucoup de succès non plus. Pour les emprunts aux langues vivantes, l'espagnol et l'italien occupent la première place. Dans la dernière partie du chapitre, l'auteur s'attache à étudier l'enrichissement du vocabulaire par dérivation et composition [74-82].

Au chapitre « Prononciation » l'auteur met en vedette la dénasalisation des voyelles devant consonnes nasales intervocaliques [ʃmə] > [ɔmə] et la perte des consonnes nasales en fin de syllabe [ānfān] > [āfā] qui constituent les changements phonétiques les plus remarquables du XVI^e siècle [84].

Dans le dernier chapitre, l'auteur traite des développements morphologiques et syntaxiques de cette période. D'une part, les formations analogiques ont contribué à une homogénéisation des désinences (p.ex. *chastel* > *chasteau*, refait sur le pluriel *chasteaux* [96]); d'autre part, les tendances à la régularisation n'ont pas toujours abouti (p.ex. *æilz* refait sur la forme du singulier [97]).

Mireille Huchon a réussi à tirer le meilleur parti de l'espace restreint qui lui était imparti. Un développement plus détaillé sur les langues techniques naissantes

— l'auteur se contente de renvoyer aux chapitres correspondants chez Brunot⁽¹⁾ — et sur l'état des dialectes français au XVI^e siècle aurait pu compléter ce petit volume.

Dans sa conclusion, Mireille Huchon souligne que l'imprimerie a joué un rôle décisif dans « les essais de régularisation de la langue » [121]; le mot *essais* indique, qu'au XVI^e siècle, cette codification n'en est qu'à ses débuts.

Elke SALLACH

Nouveau Glossaire nautique d'Augustin Jal. Révision de l'édition publiée en 1848, fasc. F et G. Paris, Éditions du CNRS, 1986 et 1989.

Le NGN a effectivement surmonté ses difficultés et est presque arrivé à mi-chemin; on peut en féliciter les responsables. Il est vrai qu'au rythme avec lequel paraissent maintenant les fascicules (tous les trois ans) on aura encore besoin d'une vingtaine d'années. Cette longue attente est acceptable dans le cas d'un véritable monument de la langue. Or, à propos des lettres D/E nous avons formulé ici (RLiR 51, 1987, pp. 606-614) des critiques sévères, et la question est de savoir si les deux derniers fascicules marquent un progrès substantiel. Malheureusement, nos matériaux donnent de nouveau lieu à plus d'une observation et à de longues listes. Voici d'abord les lacunes^(*):

La nomenclature ne mentionne pas: FABRICATEUR (de navire) et FABRICATION (on donne bien FABRIQUE et FABRIQUER), FACE et FACETTE (d'une pièce de bois), FAÇONNER, (être en) FACTION, FACTURE 'construction', FAIS 'paquet (d'armes, de cordages)', FAISEUR 'constructeur', FAISSAME 'ensemble des bordages du dehors' (< it. *fasciame*), FANAR (ou renvoi à PHANAR; on donne FANARIUM), FARNELET 'petit frenel', FARSE 'pièce de bois', (bois de) FAU/FOU (manquent aussi: CHÊNE, FRÊNE), FAURE 'pièce de bois', FAUSSE-MANŒUVRE, FAUSSER 'déformer', FAUSSON 'esp. de serpe', FAUX-TILLAC, FELOUCON 'petite felouque', FEMELETTE 'femelot', FENTE, FER-BLANC (à divers usages), FÉRIDURE 'cordage de l'estrop d'une poulie', FERRAILLE, FERRATER 'rabattre la pointe d'un clou sur une rosette', FERRET 'petite ancre', FER-RON 'forgeron', FERRY/FERRYBOAT (dp. 1782), FESTON 'ornement sous le dragan', FEUILLAGE (ornement), FEURRE 'paille (pour brusquer)', FÈVE (nourriture par

(1) Cf. p.ex. pour le vocabulaire de la typographie au XVI^e siècle la monographie de Lothar Wolf, *Terminologische Untersuchungen zur Einführung des Buchdrucks im französischen Sprachgebiet*, Tübingen (Niemeyer), 1979. En outre, Georges Matoré dédie une partie importante de son ouvrage récent *Le vocabulaire et la société du XVI^e siècle*, Paris (Presses Universitaires de France), 1988, à l'étude du langage technique.

(*) Le lecteur comprendra que dans ce cadre il nous a été impossible de donner toutes les précisions. Pour une bonne partie des mots on les trouvera d'ailleurs dans notre dictionnaire des termes de galère qui paraîtra dans quelques années.

excellence des forçats; et pourquoi pas FAYOT, FROMAGE et FRUIT aussi?), FÈVRE/FABRE, FICHER 'enfoncer', FICHERON 'cheville dentée percée d'un trou', FIEN (?) de l'eau 'èbe' (dans Fournier 1643), FILAGE, FILAR/FILAT (la base de FILARET), FILASSE, FILASSÈGUE 'cordage de filasse', FILATURE, FILOSELLE, FINITEUR 'horizon', FIOLE (du poudrier), voile FLASQUE, FLASQUE 'poire à poudre', FLEUVE (pourquoi alors FLUMEN?), FLOTTEMENT, mer FLUCTUEUSE, FLUMAIRE (on donne FLUM, FLUMINARIA et FLUMINIA), FLUVIATILE, FONDEMENT (d'une construction), FONDER 'mouiller l'ancre', FONDERIE (cf. FORGE), FONDEUR, FONDIQUE, FONDRE (sur un navire), FORBANNIER (Jal sub forban), FORE 'dehors!' (c'est la même chose que FOUERRE), FORGER et FORGEUR (puisqu'il y a FORGE), FORNIER 'boulangier', FOS-SOYER (Jal 1842), FOUGONNEMENT 'trou où entre le pied d'un mât', FOUIR 'creuser la terre sous un navire', FOURNISSEMENT, FOURNITURE 'action de fournir', 'accessoire', FOURQUIER 'grappin d'abordage', FOURREAU 'gaine, p.ex. de bannière', 'pièce de bois qui protège l'aiguille du timon de proue', faire voile à la FRANÇOISE 'avec l'arbre entre la voile et l'antenne', FRANGE (d'un tendelet, etc.), FRÉMIR (en parlant de la mer), FRIAND à la voile, FROISSER (un navire), FUMER (cf. le danger de le faire à bord), FUSIL (cf. FUSILIER), FUSTAGE 'mâtüre', FUTAINÉ (l'étoffe, utilisée aussi par les plombiers), GABELLE 'impôt', en aile de GABIAN 'l'antenne en position presque horizontale', GÂCHE (d'une arme à feu, du tonnelier), GAGNE-DENIER 'porte-faix d'un port', GAINGNE 'butin' (Jal!), GALAVERNER 'pourvoir de galavernes', GALERNEUX 'relatif à la galerne', GALERON 'petite galère', GALIEN 'petite galère', 'galérien', GALIER 'galérien', GALIONET 'petit galion', GALISÉE 'petite galère?' (douteux; cf. Jal), GALLARD 'esp. de navire', GALLIEGO 'vent de nord-ouest', GALON (ornement et mesure pour liquides), GARBELAGE 'droit perçu sur les marchandises envoyées au Levant', GARDE-BRAS (de l'armure), GARDE-CHIOURME, GARDE-HAUBAN, GARDE-MANGER, GARDE-PORT/GARDE DE PORT, GARDE-ROBE, GARDIENNAGE 'emploi du gardien', GARGALADOU 'outil du tonnelier', GARGATE (on donne lat. GARGATA!), GARNIMENT 'fourniture', 'ralingue', (on donne lat. G(U)ARNIMENTUM!), GÂTER 'user', GAUCHIR, GAUGER 'gabier', GAVETTE 'plat pour manger', GENTIL-HOMME, GERBE (d'armes), bois GERCÉ, GIARRE (ou renvoi à JARRE), GINADE 'ligature' (cf. GUIATORIUM), GIRADOIRE 'rôtissoire', GLACE et GLACIÈRE, en GLACIS, GLOE 'bois fendu, bûche', GORGERETTE (armure), GOUDRONNAGE, GOUDRONNER et GOUDRONNEUR (!), GOUÉE 'goue', GOULETTE (de la sonde), GOURBIAGE 'entaillure' (Jal!), GOURMANDER (une ancre), GRAISSER, GRAME 'ficelle', GRATIFICATION, GRATTEUR et GRATTOIR, suif GRAVATILLEUX, au GRÉ du vent/de la mer, GREFFER (les rides), mâtüre GRÊLE, GRESAL 'grande jatte', GRIGNON 'biscuit en morceaux', GRIL (à rôtir), GRIMACE 'faux pli d'une voile', GRIPPANT 'crochet', GROOM 'valet', GROUP 'nœud (dans une pièce de bois)', GRO(U)PAR 'nouer', GUÉ, GUÉABLE et GUÉER, GUIDER, GUYER 'entailler'.

Il manque aussi des sens: FAIRE (en dehors des locutions) 'fabriquer' (cf. FACERE), 'hisser (une voile)', FANAL 'commandant', FATIGUE (en dehors de la loc.), FAUCHER le grand pré 'ramer' (Lesage), FAUCONNEAU (de grue), FAUQUETTE 'planche au-dessus du trinquenin pour évacuer l'eau', FAUSSE-ROUTE 'dérive', FELOUQUE 'chaloupe du commandant', FEMELLE/FUMELLE 'douille', FER 'taillemer',

FERMER 'fixer', 'serrer, enclorre', FERRER 'mettre les fers (à un forçat)', FICELLE (en dehors de la pêche), FIGURE (à la poupe, non seulement à la flèche), FIL (du bois), FILET (à coudre; d'un cordage, d'une voile), FILIÈRE 'traverse de bois', FLOQUE 'esp. de navire', FLOTTAGE 'manière de flotter, cours', FLOTTER 'ondoyer au gré du vent', FONTE (alliage), FORTUNAL adj., FOUET (pour frapper), FOUETTER 'frapper avec le fouet', FOURCHETTE 'appui d'une arme à feu, d'une pertiguette, d'un filaret', FOURNISSEUR 'celui qui fournit', FRET (*calfat à fret*; cf. CALFAT 3), FROTTER 'racler', FUSÉE (à lancer contre l'ennemi), FUSTE (sens générique de 'navire'), FÛT 'bois' (matière; d'une ancre; manche), GABIE 'cage à poules', GALÉRIEN 'forçat (non sur une galère)', aussi adj.; GANSETTE 'petite ganse', GARDE (des forçats, du Clos des galées, de l'étendard), GARDER 'surveiller pour protéger', GARNIR 'entourer une toile d'un cordage pour le fortifier', GARNISON 'provisions (pl.)', 'magasin', 'gréement', GARNITURE 'fourrure d'un cordage', GARROT 'arbalète', GAUCHE subst. 'côté gauche', GORGÈRE (d'armure), GOUPILLER intr. 'servir de goupille' (c'est le sens de l'ex. de Cleirac), GOURDIN (pour manœuvrer la rame, pour amarrer l'oste), GOUVERNER 'diriger (une antenne, une ancre, une rame, une voile)', GRAISSE (qu'on met au plomb de sonde), GRATIQU 'ralingue de chute', 'côté du bas d'une voile latine' (c'est le sens du premier exemple, qui ne donne pas 'ralingue inférieure'), GUIDE 'pilote'.

On ne trouve pas certaines formes: FAIRE 83: *faire tende*, FASQUIER: *fasquière, fresquière*, FEMELLE: *fumelle*, FÉMELOT: *fumelot*, FERREMENT: aussi sg. au sens collectif, FERSE: *fers, fez, fais*, FLASQUES: *flaques, flacs*, FLIBOT: *phlibot* (Jal!), FORT DE VIRER: *forte virer* (EncM), FOGON: *fogon*, FRENEL: *farnel*, FRONTIER: *frontoyer* (Jal!), GABARE: *habarre*, GABIE: *gavie*, GALHAUBAN: *calle-hauban*, GALUP(E): *galoupe*, GARBE: *galbe* (cf. lat. GALBA, où le sens n'est pas correct), GARDE DE LA MARINE: *garde de marine*, GÉSOLE: *gijolle, gigeole, gingeole*, GORGAS: *gordias, gourjac*, GOUPILLE: *coupille*, GOUVERNER: *guoverner*, GRIPERIE: *guipparee*, GROUPIS: *gropi, grupi, grapy*, GUINÇONNEAU: *guinsaneau, guinchonneau*.

Même observation pour les locutions: FAIRE *belle, bonne contenance/ demi-lune/ fort 'fixer'/ scie escourre/ service/ taverne*, FERRURE *de l'échelle/ des écussons/ de poulie*, FERSE: *fez perdu*, FEU IV: *feu artificiel; chemise/ fer/ fusée/ pot/ trombe à feu*, FIL *de l'eau*, FILARET *du couroir/ des pieds droits du couroir/ des rajoles; mettre les rames sur les filarets*, FLAMME *de mestre/ de l'ordre/ de signal/ todere/ de trinquet*, FLASQUES *de cabestan*, FOND *vasart*, FONDE 2: *donner/ bailler fonte; vent FOU*, FOURCAT *de proue sous la couverte; mâté en FOURCHE* (ou renvoi à MÂTER), FUIR: *la terre qui fuit; faire la GARDE* (cf. FAIRE 51), GARDER *sa ligne* (de combat), *passer une GENDARMERIE outre la mer*, GÉNÉRAL adj.: toutes les combinaisons, p.ex. *capitaine/ commissaire/ lieutenant/ magasin/ officier* (ou renvois), GOURDINIÈRE 1: *mère (de)/ maire/ amarre gourdinière* (cf. l'ex. de 1758; déjà Dassié 1677), GRAS: *jour gras* (où l'on mange de la viande), GROS adj. 1: *grosse galère*, GUINDERESSE: *poulie/taille guinderesse*.

Des renvois manquent: de FERS à FERSE et vice versa, de FLON à FLONC et inversement, de GALCRER à VAUCRER, de GEMELLE (avec un autre sens) à JUMELLE, de GÉNÉRALE à GÉNÉRAL adj. (ex. de 1708), de GOLFE à GOUFFRE. Il

aurait fallu FRANCHE-BOULINE (cf. BOULINE), GAPERNE et GAPPERIE (GRIPERIE), GUITRAN (GOUDRON). FARRAILLOU (faute de lecture?) est introuvable sous FARAILLON. Sous GARNISONA on doit renvoyer à GARNISON 1, non à GARNISON 2. Enfin, les renvois en avant (lettres A-E) ont été traités incorrectement: si on retrouve en effet AGATHE sous GATTE II, AFFRAÎCHIR sous FRAÎCHIR et COUSTRAN sous GOUDRON, on cherchera en vain ARCHIGRELIN sous GRELIN, AGRÉEMENT et AGRÉMENT sous GRÉEMENT, AFFRANCHIR sous FRANCHIR II (où le renvoi est même retourné!) et ENGOJURE sous GOJURE; CALHAUBAN et CALAMBAN renvoient à un non-existant GALEHAUBAN (seul le premier se trouve sous GALHAUBAN), COUDRANNER reste orphelin sans GOUDRONNER; dans d'autres cas, la forme est répétée sans attestation: AGUME (GUME et GUMENE; il s'agit en outre d'une erreur pour *agumene*), COUDRAN (GOUDRON) et DJERME (GERME).

Plusieurs formes sont dépourvues d'attestation, p.ex. FERENDELLUS: *ferondellus*, FIGURE: *figule*, GALVETTE: *calvette*, les formes mêmes des entrées FOURNELER, FRENEL, GARDE-JOUG et GRAVAIGE (cf. GRAVAGE).

À notre grand contentement, le nombre des articles signés est en baisse: de plus en plus on semble réserver les initiales à deux cas extrêmes: d'une part des articles fort travaillés — ce qui est honnête et sympathique — (FANAL, GALÈRE, GOÉLETTE, GRADE, GUÉRITE), de l'autre les contributions insuffisamment documentées — ce qui malgré tout est pratique, puisqu'on sait à qui s'adresser pour les informations supplémentaires —. En effet, aucune attestation pour FALHA 2, FANON II, FAUCHER, FAUX-BORD, FAUX-PLET, FAUX-QUENIE, FLAMBER 3 et FUNE I, 2; absence de la cote du manuscrit et de la page pour FASQUIER, FAUQUETTE, FÉRIDOU 1, FLON, FONTAINE, FOUERRE et GUIRLANDE 3; enfin absence de la page sous FUSTIER II. On voit d'ailleurs que la lettre G manque presque complètement dans cette série, et c'est encore mieux.

En ce qui concerne les étymologies, la situation ne s'est certainement pas améliorée et reste donc largement insuffisante. Bien content d'apprendre l'étymon de FER, le lecteur reste trop souvent sur sa faim dans des cas plus difficiles. D'autres fois, l'histoire du mot est incomplète (FRÉGATE, GALÉE, GALOCHE II, GOUE, GOURMETTE). On trouve aussi des erreurs: FUSÉE ne vient pas d'un lat. **fusata*, mais c'est un dérivé français de *fus*, GARROT n'est pas une «forme de *carreau*» (cf. FEW 17, 624b), GURDINGUE suggère à tort un rapport étymologique avec GOURDIN, où l'on trouve en effet (I, 3) le non-existant *bas-gourdin* (cf. BAGORDINGE et GIRDINGUM), FILARET 2 se compose selon le texte de Bourdé lui-même de *fil* + *arête* (les deux d'une pièce de bois) et n'a rien à voir avec FILARET 1, *galiete* montre un suffixe différent de GALIOTE et demande à être traité à part.

Les attestations et les datations constituent le fond indispensable du NGN. Cependant, la documentation n'a pas été traitée plus soigneusement qu'auparavant. On en jugera d'après les remarques nombreuses — mais nullement exhaustives — qui suivent:

Quelques ouvrages anciens sont cités d'après une édition postérieure à la première: pour François (ou plutôt Binet, 1621) les éditions de 1629 (FEMELLE,

FURAIN 1) et de 1622 (GARDIENNERIE, GRIPPER), pour Dassié (1677) celle de 1695 (FLIBOT, GANCHE, GUINÇONNEAU). Certains textes, par contre, sont maintenant disponibles dans une édition récente: pour le *Rou de Wace* (Andresen 1877-79) il y a celle de Holden (SATF, 1970-71), pour les *Confessions* (mieux: *Journal ou Voyage de Paris à Rome*, 1630) de Bouchard (Bonneau 1881) celle d'Emanuele Kancceff (Turin 1976), pour Marteilhe (1757 et 1865) celle d'André Zysberg (Paris 1982). Pourquoi du reste citer l'*Exercice des galères*, imprimé en 1682, d'après la copie du ms. de Marseille (voir ci-dessous; FANAL I, 3, FÉRIR I, 1, FISQUET, FONDE 2; une exception forme cependant GOURDIN I, 1/2)?

On peut préciser davantage certaines dates: les *Gestes des Chiprois* (14^e s.: FLAYAUS, GENS DE MER) sont de ca 1320, la *Prise d'Alexandrie* de Machaut (14^e s.: GRIPERIE) est de ca 1370 (cf. FYACRE). L'important ms. 967 de la Bibl. Mun. de Marseille, cité fréquemment — et souvent sans page —, se compose de traités copiés en 1728 et 1729, mais qui se laissent parfois dater avec plus de précision: 1678 (pp. 127-133), 1684 (pp. 161-164), ca 1685 (pp. 177-198; cf. FLON: 17^e-18^e s., GREC: 18^e s.), 1716 (pp. 199-208) ou 1682 (*Exercice des galères*, pp. 255-277); la dissertation de Fontette (pp. 343-420) est d'env. 1705, celle de Masse (pp. 423-496; cf. FER I) devrait — faute de mieux — être datée de 1729. Nous avons dit en 1987 (p. 611) que le traité de De Lorme est postérieur à 1675, mais on continue à le dater du 17^e s. (FACTEUR, FADRIN 1, etc., mais aussi GAVITEAU, GROS 2, GUET 2). D'ailleurs, nous voudrions savoir de quels arguments on dispose pour changer les dates de Conflans de 1515-22 (A-E) en 1516-20 (FAÇON, FALOT 1, FAUCON, FONCET, FRONTEAU I, 1, GAILLARD 1, GONDRE, GRIP I).

On n'a pas tenu compte des différences entre le 'vieux style' et le 'nouveau style' dans le cas de deux textes cités plusieurs fois dans notre *Stolonome* (1978): le ms. B 1979, n° 58717 des Archives du Nord est du 31 mars 1442, donc de 1443 (cf. FOND II, GUINDANT II); l'importante ordonnance du 15 mars 1548 doit être datée de 1549, malgré Isambert (FORÇAT, FOURNIMENT 1, FOURNIR, GARDE I, 2, GUMENETTE).

Dans d'autres cas, la date n'est pas indiquée de façon univoque et conséquente. Sous la lettre F, la *Stolonome* est encore datée du 16^e s. (FERRAMENTE, FORSAIRE); nous sommes heureux de trouver les bonnes dates 1547-50 sous GOURDIN et GUINDER, mais pourquoi alors 1547 (GUMÈNE, GUMENETTE) ou 1547-52 (GATTE I, GENS)? Les manuscrits Serv. Hydr. 132 à 134, que nous avons publiés en 1983 et datés de 1691 (cf. encore 17^e ou 18^e s. sous FÉRIR I, 1, FILARET, FILS, FIOL, FOURNELADOU, FOURRURE 3), ont maintenant la date correcte (GALOCHE I, GANSE, GARDIEN V, GAVON, GIGANTE, GORGAS, GUMENETTE), mais pas toujours (cf. GOURDIN, GRATIQU, GROUPIS, GUIRLANDE 2/3). Les documents de Bréard (1384) sont tantôt datés de 1382 (FINTE, GONDRE, GOUGE, GOURBIE), tantôt de 1382-84 (GRAPPIN I), tantôt de 1386 (FLAMBART I, 1, FÛT 2). Pour le ms. B.N., fr. 19110, on a adopté notre datation de 1660-80 sous GUMÈNE, mais GANTERIAS, GÉSOLE et GRAIN I, 1 s'en tiennent au 17^e s.

La première date d'apparition peut être reculée, et souvent considérablement, d'après des ouvrages et documents que le NGN lui-même compte parmi ses sources,

notamment les répertoires spécialisés imprimés (entre parenthèses la première date du NGN): Hobier 1622: FENÊTRE (1740-44), FIGURE I, 2 (1885), FRÈRE II (1740-44; dans Jal!), GARDE-FOU (1773). Cleirac 1636: FERRER 1 (1773; dès le 12^e s. pour les armes), FLÈCHE V (1786), FLÛTE I, 1 (1643), FOND II: *fond de cale* (1643), FOURRURE I (1678). Cleirac 1660 (ou déjà 1647): FABRIQUE (1670), FLORE (1848), FLORER (1702), FRAÎCHEUR (1702). Fournier 1643: FAGOT 1 (1678), FAUX-HAUBAN (1786), FLAMBER 3 (s.d.), FOULE 2 (1678), bon FRAIS (1786), FRAPPER I, 2 (1678), FUNIN 2a (1678), GAGNER 2 (le vent) (1690), GAINÉ 2 (de la voile) (1773), GAMBE 2 (de hune) (1702), GARNIR 4 (1773), GROS subst. (du vaisseau) (1677), GUIDON 1 (1786); ajoutons l'inventaire de 1641 copié par Fournier: FONTAINE (18^e s.), FOUGUE 1 (1678), ainsi que l'éd. de 1667: FORAIN 2 (s.d.). Dassié 1677: FAUSSE-CARLINGUE (1848), FAUX-PONT (1678), FEUILLURE (1702), FOURNEAU (1740-44), FOURNELADOU (17^e-18^e s.), GAINÉ 1 (1702; encore cet Aubin!), GARDE-FEU 1 (1678), GORET (1687), GORGÈRE 2 (1702), GUIRLANDE 3 (18^e s. > 1691). Guillet 1678: FAÇONS 1 (1687), FAUSSE-ÉCOUTE (1773), FAUSSE-ROUTE (1773), FER II, 1 (1687), FERMER III, 3 (1848), FRISER I, II (1697), GALION 3 (1686), GOURNABLE 1 (1687; aussi dans Jal, FEW 16, 47a et TLF!), GRAND III: *grand-maitre* (1766; ce titre date d'ailleurs de 1626). Desroches 1687: FAUX-ÉTAI (1758), FOIT (1702), FOND I, 1: *fond d'aiguilles/ de pré/ de son* (tous 1758; et dire qu'on a consulté Desroches pour *même fond*!), FOND I, 2: *point de fond* (1786), FORAIN 1 (1773), FRAIS: *petit frais* (1738), *beau frais* (1792), GABIER 2 (1692), GAINÉ 1 (Aubin 1702 y remonte), GONDOLÉ (1740-44), GOUGER (1792), GUI (Fur 1701, qui a emprunté à Desroches), GUIPON (1702; aussi dans Jal). Ozanam 1691 (qui doit beaucoup à Guillet et à Desroches): FLOTTAISON (1697). *Encyclopédie méthodique* 1786: FAUX-COLLIER et FORANS (1848; ce Bonnefoux/Paris est un livre de chevet trop facile). Enfin — et il est triste de devoir faire la révision à rebours — Jal 1848: FORCER II, 2c: *forcer de voiles* 1675 (1687), GALÈRE I, 1 1402 (1516-20; cf. 15^e s. sub GRIPERIE), GARÇON 1 1292 (14^e s.).

Considérons ensuite les dictionnaires bilingues: Estienne 1539 sub navire: FIFRE 2 (1848; ce musicien à bord ne date donc pas de la Restauration!). Estienne 1549: GALERNE (Fur 1690, qui emprunte à la lignée d'Estienne et à Monet 1636). Thierry 1564: GARER 1 (Monet 1636 y remonte). Dupuys 1573: FABRIQUER (1702), FICHE 1 (1740-44). Pour Nicot 1584 et 1606, voir plus loin. Hulsius 1596: FRET II (1820; cf. FEW 17, 435b). Cotgrave 1611: FLASQUES (1687), FOËNE, forme *fouine* (1786), donner FOND (1702), GAILLARDET (1622). Monet 1636: FRÉGATON II (1643), GALLETTÉ (1687). Oudin 1642: GÉSOLE, forme *gisole* (1848; déjà Oudin 1640).

Quelques datations seulement qu'on aurait pu glaner dans le FEW: FLAMME-ROLE 1528 (3, 600a; 1702), FLORER 1612 (3, 631a; 1702), FLOTTILLE 1691 (15-2, 150b; 1760), FOND I, 1 12^e s. (3, 872a; 1534), FOND I, 2 12^e s. (1702), FRÉGATAIRE 1679 (23, 90b; 1758), FRÉTEUR 1616 (17, 436a; 1701), GABARIER verbe 1764 (16, 23a, consulté pourtant pour GABARIEUR; 1773). Et pourquoi pas donner les dates du FEW quand on y renvoie? Voyez FLAMBART II 1606 (1848) ou GRÉER 1666 (1758).

Les recueils de textes sur le Clos des galées pourraient rapporter davantage. Bréard: FOND II 1384 (1442), FORGE 1384 (1687). Fawtier: FERREMENTS 1 1295 (II, 633; 1369). Chazelas: FAÇON 1374 (II, 158; 1516-20), FEU I, 1 1385 (I, 292; 1678), FIL I 1376 (II, 160; 1591), GARDIEN I, 1 1395 (I, 330; 1566); pour GRAPPIN 1 (1369) et GUME (1390) Chazelas offre un autre texte de 1359 (II, 148-149).

Les répertoires de datations nouvelles en offrent aussi pour le NGN. Delboulle (RHL 12, 712) donne FUROLE en 1512 (1584), le FM (16, 300) GRÉAGE (1848) et GRÉEMENT (1758) en 1744. Dans les *Matériaux* de Quemada on aurait trouvé GOGUELIN (1848) en 1833 (II-13, p. 132) et la forme *greslin* (1676) de GRELIN dès avant 1529 (II-21, p. 107).

Passons aux manuscrits: celui de Lille, déjà cité pour sa datation de 1443, offre FOUGON (1528), FOUR (1740-44) et FEU V (1740-44), celui de la B.N., fr. 3174: 21-26 (copie A.N., Marine B⁶⁷⁷: 18-23), qui est de 1521: FEMELLE (1584), FONDE 2: *donner fonde* (1660), FOURRURE 3 (ca 1540) et GALAVERNE (1551). Divers documents des Bouches-du-Rhône (cf. notre *Stolonomie*) fournissent FLAMME 1544 (1586), FOULOIR 1 1551 (dès 1513 *folador*; 1647), FUSTIER II 1477-81 (c'est le document sur lequel s'appuie Masson 1938), GANCHE 1477-81 (1628), GAVITEAU 1512 (17^e s.), GROUPIS: *gropie de col* 1512 (*groupis de col* 18^e s.). Le ms. de Troyes (Arch. de l'Aube) de 1661, copié pour Jal (A.N., B⁶⁷⁷: 295-299), contient GOURDINIÈRE 1 (1682) et GUINÇONNEAU (1695; erreur *quinçonneau* dans Jal), celui de Vincennes SCH 135, d'env. 1680, GORGAS (1691), le traité de Bénat (Vincennes SHM 408) la forme *fauque* (1769-82) de FARGUE 1, le recueil de la Bibl. Mun. de Marseille 967 (voir plus haut) FOURRER 1 ca 1685 et ca 1705 (1740-44). Dans la *Stolonomie* (1547-50) se trouve GOURDIN I, 2 (1682), mot pour lequel on a pourtant vu notre thèse, où GOURDINIÈRE 2 (1704) est attesté en 1558 (il y a un renvoi) et GUMENETTE (1525) en 1521. Dans les traités de 1691 (ou plus commodément dans l'Index de notre édition) on aurait rencontré FATIGUE (1848), FATIGUER (1792), FÉMELOT (1758), FILEUR 1 (1747-69), FORME III (1740-44), GALOCHE I:III, 2 (1786) et GOTON (1714).

Pour terminer, voici encore quelques chroniques, récits de voyages, textes littéraires et autres: Roland, ca 1100: GOUVERNER I, 1 (1135-40). Wace, *Brut*, 1155: GOUVERNEUR 1 (13^e s.). Traités de 1246 avec Gênes, éd. Belgrano: FOURNIR (1548). *Mélusine*, 1392-93: GRAPPIN II (1516). Boucicaut ca 1408: FER I (1570). Caumont 1419-20 parle déjà de « saint Helm » (FEU VI, 1584). Commynes 1489-98: FAUCON (1516-20). Villeneuve 1495-96: GÉNÉRAL subst. 2 (1570). Auton, déb. 16^e s.: *aller à fond* et *mettre à fond* (FOND I, 3; 1671). Conflans 1515-22 (éd. Jal 1842!): FANAL I, 2 (1643). Crignon/Parmentier 1529: FUTAILLE (1545). Rabelais 1548/1552: FLANC (1558) et 1564: GUILLARDET (1660). Amyot 1559: FRAIS (1697). Brantôme, éd. 1604: GÉNÉRALE (1848; 1708 sub GÉNÉRAL adj.; nous le trouvons dès 1510) et GÉNÉRALITÉ (1660). Bouchard 1630: GENOU II (1721) et GIGANTE (1691).

Dans plus d'un cas, un auteur cité a puisé dans une source identifiable. Ainsi, Nicot 1584 emprunte souvent à Dupuys 1573 (FERLER 2, FEU VI, FILER IV, FOUR

II, FUIROLE, GAILLARD subst. II, GARANT, GENOU I, GUINDER, GUINDERESSE), qui remonte parfois plus haut encore; à Thierry 1564 (GUINDAL) ou à Estienne 1538 (GACHER). GACHEMENT (Est 1549) est déjà dans Estienne 1539 et Estienne 1538 (FEW 17, 543a). François/Binet 1621 a pris bien des choses dans Nicot (FEMELLE; on y cite les deux). Cotgrave 1611 doit à Rabelais 1564 GAILLARDET et au *Pantagruel* 1532 GALEFRETIER; par ailleurs, on semble ignorer que le *Quart Livre* de 1552 a connu un premier 'jet' en 1548 (FADRIN, GRAIN I, 1, GREC, GRUPPADE). Morisot 1643 copie Hobier 1622: sous GOURDIN II ils sont cités tous les deux. Cleirac 1647 est parfois déjà dans Cleirac 1636 (FERLER 1, FOULOIR I, GRELIN: forme *guerlin*); par contre, les deux passages sous GUMÈNE ne sont pas encore dans l'éd. de 1636 (de même GONFANON); sous FALOT I, on donne la date 1636 avec la page de l'éd. de 1647. Nous avons déjà dit en 1987 (p. 611) que le ms. B.N., fr. 19110 est essentiellement une copie de Fournier 1643: c'est le cas pour FADRIN, FERLER 1, FERSE, FRAÏCHIR et GANTERIAS. Furetière 1690 est tributaire de Nicot (FEMELLES), de Cleirac (FURAIN 2; déjà Fur 1687 sub *lamanneur*) et de Fournier (FERSE); Corneille 1694 de Desroches 1687 (GIBELOT 1). Pour son Furetière de 1701, Basnage a emprunté plus d'une addition à Corneille (GOSSE), à Ozanam 1691 (GUIDEAU) et surtout à Desroches (GUI)⁽¹⁾, mais il se contente souvent de copier son grand modèle: FORCER II, 2a, FORTUNAL, FOYER 2 (déjà Fur 1687), FREIN, FRÉTEUR 1, FUNER (Fur 1690 < Guillet, cité dans Jal!), FUSTE 1 (le texte cité est d'ailleurs celui de 1690!), GAILLARD adj. 2, GALÉRIEN, GÉNÉRAL subst. 2, GERSEAU, GUMÈNE. Le Trévoux de 1704, à son tour, est une copie fidèle du Furetière de 1701 (GROS 2: *gros aventurier*). Aubin 1702, cité très fréquemment, n'est pas bien original non plus: il emprunte à Guillet (GRAIN I, 1, 2^e ex., GOURNABLE 1), à Desroches (GAI) et plus spécialement à Corneille: FEU IV: *feu grégeois* (Corn < Fur), FLAMMEROLE, FLOT 3, FOIT, FOURRURE 3 (Corn < Ozanam < Dassié < Hobier, qui est cité également!), FRISE II, FURAIN 2, FUSEAU (Corn < Ozanam < Desroches s.v. *tacquet*), GAINÉ 1 (Corn < Desroches), GARE (déjà Fur 1690), GRAPPIN II, GRENIER 2 (déjà Richelet 1680). Pour FARAILLON 2, Savérien 1758 remonte à Corneille, celui-ci à Furetière et ce dernier à Cleirac 1647, qui est cité également.

Une source parfois dangereuse est Jurien de la Gravière, auteur passionné par la 'marine d'autrefois'. Nous avons pu établir que pour *Les derniers jours de la marine à rames* (1885), il a consulté et largement utilisé des documents originaux: Barras de la Penne (déb. 18^e s.), l'*Exercice des galères* de 1682 (FISQUER, FORTÉ: même interprétation fautive que dans le NGN), les traités de 1691 (FIGURE I, 2 et FLAC)

(1) Les sources de Basnage de Beauval ont pu être identifiées pour la quasi-totalité des termes de marine dans son dictionnaire, et tout spécialement pour ses additions au Furetière de 1690. Voir Jan Fennis, «Les sources du vocabulaire maritime dans le Furetière de 1701», dans *La lexicographie française du XVIII^e au XX^e siècle*, Actes du Colloque international de lexicographie tenu à Düsseldorf (sept. 1986) publiés par Barbara von Gemmingen et Manfred Höfler. Actes et Colloques 27 (= *Travaux de Linguistique et de Philologie*, XXVI). Paris: Klincksieck, 1988, pp. 75-93.

et le mémoire de Masse (voir plus haut; *fringuer* est d'ailleurs devenu FRINQUER dans le NGN). Dans son enthousiasme cependant, notre vice-amiral a forgé certains mots, il a commis des erreurs en se trompant sur le sens et en transcrivant fautivement les manuscrits. Dans le texte de Masse on lit (pp. 470, 472) *chanter* (les ostes), qui est devenu dans Jurien CHAGNER (p. 216) et *changer* (p. 217). ESCANDAILLER 'sonder' a été formé par Jurien à partir de *escandail* ou de l'occ. *escandalhá*, cat. *escandallar*; CARTÉGER 'pointer la carte' (dans Jurien d'ailleurs *carteger*) vient de ses lectures de Pantero Pantera (1614, *carteggiare*), mais ces mots ne sont que 'virtuels'. C'est Jurien seul qui appelle BOUJACQUE ('sac de forçat') une 'casaque' (ou un 'gobelet') et GRISSELLE une 'estrope'. Plutôt donc que de se fier à cet auteur, le NGN ferait mieux de recourir aux sources et de dater en même temps certains mots d'environ deux siècles plus tôt.

Pour ce qui est des langues représentées dans la nomenclature, observons que FANE doit être marqué comme occitan (*fano*; cf. le FEW auquel on renvoie) et FIOLA comme languedocien. FALOT III renvoie au languedocien FARÔT; le mot français se trouve dans les dictionnaires de Nicot à Oudin 1660. GUINDAL est aussi français (cf. Thierry 1564 - Cotgrave 1611). GATOS est dans Cleirac une référence à Guillaume de Tyr: il s'agit d'un mot latin (cf. GATUS), et le lecteur est induit en erreur.

Nous devons, hélas, répéter notre remarque (1987, p. 613) sur le latin médiéval: il est abusif de relever des latinisations de mots non français attestés hors de France, tels que FADA (douteux; cf. Jal), FORFEXA, GALEATOR et GALEDELLUS (Italie), GRUATINUM (Yougoslavie), FISIGARDUM, FLAELLUM, FLOTGATA, FOTYNGES et GROUNDAGIUM (Angleterre). Du moment qu'on élimine — à tort — FERRY(-BOAT), il est ridicule d'accueillir la série FERIA, FERIAGIUM, FERIARE, FERIATIO et FERYBOTE!

On relève plusieurs mots fantômes: FACQUE est en effet une erreur de lecture de Jal pour *falque* (B.N., Clairambault 325: 9398 et A.N., X¹8621: 206), FAVAR l'est également (a.l.d. *favars* il faut lire *pavais*; cf. Molinier, *Chronique normande du XIV^e siècle*, Paris 1882, p. 211), FLAYAUS («sens incertain») n'est autre que *fléau* 'arme composée d'une masse de plomb attachée par une chaîne à l'extrémité d'un manche' (FEW 3, 596b), FRINQUER doit être FRINGUER (voir ci-dessus), GANTIER («sens incertain») est la forme normanno-picarde de *chantier*, GRÉCOLISER est une faute (de Littré?): *grécaliser* est déjà dans Fur 1690 sub déclinaison, GUESPER est une coquille ou une erreur de lecture pour l'afr. *guerper*, *guerpier*, enfin GUILLARDE n'existe pas plus que GAILLARDE (renvoi): dans le texte, il faut lire *guillardés*, qui est tout simplement le pluriel de GUILLARDET.

Certaines définitions demandent à être corrigées: FADRIN 3 'bas-officier' n'est autre que FADRIN 1 et repose sur une interprétation erronée du texte de Rabelais (déjà Cotgrave 1611), *faire canal* (FAIRE 17) est mal défini (cf. CANAL 4), FORTÉ ne signifie pas 'tenez!, amarrez!', mais 'arrêtez!' (cf. FORT DE VIRER 1687), pour GALIERNE le sens de 'caliorne' est aussi improbable que celui de 'galaverne' proposé par Chazelas, GALOCHE I, V est plutôt une 'console', GARDIENNERIE n'est point un

terme de galère, GOURBIE est un 'ciseau (à tranchant triangulaire?)' plutôt qu'une 'cheville' (voir aussi Chazelas I, 324 et II, 200, ainsi que FEW 4, 322b: *gourbio*), enfin il est inexact de donner comme synonyme de GUÉRITE II, 2 'chambre de poupe', puisque celle-ci se trouve sous couverte (cf. GAVON): il faudrait définir 'espace couvert par le berceau de poupe', comme il ressort bien du second passage de Marteilhe.

Quant aux formes: sous FONCET *fousses* est probablement à lire *fonssés*, *forcaire* à côté de FORSAIRE montre simplement l'absence fréquente de la cédille (cf. aussi GUINCONEAU), *fourgon* est une faute pour FOUGON dans des éditions anciennes de Rabelais (voir Jal!), FRÉTEURE prête à confusion par son *e* en hiatus (cf. les solutions différentes adoptées pour FERRURE et GERSEURE), et à GROUPIS il faut préférer GROUPI.

Les coquilles ne sont pas rares. Voici quelques dates: 1545 > 1546 (FOUGON), 1840 > 1480 (GABIE I), 1541 > 1521 (GALOCHE II), 1525 > 1526 (GATTE I), 1462 > 1442 (GONDELETTE), 1386 > 1389 (GOUVERNEMENT), 1907 > 1904 (GRASQUE) et 1524 > 1525 (GUINDERESSE). Ensuite FERRAGE 1: *estogges* > *estoffes*, FUSEAU: *se renfler* > *le renfler*, GALION I, 1 1279: *eg* > *et*, GÉNÉRAL subst. 2 1670: *deub* > *deu* et *Vironne* > *Vivonne*, GIROUETTE: le premier *r* de l'étymon est fautif, GOURDIN I, 1: dans la définition *toile* > *voile*, GUINDAS 1 1551: *voles* > *vetes*, GUMÈNE 1547: *ormeyer* > *ormeger*, GUMENETTE 1691: *caps de toste* > *caps de poste*.

Dans les correspondances des autres langues — répertoire toujours utile, même s'il est fort long (FAIRE, FANAL) — nous avons relevé plusieurs fautes rien que pour le néerlandais. FAIRE (p. 606b): *leeftocht inskan* > *inslaan*, FERLER: *belsaan* > *beslaan*, FOUET: *zxiepen* > *zwiepen*, GACHE: *rolispaan* > *roeispaan*, GARGOUSSE: *kadoesgaren* > *kardoesgaren*, GUIBRE: *zcheg* > *scheg*. Du reste, il faut séparer *het noordoosten* (GRÉCOLISER) et couper *nacht-huis* (GÉSOLE). Ajoutons que *hopen* (GAMELLE) ne signifie pas 'écope', mais 'puiser l'eau'.

Quelques remarques diverses pour conclure: FAIRE 22 n'est autre que FAIRE 70 (cf. CAR). FALOT I: 1386 *escroups* est à lire *estroups* 'estrops' (cf. notre c.r. de 1987, p. 612). FEU VI: *feu Saint Telme* n'est pas dans François 1621: c'est Fournier 1643 qui est résumé par Jal. FION: il faudrait indiquer que c'est une formation régressive de *matafion* (renvoi). FLON, FLONC et FLONIS (*floncs*?) désignent le même cordage. FORME III: le dernier texte cité n'est pas le «Traité des galères» de Marseille, mais le «Traité de la construction des galères» de Vincennes (1691). FOUGON 1528: à préciser qu'il s'agit d'une traduction de l'italien (Paul Jove). FOUGUE 1 et FOULE 2: pourquoi deux fois le même passage de Guillet, puisqu'il y a des renvois? FRAIS est aussi subst. (*petit frais*, etc.). Les *Caravanes* se composent de deux parties: le texte de Luppé (1660) et — avec pagination séparée — celui de Larrocan (1708), ce que le lecteur ne soupçonne pas (cf. GALÉASSE, GAVITEAU, GÉNÉRAL adj. et la Bibliographie de D/E). GINGUET n'est pas dans Guillet (qui donne *hinguet*, forme non mentionnée; elle se retrouve dans Furetière, Ozanam et Corneille), mais

dans Ozanam et Corneille. GORDINUM: la date (1298) manque. GOURMETTE 1643: Fournier dit: «Gourmette, *en Portugal*, est...», information qu'on n'aurait pas dû supprimer.

Mettons fin à ces longues litanies. Le *Nouveau Glossaire nautique* est certainement utile — nous y avons puisé personnellement bien des informations et des attestations —, mais de toute évidence il ne répond (toujours) pas aux espérances ni à ses propres buts (voir notre c.r. de 1987). Parmi les collaborateurs, aux compétences inégales, on compte trop peu d'historiens de la langue et de philologues. Les erreurs sont trop nombreuses, la documentation est hautement lacunaire et les dépouillements ne sont pas systématiques, parce qu'on n'a pas pris la peine d'inventorier (sur fichier ou sur ordinateur) ce que contiennent les sources disponibles, y compris Jal lui-même! Pour les dates et les étymologies, le FEW est trop peu consulté, pendant qu'on n'utilise jamais ni le Bloch/von Wartburg, ni le DEAF (précisément pour la lettre G), ni même le TLF. Tout cela est impardonnable.

Augustin Jal, dont le nom a été associé assez impertinemment au titre même de l'ouvrage, aurait été mécontent de cette 'révision' qui est déjà à réviser sur trop de points pour être ce monument dont nous avons parlé au début de ce compte rendu. Des mesures radicales s'imposent si l'on veut atteindre ce niveau. Après un service sans grand éclat, ce navire lancé il y a vingt ans a grand besoin non seulement d'être radoubé, mais d'être transformé 'depuis la quille jusqu'à la pomme du mât'. Ce sera pénible et coûteux, mais c'est le seul moyen d'échapper au vieillissement prématuré, voire au désarmement. Le temps presse!

Jan FENNIS

Pierre RÉZEAU, avec la collaboration de Jean-Paul CHAUVÉAU, *Dictionnaire angevin et français (1746-1748) de Gabriel-Joseph Du Pineau*. Édition critique d'après Paris, Bibl. nat., nouv. acq. fr. 22097, Paris, Klincksieck, coll. Matériaux pour l'étude des régionalismes du français (CNRS, INALF), 1989, 469 pages.

Ce nouvel ouvrage de Pierre Rézeau est important pour l'étude historique des variétés galloromanes et françaises comme pour l'histoire de la lexicographie régionale. Ni la dialectologie historique, ni les travaux entrepris sur les régionalismes ne se conçoivent, en effet, sans le recensement, la mise à jour, l'édition et l'exploitation critique des sources lexicographiques du passé restées manuscrites. A cet égard, le livre de P.R. servira certainement d'exemple aux bonnes volontés qui voudraient s'orienter vers de tels travaux de base, d'incontestable utilité, plutôt que vers une vulgarisation hâtive, au gré des sollicitations du marché de l'édition (régulateur doux d'activités relevant de la recherche scientifique).

L'introduction [5-32] décrit d'abord le manuscrit [5-7], qui appartient au recueil de glossaires régionaux constitué par Camille Falconnet (dont la partie picarde

a été publiée en 1962 par Raymond Dubois, v. BDP² 2.2.3.1.1.), puis trace la genèse du projet de Du Pineau (Angers 1694-après 1749) à l'aide de la correspondance inédite avec Falconnet [7-13]. Ce projet d'«*abécé angevin*» [9] participe des diverses tentatives faites au XVIII^e siècle afin de rassembler la documentation concernant les parlers et les parlures des provinces: à côté de celle de Falconnet [5-6 et n. 6, 8], mentionnons, parce qu'ils lui sont à peu près contemporains, les efforts du comte de Maurepas qui, en 1732, «eut la curiosité de faire mettre dans sa bibliothèque tout ce qu'il y avait de meilleures poésies dans les divers patois du royaume», et le projet d'anthologie dialectale auquel Claude Sallier, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres comme Falconnet, semble avoir travaillé vers 1739 (*Bizà Neirà* 42, 1984, 13-14). Comme beaucoup d'autres travaux du XVIII^e (cf. Brunot HLF 7, 281) le *Dictionnaire angevin et françois* ne parvint pas jusqu'à l'impression.

P.R. analyse ensuite la technique lexicographique de Du Pineau: nomenclature (2.150 mots environ), structure des articles, définitions, localisation géographique («le quart nord-ouest de l'Anjou» [16]) [13-19] et sources [19-21]. Le point le plus frappant est «le caractère composite de la nomenclature» [13]. A côté des particularismes angevins contemporains (plutôt registre français que proprement dialectal, d'après les exemples), Du Pineau glane «les vieux mots angevins» [10] et «plusieurs expressions qui ne sont pas du bel usage» [8]. Il compile sans complexes: «J'ai pris tous les mots de La Thaumassière et mon petit barbouillage angevin a bien augmenté avec Du Cange» [8]. Sur les 59 mots en *l-* qu'il enregistre [241-251], une trentaine sont des angevinismes, une dizaine sont tirés des *Coutumes du pays et duché d'Anjou*, une petite dizaine ont probablement été choisis parce qu'ils «ne sont pas du bel usage» (mots vieillies, populaires, familiers ou burlesques); on hésite sur le statut des autres; à cela s'ajoutent deux noms propres.

Le *Dictionnaire*, dont la date de composition peut être fixée à 1746-1748 environ [5], occupe les pages 37 à 423. C'est une édition critique (comme l'indique le titre du livre), mais aussi commentée. Les principes d'édition retenus [33-36] (introduction de vedettes; restitution de la catégorie grammaticale; dépistage des items cachés, des emprunts aux *Coutumes* — emprunts généralement inexplicites: neuf fois sur dix pour les mots en *l-*, des doublons; système de renvois) permettent de mettre de l'ordre dans le texte et de le donner à lire de façon à la fois commode et respectueuse de sa lettre. — Quelques remarques de détail: — peut-être ménager une entrée postiche *attifé* (avec renvoi à *tiffée*) pour ce mot que Du Pineau a oublié de traiter et une entrée *asseoir* (*s'*) renvoyant à *brandière* (pour la forme *s'assisent*); — s.v. *babel*: *babel*] *babel*; il a beaucoup de *babel*] *il a beaucoup de babel*; — s.v. *bamette*: on aurait pu choisir *Bamette* (*la*) comme (première) vedette ou mettre *bamette*, fiction étymologique chargée d'introduire le toponyme, entre crochets; *BAMETTE*] *BAMETTE* (*LA*); — s.v. *canne*: l. 2, *tâte-vin*] *tâte-vin** (mot traité p. 441); — s.v. *égreneau*: il aurait été plus prudent de choisir le pluriel *égrenaux* comme vedette; — s.v. *Jouffray*: vedette à catégoriser n. pr. (et non: expr.); — s.v. *landier*: ici, choisir sans doute le pluriel *landiers* comme vedette; — s.v. *loulou*: le pluriel *loulous* est aussi préférable en vedette; — s.v. *Oratoire*: aj. une

seconde vedette *l'Oratoire*; — s.v. *Sous terre*: la majuscule n'est pas conforme à la graphie de Du Pineau; — s.v. *tiffée*: la vedette aurait pu, sans inconvénient, être *tiffé*; — s.v. *tôper*: aussi v.intr. dans le sens de "boire"; — s.v. *tou*: TOU] TOULX (cf. s.v. *privasais*); — s.v. *va*: «interj.» convient-il à l'exemple cité sous *mon*?

Le commentaire lexicologique⁽¹⁾ a été mené en collaboration avec Jean-Paul Chauveau [36]. C'est dire qu'il s'agit, pour ce qui est régional, d'un vocabulaire de l'Ouest revisité, à partir de Du Pineau, par les deux meilleurs connaisseurs du domaine. Les mots recueillis par Du Pineau sont intelligemment scrutés et bien mis en perspective grâce à l'utilisation de la lexicographie dialectale (surtout Verrier/Onillon), des atlas régionaux et du FEW. Celui-ci est systématiquement exploité, critiqué (ainsi s.v. *auripeaux*, *breniquet*, *carabin*, *chateigne* [pour *mêcher*], *dessour*, *enaires*, *encanher*, *grettes*, *longère*, *morose*, *ostade*, *ousée*, *va*²), "radiographié". Signalons les articles qui dépitent des classements multiples (y compris entre les volumes 1-19 et 21-23): *affurer*, *aguibois*, *beduaudière*, *bielle*, *bouée*, *bougon*, *boussacre*, *boustarin*, *casse*, *chanteno*, *clieumer*, *dérincer*, *échaubouillé* (pour *élevure*), *frésilles*, *ganicelle*, *gaye*, *grobis*, *huiau* [438], *pen[n]ette* (pour *menette*: quatre classements, dont seulement deux sont signalés par TLF et trois ds ZrP 104, 173), *pouffrir*, *privasais* (pour *toulx*), *ragane*, *souvandier*, *tatiller*, *traveuche*, *turcie*, *verri*. Signalons aussi ceux, nombreux, qui concernent exclusivement des «matériaux d'origine inconnue ou incertaine» (souvent avec des premières attestations ou des suggestions étymologiques): *adbien* [430], *bauge* (-er), *bedée*, *bergingeons*, *bezouiner*, *bistant*, *blée*, *blou*, *boire*, *boucahu*, *bouet*, *boussicre* (-er), *bredancer*, *brediner*, *cahion de cave* [430], *chassifiau*, *choine*, *se choyer*, *coire*, *dogrier*, *driner*, *encanher*, *godiverer*, *se goinsser*, *gouziller*, *gringueloter*, *gripie*, *hallebrada*, *houdoires*, *ligouge*, *moquette*, *oribu* [441], *panne*, *pecqre*, *pecquias*, *pignard*, *pocque*, *quémander* (-ant), *se récopir*, *rouatre*, *thie* (à paraître FEW 22, II), *tin*, *tribart*, *tune*. Le FEW s'en trouve toujours enrichi et il est permis de lire cette édition commentée comme une contribution à la mise à jour permanente du *Thesaurus Galloromanicus*, non seulement par les matériaux nouveaux qu'elle apporte, mais aussi grâce au degré d'élaboration poussé dont ceux-ci bénéficient. Le type de traitement rappelle celui du *Dictionnaire des régionalismes de l'Ouest* (1984): quelle différence avec les données on ne peut plus brutes du «corpus d'exemples» de la *Bibliographie des régionalismes du français* (1986)!

Les notices sont justement sobres, mais on ne craint pas d'ouvrir la discussion dès que le besoin s'en fait sentir et de la pousser aussi loin que possible quand il convient. J.-P. Chauveau s'est souvent chargé de cas difficiles, en général avec beaucoup d'efficacité. Un certain nombre de formes demeurent plus ou moins énigmatiques: *s'aleuzer*, *calamber* (en partant de *camembert*, on ne voit pas qu'il puisse y avoir une dissimilation entre les *m*, le second étant purement graphique), *éramper*,

(1) Pour l'examen d'un champ lexical bien représenté dans Du Pineau (le vin), v. P.R., "Un trésor lexicographique méconnu: le *Dictionnaire angevin-français* du Père Du Pineau (1748)", ACILR 18, IV, 1989, 94-103.

gangan, garelle, gobistique, griche, havrier, loupitre, mazadouaire, meladoire, misti-friolo, pimont, randuer [427], *riboille (ribouillette), rigousser, tout soneia, souatter, verdaquin*.

Pour donner une idée du "rendement" du *Dictionnaire* de Du Pineau et de ce que son expertise apporte à notre connaissance du lexique « angevin et français », on peut reprendre l'exemple des 59 mots en *l-*. On y relève dix premières attestations (d'unités: *languai, lendorer, ligouge*; de formes: *lanfouar, laiteau*; de sens ou d'emploi: *languette, larderie, se libertiner, loquet, louer*, — et *lainier?*), plus deux que P.R. livre au passage d'une autre source que Du Pineau (*lame, leu(r)s*), une dernière attestation (*latineur*), cinq hapax ou attestations isolées (d'un sens ou d'une locution) (*lavure, lienne, lignon, limaçon, loupitre*). Soit au total 18 "attestations intéressantes" sur 61 mots traités. On aurait souhaité une liste spéciale des attestations-charnières, au moins pour les « lexicographes pressés » (MöhrenLand X)... que nous sommes tous un peu!

Observations marginales: *abécé* n.m. "livre où les matières sont traitées par ordre alphabétique, dictionnaire" (1746 ds une lettre de Du Pineau [9]): sens à aj. FEW 24, 26b, ABC; cf. frm. *alphabet* "id." (FEW 24, 348b). — S.v. *ageon*: renvoyer aussi à FEW 25, 187b, *ARG-. — Aj. *agnus* n.m.pl. "petites bagatelles (qu'on donne, par ex., à un enfant)" (ex. s.v. *nigerie* ds la déf.): à rattacher probablement à AGNUS II 1 b (FEW 24, 267a; v. encore DialWall 14, 68), à partir du sens de « petite image de piété (souvent ornée de broderie et destinée aux enfants) » (TLF). — S.v. *ail*: on ne saisit pas très bien si « Ø FEW sous ALLIUM » concerne le sens de "gousse d'ail" ou les formes de pluriel *aux/ails* (v. FEW 24, 335ab, n. 1). — S.v. *aisse* n.f. "ais, planche": on renvoie par distraction à FEW 1, 190a, AXIS — ce qui est exact étymologiquement, mais Wartburg a traité la famille concernée sous un article ASSIS (FEW 1, 160-1); on y trouve mfr. *aisse* noté chez Brantôme (1, 161b, n. 1) et centr. id. (1, 160b). — Aj. *ampouille* n.f. "tumeur au visage occasionnée par quelque coup" (s.v. *orpué*): ce sens, à distinguer de celui de "petite tumeur formée par des sérosités accumulées sous l'épiderme", n'est pas attesté par FEW 24, 488-9, AMPÜLLA I 1 (seulement dans le type « camboule » 24, 490-1); pour la graphie en *-ll-* (v. aussi s.v. *poulette*), cf. FEW 24, 492a, n. 1. — *Angevinisme* n.m. "recueil de mots angevins" (?) (1746 ds une lettre de Du Pineau [9]): à aj. FEW 24, 602b, ANJOU. — S.v. *arbelaise* n.f. "côtelette de cochon": BizeulBlain est à dater maintenant ca 1850 (selon éd. Brasseur 5); en marge de Bizeul, le mot est attesté également pour Dinan (d'une autre main); aj. aussi hbret. *arbelèze* "côtes de porc frais non séparées" (rég. 1823, MAnt 4, 324), renn. *arbelaise* "côte de porc" (rég.); ce type sera traité FEW 22, II (diverses parties de la viande découpée). — S.v. *aubro* n.m. "gouvernail": si la forme est bien un simplex, ce qui paraît le cas, on peut dire plus nettement que c'est un mot lyonnais (Lyon *obro* "arbre" 1846, EscoffVTextes); pour le traitement, v. GardettePh 185-6 (l'évolution *a > ô* sous l'accent ne serait notée dans l'écriture que vers la fin du 18^e s.). — S.v. *bannart* n.m. "pleureur": disons, par parenthèses, qu'il faut rattacher à ce type de l'Ouest (FEW 1, 239b, *BANNOM) CôtesN. *père Banard* "vent d'ouest", *mère Banard* "la pluie" (FEW 21, 11b). — S.v. *barreau* n.m. "baril": après le renvoi à FEW 1, 331b, BERA, on aurait

pu renvoyer aussi à BIWb, qui conteste cette étymologie. — S.v. *bataclan*: aj. la référence à FEW 8, 46b, PATT-. — S.v. *bedon* et *bedonner*: aj. la référence à FEW 1, 421b, *BOD- 3. — S.v. *bedondaine*: aj. la référence à FEW 1, 422a, *BOD- 3. — S.v. *bélinge*: cf. encore FEW 24, 451a, n. 9. — S.v. *birette*: cf. la même forme ds DC (Paris 1366). — S.v. *dolicher* v.tr. “carésser [= flatter]”: on pourrait penser à un dérivé de *dol* “tromperie, ruse” (FEW 3, 120b, DOLUS; GdfC; Hu; MolinFaictz; Chastell; Cotgr 1611; Hrd 74; Scarr), cf. mouz. *adauler/adôler* “gâter, flatter, caresser, aduler, plaindre”; le parallélisme de formation avec norm. *dolicher* “faire des copeaux” (Du Pineau) pourrait être récupéré à travers la rencontre de *dol* < *dolus* et des dérivés de DOLARE (dont LoireI. *dolêt*) signifiant “copeaux” (FEW 3, 116b); il n’est peut-être pas nécessaire de faire remonter jusqu’au latin la contiguïté entre les deux familles, comme le fait OrrEss 200-5 (surtout 202) dans son étude classique; elle a pu se recréer à partir du moment où *dol* “tromperie, ruse” a été introduit par emprunt savant; par-dessus le marché, il n’est pas exclu que “raboter, aplanir (faire des copeaux)” > “tromper, flatter” soit tout simplement une métaphore spontanée qui a pu se produire indépendamment de la proximité des signifiants, cf. norm. *dole-la-boise* n.m. “flatteur” (DT; Moisy; FEW 3, 117a, DOLARE): la voie directe suggérée par P.R. est peut-être la meilleure. — S.v. *escourgée* n.f. “fouet”: dire que le mot est « attesté [...], sous la forme actuelle, à partir du XIV^e s. » n’est-il pas trompeur? Rich 1693-1759 le déclare ‘un peu vieux, peu en usage’; on aimerait en connaître la fréquence dans le corpus du TLF (qui l’accueille). — Aj. *faux* adj. “toxique, non comestible (d’un champignon)” (s.v. *pi de chien* ds la déf.): Ø TLF; Ø FEW 3, 392-3, FALSUS. — Aj. *femme* n.f. “femelle (ici: du porc)” (s.v. *pourça*): Ø ce sens FEW 3, 449b. — S.v. *gouine* n.f. “fille dérangée ou qui va avec les soldats à la guerre”: nous ne pensons pas que *dérangée* soit un euphémisme pour “homosexuelle”; nous comprenons la définition de Du Pineau, « fille dérangée ou qui va avec les soldats à la guerre », comme “fille déréglée dans sa conduite [sexuelle] ou qui va avec les soldats, à la guerre”. La définition contiendrait donc deux attestations intéressantes: *dérangé* “déréglé dans sa conduite” (Ac 1740-1878 ds FEW 16, 244a) et *aller avec (qn)* “avoir des relations sexuelles avec (qn)” (1778 et dp. Vill 1888 ds FEW 24, 415a et n. 8, AMBÛLARE); c’est peut-être trop... — S.v. *gourner* v. “diriger le gouvernail d’un bateau”: la première attestation, malgré FEW, est dans Trév 1721 (‘ne se dit que sur la rivière de Loire’), qui précède donc Du Pineau. — S.v. *guéridon* (*damnée* —) “(t. d’injure à une fille)”: pour le refrain, v. surtout Thureau 180-2 (cf. FEW 4, 304b, GUÉRIDON; BIWb); l’ignorance avouée par Du Pineau [15] du sens de *guéridon* ne lui est peut-être pas propre; sur la plasticité sémantique remarquable des délocutifs formés sur des refrains, v. *Parade Sauvage*, Bulletin 4, 1988, 68-9). — S.v. *herbaut*: afr. mfr. *herbaut* (et var.) “famine” est classé FEW 21, 455a; on y trouve aussi mfr. *herbaude* “femme furieuse” DuFail, qui se rapporte plutôt à mfr. frm. *herbau(l)t* “chien courant qui se jette durement sur le gibier” (Rab 1552; Mén 1694; Trév 1721-1771; Besch 1845-Lar 1848; sera traité FEW 22, II, sous chien de chasse); mais on peut se demander (est-ce ce que suggère P.R.?) si toutes ces attestations de dictionnaires ne découlent pas d’une mauvaise interprétation du passage chez Rabelais. — S.v. *laiteau* n.m. “linteau”: le mot est considéré comme une « var. phonétique [de *linteau*] »; en fait, la dénasalisa-

tion est explicable par la confusion entre *liteau* (FEW 16, 470b, LÏSTA) et *linter* (proches par la forme et le sens): cf. lim. *liteau* "linter" (rég. 1825) classé sous LÏSTA par FEW l.c., ou, au rebours frm. *linter* "linter" ('pop.' 1808, FEW l.c. et n. 7); c'est au niveau lexical qu'il y a eu coalescence entre les deux unités. — S.v. *langeais* n.m. "melon du pays de Langeais": il y a bien un article LANGEAIS, FEW 5, 160a. — S.v. *lavure*: dans l'expression *Il dépense plus en lavures qu'en souvandier*, on peut se demander si *lavure* (que P.R. interprète "lavure (de vaisselle)") n'a pas le sens de "boisson composée d'eau, de son, etc. pour le bétail" (plusieurs attestations dialectales, mais pas de l'Ouest, ds FEW 5, 214b, LAVARE); nous serions enclin à prêter un sens analogue à *boisson* dont Du Pineau se sert pour définir *lavure*. — S.v. *peste*¹: peut-on dire que *peste* soit une «interj.» dans *Peste oui!?* — S.v. *pi de chien*: c'est peut-être le nom pour "champignon toxique" et non pas le nom d'un champignon toxique (indéterminé); v. ALO 384* et ALCE 69*. — S.v. *poire*: en fait, la première attestation de *poire de chiot* se trouve dans *Le Voyage racourcy, de trois bourgeois de Paris* 7, dans une comparaison («il fit rencontre de ces petits mignons tous escretez comme une poire de chiot»); l'ouvrage, édité à Paris, «chez la veuve Ducarroy, rue des Carmes à l'enseigne de la Trinité», est sans date, mais on peut le situer entre 1627 et 1639, cf. Renouart 124 (communication de Marie-José Brochard). — S.v. *tôper*: le commentaire («*Toper* est usuel, notamment pour marquer l'acquiescement à boire, dep. le XVII^e s. (ainsi Oudin 1640: "*Tope, tope* [...]")») nous paraît inverser le rapport entre la locution formulaire *tope!* (sous la forme *tôpe* chez Du Pineau) et le verbe dérivé (délocutif); cf. jers. *toper* "trop boire" (FEW 13, II, 38a, TOPP-), qui n'est probablement pas un anglicisme malgré Le Maistre. — P. 465: *désallée* (d'une fille) n'est peut-être pas *dessalé* "déluré", mais *des-all-ée* (cf. Yonne *désaller* "aller à l'encontre du bien", FEW 24, 422b, AMBÛLARE, l'attestation de Du Pineau faisant transition, pour le sens, vers MoselleV. *dezalêy* "fille légèrement vêtue (t. de mépris)", FEW ibid., v. RLIR 46, 186).

L'ouvrage se termine par des annexes [425-469]: — "Mots du *Dictionnaire étrangers à l'Anjou*" (Blois, Champagne, Lyon, Normandie, Paris, Poitou, «ailleurs»; en tout 88 entrées, éditées et commentées selon le même principe que le *Dictionnaire*); — "Les angevinismes [explicites] Ménage" [443-445], qui complète et rectifie le relevé de Heymann (1903), et permet de confronter Du Pineau avec une de ses sources; — un «Mémoire pour Monsieur Falconnet» (environ 1736) par Claude-Gabriel Pocquet de Livonnière, lui aussi collecteur d'angevinismes [457-462], avec annotation lexicologique [463-469]. On a ainsi un dossier commode des débuts de la lexicographie angevine.

La présentation matérielle est très bonne. — P. 23: aj. Gusteau (cité s.v. *breton*) à la bibliographie; — p. 36: *randuer* p. 423] r. p. 427 (et renvoyer plutôt à 463, 465, 467 qu'à 459, 461, 463); — s.v. *boitara*: *rakk*] *rakk*-; — s.v. *brouée*: la locution actuelle "être dans le brouillard"] l. l. a. *être dans le brouillard*; — s.v. *prometre*: l. *mettre, prendre, tenir* (en italique). On voit qu'il s'agit de vétilles.

L'industriel Du Pineau avait également dressé une liste de «Mots Lyonnais» et de «Mots bas normands», qui «doivent presque toute leur nomenclature à l'obser-

vation directe» [18]. On en espère pour bientôt l'édition commentée, sur le modèle, excellent, du *Dictionnaire angevin et français*.

Jean-Pierre CHAMBON

Anna JAUBERT, *Étude stylistique de la correspondance entre Henriette*** et J.-J. Rousseau - La Subjectivité dans le discours* (avec une préface de J.-P. Seguin). Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1987, 561 p. + fac-similés.

Ce livre constitue une étude stylistique conduite systématiquement sur un échange de lettres entre une correspondante anonyme et J.-J. Rousseau, avec des aperçus comparatifs sur des textes contemporains — étude stylistique éclairée spécialement dans une perspective pragmatique. C'est une des premières du genre.

L'introduction situe le travail sous la lumière des recherches d'É. Benveniste, de P.-F. Strawson, de F. Flahaut, de D. Maingueneau et de C. Kerbrat-Orecchioni. Le premier chapitre (*A la rencontre de l'autre — emploi et signification des noms personnels*) est une bonne analyse distributionnelle et évaluative des divers indices de la personne dans les textes-objets; cette analyse est efficacement appuyée sur des bases quantitatives. Dans le deuxième chapitre (*A la rencontre de soi I - honneur à la syntaxe*), A.J. se livre à une vaste enquête sur les procédures (et les effets) de la thématization, à travers des faits de caractérisation générale portant sur les actualisateurs verbaux et sur la distribution phrastique: s'opposent deux systèmes, celui des antépositions de participes et d'apposition, et, plus important, celui de la phrase attributive; on approfondit, ainsi, de manière très intéressante, diverses formes de la thématization du sujet. Le chapitre trois (*A la recherche de soi II - étude des temps verbaux*) envisage méthodiquement, comptages à l'appui, répartition et insertion des temps verbaux; on note une exploitation justement nuancée des distinctions canoniques de Benveniste, et la première véritable apparition, dans le livre, de la notion opératoire d'illocutoire (fort à propos). Le quatrième chapitre (*Face à sa propre parole*) entraîne le lecteur dans le domaine des déictiques (entendus comme sous-ensemble des embrayeurs: démonstratifs et présentatifs particulièrement), élargi à celui des marqueurs de modalités (verbes introducteurs de phrases de discours performatifs ou modaux); cette analyse des «énoncés obliques» ouvre des voies intéressantes à l'investigation rigoureuse des subjectivités singulières des divers scripteurs.

On pourrait croire qu'on a ainsi parcouru tout le champ de l'observable. Or, A.J. ajoute un long et ultime chapitre, intitulé *Dans les coulisses de l'énonciation*. C'est la partie la plus stylistique, même si l'ordre ne s'en impose pas toujours. Examen des formes de la citation, avec leurs valeurs différentielles; ample et fine à la fois considération des aspects les plus saillants du champ lexical du texte — toute une centaine de pages consacrées à une investigation de la caractérisation distributionnelle et actantielle liée à quelques champs notionnels fondamentaux; et, pour finir, des pages sur la poéticité phrastique de certains passages.

Ce livre constitue donc un modèle d'étude stylistique « tous azimuts », sur un corpus précis. L'orientation générale concerne les traces et les enjeux de la subjectivité, à travers toutes les modulations énonciatives. La perspective pragmatique permet d'intégrer diverses analyses par rapport à la résonance comme actes des opérations langagières de chaque sujet. Resterait à approfondir la question de la littérarité, ou de la puissance de littérarité, propres à toutes ces procédures verbales dans leur contexte culturel.

Georges MOLINIÉ

Philologie et éditions de textes

Thomas BRÜCKNER, *Die erste französische Æneis. Untersuchungen zu Octovien de Saint-Gelais' Übersetzung. Mit einer kritischen Edition des VI. Buches.* Düsseldorf, Droste 1987, *Studia Humaniora*, Düsseldorfer Studien zu Mittelalter und Renaissance, N° 9, 395 pages + 23 illustrations.

Comme l'indique le titre de l'ouvrage, la traduction de l'Enéide qu'établit Octovien de Saint-Gelais en 1500 est la première à donner intégralement en français le texte de Virgile. L'étude que présente ici M. Brückner a pour objet de préciser, à partir d'un texte d'importance fondamentale, théories et pratiques de la Renaissance française en matière de traduction. Le choix du livre VI pour illustrer et fonder le propos est à cet égard particulièrement judicieux, puisque le livre VI bénéficia « dès la fin de l'Antiquité d'une réception autonome » (p. 25). L'examen de la tradition textuelle (chap. III) aboutit au résultat suivant : il reste actuellement quatre manuscrits (mais aucun autographe) de l'Enéide française. Après les avoir confrontés dans le détail sur leurs qualités respectives et leur interdépendance, M. Brückner opte pour le manuscrit parisien Fr. 861 qu'il utilise comme texte de référence pour son édition du livre VI (chap. IX), laquelle comporte un appareil critique très complet (variantes, principes ayant guidé l'édition, notes et glossaire). Un examen également soigné des quatre éditions parues dans la première moitié du XVI^e siècle fait apparaître « les modifications parfois considérables » dues au correcteur Jean d'Ivry, dont le rôle a généralement été méconnu dans les études consacrées au texte de Saint-Gelais.

La traduction d'Octovien est ensuite envisagée de manière originale, en tant que « texte français » (chap. IV). Y sont évoqués ses qualités métriques ainsi que ses choix quant à la syntaxe et à l'ornement du discours. Cette option méthodologique, qui consiste à considérer le texte français indépendamment de son modèle latin, trouve sa justification dans le fait qu'Octovien, n'accordant pas au texte source la place prédominante qu'il devait prendre par la suite, en propose une traduction relativement libre.

Ce point ayant été préalablement établi, il devient possible de situer dans une juste lumière la comparaison minutieuse qui suit entre le texte source (original) et le texte cible (chap. V). A partir d'analyses très serrées des textes latin et français

donnant lieu à des rubriques dont il marque lui-même les limites (« omissions », « fautes de traduction », « explicitations »), M. Brückner démonte magistralement le jeu des équivalences syntagmatiques sur lesquelles repose la traduction d'Octovien : un terme latin peut n'être pas rendu directement en français, il est littéralement « omis », mais restitué par l'ajout d'une autre partie du discours (le cas le plus fréquent étant un nom pour un adjectif). De même une figure de style peut-elle être éliminée au profit d'une autre, etc. : « Quel que soit le degré de précision de la version française dans son détail, elle restitue 'vers pour vers' le modèle latin sans grande lacune » (p. 168). Un certain nombre de faits linguistiques, regroupés avec plus ou moins de bonheur sous le titre de « syntaxe », permet d'établir l'importance du schéma hypotaxique en français par rapport à l'original latin : tout se passe comme si le traducteur, percevant des relations implicites dans le texte latin (relations que nous pourrions sans doute qualifier d'« ataxiques »), s'efforçait de les restituer « taxiquement » (M. Brückner envisage pour sa part essentiellement des faits d'hypotaxe) ; cela explique le rapport 1:2,5 entre texte latin et version française. Il convient enfin de relever les pages consacrées à l'« interprétation » ; c'est là qu'est dégagée la conception de la traduction implicitement admise par Octovien. Pour M. Brückner, deux lignes directrices la caractérisent : d'une part, la tendance à christianiser le récit épique (cf. la conception personnelle de Fortuna et le transfert de l'action au Moyen Âge), et d'autre part l'insertion de mises au point ayant pour objet soit de mettre certains traits en valeur, soit d'annoncer ou de résumer certains passages du texte.

Bien que, dans le prologue à sa traduction, Saint-Gelais affirme s'efforcer de traduire « de mot à mot et au plus pres » (p. 136, l. 75-76), il ne vise pas à une restitution littérale du texte. Par là, il se distingue radicalement de ses successeurs tels Des Masures ou Du Bellay. Ces remarques sont pour M. Brückner l'occasion de donner brièvement l'ébauche d'une théorie de la traduction en France au XVI^e siècle, en relation avec les doctrines régnautes de l'*imitatio* (chap. VI).

Le caractère méthodique de l'ouvrage (résumé au chapitre VII et importante bibliographie, chap. VIII), la langue claire et fluide dont use l'auteur ainsi que la qualité typographique du texte font de ces « études sur la traduction de Saint-Gelais » un manuel fort utile à ceux qui, littéraires ou linguistes, souhaitent pénétrer plus avant dans les voies qui, à la Renaissance, furent celles de la transmission en langue vulgaire du trésor des lettres latines.

Claire LECOINTRE

Paule V. BÉTÉROUS, *Les collections de miracles de la Vierge en gallo- et ibéro-roman au XIII^e siècle*, Marian Library Studies, University of Dayton, Dayton Ohio, 1983-84, 734 pages.

Le 24 avril 1980, Mlle Bétérous, alors assistante, soutenait à Montpellier sa thèse de doctorat d'État consacrée aux collections romanes de miracles mariaux ; cette même année, lors de la rentrée universitaire, elle était installée dans la chaire

de Littérature Comparée de l'Université de Bordeaux. Ce raccourci chronologique est à lui seul assez éloquent; il manifeste combien son travail avait été hautement apprécié par le Comité Consultatif de l'époque.

La thèse dactylographiée occupait 1.643 pages réparties entre cinq tomes. Le volume de ce travail ne rebuta pas plusieurs éditeurs qui firent des offres à Mlle Bétérous; elle opta pour la Marian Library Studies de l'Université de Dayton (U.S.A.), et la présentation impeccable de l'ouvrage justifie ce choix.

Bien entendu, l'idée d'un tel travail découle de l'introduction capricieuse de recueils mariaux dans les programmes d'études de textes médiévaux: Ramon Llull, Gonzalo de Berceo, Alphonse le Sage, Gautier de Coinci et même Bonvesin de la Riva, qui figura une année parmi les auteurs de l'agrégation d'italien, bien que son dialecte milanais ressemble davantage au provençal qu'à l'italien.

On pouvait se demander quels liens existaient entre ces collections, soit de filiation entre certaines d'entre elles, soit de filiation à partir d'une source latine commune. Lorsque le latin *Atrébates*/**Atrábetes* se retrouve sous la forme *Arraz* chez Alphonse le Sage, nous sommes en droit de penser qu'il avait lu Gautier de Coinci, car s'il avait tenté de romaniser lui-même le vocable latin, il en aurait fait quelque chose comme **Adraudes*. Inversement, quand le toponyme *Cluny* apparaît chez Berceo sous la forme *Grunniego* (v. 184), celui-ci n'a certainement pas lu Gautier de Coinci (alors que Fitzmaurice-Kelly l'accuse de n'être «qu'un simple plagiaire» de cet auteur!); il a romanisé au goût du langage de sa province le *Cluniacu* d'un texte latin. A ce propos, nous rappelons à l'auteur que la substitution de *e* à *a* dans le suffixe n'est pas analogique (p. 386), mais bien phonétique: le *i* en hiatus s'est différencié en yod, qui a fermé le *a* (cf. *Didacu* > *Diago* > *Diego*); ici, le yod *a*, en outre, mouillé le *n* précédent, représenté par la graphie *nn*.

Nous pensions que la comparaison de ces textes méritait d'être entreprise; aussi la proposâmes-nous à Mlle Bétérous lorsqu'elle nous demanda en 1970 un sujet de thèse.

Mais elle ne se contenta pas des quelques textes bien connus que nous lui signalions. Elle entreprit une recherche systématique des collections de miracles mariaux (contenant au moins quatre miracles), et elle arriva ainsi au total de douze, deux d'entre elles appartenant à l'anglo-normand, trois à la Gaule du nord, deux à la Gaule méridionale, une à l'Italie du nord, quatre à la Péninsule Ibérique sur les domaines catalan, castillan et galaïco-portugais. Le recensement a porté sur 719 miracles, dont il est possible de dégager 149 schémas différents.

Le rassemblement des matériaux du corpus a souvent été difficile, et exigé des déplacements importants.

Le texte de l'ouvrage imprimé offre quelques différences avec celui présenté à la soutenance. Les vingt-trois pages de bibliographie ont migré de la fin au début du volume; inversement, des tableaux synoptiques qui étaient dispersés, sont maintenant rassemblés à la fin. Un chapitre, le troisième, a été supprimé. Il portait sur les

« conditions propices à l'élaboration des miracles mariaux en langue vulgaire de la fin du XII^e siècle au début du XIV^e siècle » ; il s'occupait donc du contexte religieux ou social, et n'était pas indispensable pour l'étude des collections elles-mêmes. Au long de l'ouvrage certains paragraphes ont aussi été supprimés, sans nuire pour autant à la continuité de la pensée. En revanche, n'ont pas été supprimées quelques erreurs qui avaient pourtant été signalées.

Voici, dans l'ordre approximativement chronologique, les œuvres comparées et leurs auteurs.

Adgar ou Guillaume le Trouvère est un poète anglo-normand de la fin du XII^e siècle ; il a écrit quarante-neuf miracles mariaux.

Les Miracles de Notre Dame du bénédictin Gautier de Coinci (1179-1236) sont au nombre de cinquante-huit.

La deuxième Collection anglo-normande des miracles de la Sainte Vierge date de la première moitié du XIII^e siècle, et se compose de cinquante-neuf miracles mariaux.

Les vingt-cinq textes de *Los Milagros de Nuestra Señora* sont dus à Gonzalo de Berceo, moine de la Rioja. Mlle Bétérous a adopté pour lui une chronologie basse en le situant, avec des points d'interrogation il est vrai, de 1200 à 1264. Or Berceo figure dans des documents datés de 1220, 1221 et 1222, ce qui serait beaucoup d'honneur pour un jouvenceau. En revanche, il disparaît après 1246. Si son nom se retrouve encore en 1264, c'est dans une référence à un ancien testament, lui-même daté de 1236. Donc les limites probables de l'existence de Berceo semblent plutôt s'inscrire entre 1180 et 1246, et ce sont bien celles-ci que lui attribuait déjà Fitzmaurice-Kelly. Mais dès lors Berceo était pratiquement contemporain de Coinci ; étant donné que les *Milagros* se situent entre les œuvres de jeunesse, comme *San Millán*, et celles de vieillesse, comme *Santa Oria* (cf. Guiter, *La pronominalización en el Poema del Cid y la obra de Berceo*, *Cuadernos de Filología* II, 2, Valencia, 1981, p. 91), les compositions de Coinci et de Berceo ne peuvent être très éloignées dans le temps, ce qui exclut pratiquement que l'œuvre de l'un ait pu être connue de l'autre. Cette confirmation méritait une petite digression.

Le *Mariale* de miracles savoyards des environs de 1250 contient soixante-dix-neuf miracles attribués à la Vierge.

Les trente-deux *Miracles de Notre-Dame de Chartres*, dus à Jean le Marchant sont datés de 1262.

Un recueil de neuf miracles picards a été écrit dans la seconde moitié du XIII^e siècle.

Les *Miracles de Saintha Maria Vergena* constituent un ensemble de treize récits en prose provençale datant de la fin du XIII^e siècle.

Alphonse le Savant, roi de Castille, écrivit en galicien, de 1265 à 1280, les *Cantigas de Santa Maria* qui relatent trois cent cinquante-cinq miracles.

Bonvesin de la Riva vécut à Milan de 1250 à 1315, et laissa parmi ses poèmes le récit de cinq miracles.

Le *Llibre d'Ave Maria* de Ramon Llull, écrit en prose entre 1283 et 1284, contient quatre miracles mariaux.

Les *Miracles de la Verge Maria* offrent en prose catalane du XIV^e siècle trente-et-un miracles mariaux.

En possession de cet énorme corpus, Mlle Bétérous s'est d'abord préoccupée de ses origines, telles qu'elles ont pu se manifester avant le XIII^e siècle: collections de miracles en latin, leur relation avec le culte, l'influence des ordres religieux, etc. Au XIII^e siècle les miracles en roman prennent la relève des miracles en latin, et il convient de rechercher leurs rapports avec d'autres types narratifs.

Diverses questions préalables sont débattues. «Le christianisme est fondé non sur des miracles, mais sur des mystères...» (p. 83). Voir. «*Nisi signa et prodigia uideritis, non creditis*» (Jean, 4, 48), nous dit l'Évangile: le rôle du miracle est indéniable, et la Résurrection, donnée comme exemple de «mystère», est, en fait, «un miracle».

L'auteur est sévère à plusieurs reprises pour le fait miraculeux. «On ne trouve jamais un tel irrespect des lois que Dieu a instaurées pour la création, dans les miracles de l'Évangile» (p. 84); «les lois naturelles, pourtant établies par Dieu pour un croyant, sont quelque peu malmenées dans ces contes, à plus forte raison dans les cas de résurrection» (p. 146); «les quatre Évangiles ne présentent jamais des miracles aussi stupéfiants que ceux de certains textes de nos collections (membres recollés ou qui repoussent)» (p. 333); etc. Mais si «les lois naturelles» n'étaient pas «malmenées», pourrait-il y avoir miracle? Et les Évangiles abondent en résurrections, sans parler de l'oreille recollée de Malchus, le serviteur du grand-prêtre. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet.

Il était bien difficile de maîtriser une masse inorganisée de 719 miracles. Mlle Bétérous a eu l'heureuse idée de les classer en fonction des rôles qu'y joue la Vierge. C'est ainsi qu'elle a su déterminer six activités fondamentales, et regrouper les textes autour de celles-ci.

Le rôle réparateur est suggéré par des invocations telles que Notre-Dame de Toutes Grâces, Notre-Dame de la Merci, *Nuestra Señora de los Remedios*, etc. Un dommage est subi, on prie la Vierge, et le dommage est réparé. C'est, en particulier, la guérison de maladies (chancre, mal des ardents, lèpre), mais aussi d'infirmités congénitales (surdi-mutité, folie), ou même l'apaisement de brouilles entre les personnes.

Dans le rôle mandatif (Notre-Dame du Bon Conseil), la Vierge envoie au croyant un message qui s'exprime de façons diverses: voix surnaturelle, apparition, vision, etc. Par exemple, une chute de neige, un quinze août à Rome, indique l'emplacement où devra s'élever l'église de Sainte-Marie-Majeure. Des statues de Notre-Dame peuvent s'animer et donner une indication.

Le rôle rétributeur se résume brièvement avec le dicton «A chacun selon ses œuvres». Il y intervient la récompense d'un bienfait ou le châtement d'une faute. Ainsi, une statue de la Vierge dira «Merci!» au chevalier qui pardonne à l'assassin de son fils. Inversement, un travailleur paresseux verra ses mains se fermer sur l'instrument de travail sans pouvoir les en détacher.

Le rôle protecteur de la Vierge est illustré par les tableaux d'ex-voto qui abondent dans les ermitages et les lieux de pèlerinage. Le bénéficiaire a été menacé d'un danger, auquel il a pu échapper grâce à une protection miraculeuse. Celle-ci se manifeste souvent par le manteau qu'étend la Vierge pour isoler la possible victime.

Avec le rôle intercesseur Marie intervient comme intermédiaire entre l'homme et Dieu; elle est l'«*aduocata nostra*» invoquée dans le *Salve Regina*. Une faute grave entraîne une catastrophe; l'intercession de Marie interrompt et inverse le cours des événements: une âme que les démons tiraient déjà vers l'Enfer, peut réintégrer le corps qu'elle avait quitté.

Enfin, le rôle auxiliaire correspond à la mise en œuvre du conseil: «Aide-toi, le Ciel t'aidera». Le protagoniste a toujours une activité à remplir ou une lutte à soutenir, et l'aide mariale lui permet d'obtenir le succès.

Les 719 miracles se répartissent dès lors entre des groupes logiques: 194 pour le rôle réparateur, 159 pour le rôle mandatif, 109 pour le rôle rétributeur, 103 pour le rôle protecteur, 89 pour le rôle intercesseur et 65 pour le rôle auxiliaire.

Des comparaisons instructives résultent de ces recensements. Le rôle mandatif prédomine en anglo-normand (27,77 %) et en gallo-roman d'oc (27,83 %); le rôle réparateur, en gallo-roman d'oïl (25,25 %) et en ibéro-roman (31,56 %).

D'autres statistiques portent sur le sexe, l'âge, la situation sociale des bénéficiaires ou des victimes; il en résulte de multiples remarques. Dans le domaine anglo-normand, les miracles sont issus d'un milieu de clercs qui s'intéresse surtout à lui-même; dans le domaine gallo-roman d'oïl apparaît un intérêt relatif pour le peuple, mais le domaine d'oc accorde plus d'attention à la noblesse; dans le domaine ibéro-roman se détache le souci d'encourager la Reconquête, sans cesser pour autant de donner une idée assez exacte de la population.

Après cette impressionnante mise en ordre, Mlle Bétérous aborde les approches littéraires. Un récit narratif comporte une situation initiale de tension, des événements qui en sont le développement et une solution. Ce schéma se retrouve dans le miracle, mais entre le stade initial et le stade final peuvent s'insérer des péripéties et des variantes en nombres très différents. Il y a toujours le même triangle d'acteurs, la Vierge, le diable et, entre les deux, le patient, enjeu du combat; le pivot de l'histoire est l'invocation mariale, mais des anecdotes très variées rompent la possible monotonie. Les miracles dont on trouve les versions les plus nombreuses sont, sans doute, ceux que le public préférerait; tel est le cas du Sacristain noyé, du Clerc de Chartres ou du Prêtre ignorant.

Un curieux décompte de l'emploi des nombres dans les miracles manifeste la faveur du nombre 3 (187 occurrences), très loin devant 2 (84) et 5 (44). Pour les

dizaines c'est 30 qui tient la tête (32), devant 10 (21), puis 40 (11). Les nombres de trois chiffres, 150 (3) et 100 (2), sont rares.

L'opinion des auteurs au sujet de leurs œuvres est assez fluctuante. Les uns les dénomment « contes » (avec, peut-être, la valeur de « narrations »); d'autres les affirment « histoires vraies », et penchent donc pour la chronique; certains y introduisent un parfum d'épopée. Ces auteurs sont habituellement qualifiés de « compilateurs » par Mlle Bétérous, terme qui semble quelque peu dépréciatif, étant donné la part d'originalité apportée par chacun; elle-même reconnaît (p. 321) que « les meilleurs auteurs ont cherché à dépasser le moule de série »; elle en arrivera à dire: « Les poètes pouvaient tirer parti de cette expérience dans l'élaboration définitive avant de remettre le texte aux copistes » (p. 643).

Dans cette époque brutale et souvent cruelle, la Vierge apparaît en général comme un être de douceur et de clémence, sauf toutefois lorsqu'elle se venge (p. 336). Elle répare les mutilations, si nous exceptons la castration du pèlerin de Saint-Jacques (p. 339); il est vrai que, dans ce cas, c'était pour éviter au pécheur de trop violentes tentations ultérieures.

Les troubadours chassés par la Croisade des Albigeois, ont cherché refuge dans les cours méridionales. Aussi des motifs de lyrique amoureuse sont-ils transplantés sur le plan religieux, particulièrement chez Alphonse le Sage, et même chez Ramon Llull ou Berceo. Par réaction, quelque misogynie se fait jour dans certaines légendes, et peut se manifester avec de mauvaises plaisanteries toujours vivaces; par exemple, une grossesse irrégulière est attribuée à l'inflammation résultant de la chute sur un clou rouillé: plus discrètement Berceo dira de l'abbesse enceinte que « *pisó yerva fuert enconada* ».

Sur le problème des influences réciproques entre collections en langue vulgaire, Mlle Bétérous estime que « cette hypothèse de travail s'est révélée fausse » (p. 397). Elle dira plus loin (p. 435): « Tous les compilateurs de miracles de la Vierge se réclament d'un texte latin »; elle y reviendra p. 467. Nous avouons ne pas être entièrement convaincu. Certes, Gautier de Coinci confessé: « *Miracles que truis en latin translater voel en rime et metre* »; mais il est le seul à avouer l'usage d'une source latine.

Nous le croyons d'autant plus volontiers qu'il lui était difficile d'avoir à sa disposition l'œuvre de son prédécesseur Adgar ou celle de son contemporain Berceo. Le même raisonnement est valable pour ces deux autres ouvriers de la première heure; mais il cesse de l'être lorsque entrent en scène les écrivains plus tardifs.

Mlle Bétérous reconnaît des « ressemblances entre auteurs: Adgar et les anonymes du *Mariale franco-provençal*, Adgar et le poète de la 2^e Collection anglo-normande. Il y a aussi des concomitances entre G. de Coinci et le compilateur des miracles provençaux » (p. 376). Et plus loin: « Même si l'anonyme de la 2^e Collection anglo-normande a eu en main le recueil d'Adgar, et c'est vraisemblable, là ne réside pas forcément sa source d'inspiration » (p. 377). Nous préférierions dire « sa source *unique* d'inspiration ».

Il est exact que la 2^e Collection anglo-normande présente des miracles absents chez Adgar, et que d'autres fois la version est modifiée; mais l'auteur devait-il se limiter à un plagiat d'Adgar? N'avait-il pas le droit de donner libre cours à sa fantaisie et à son goût personnels?

De même, «A. le Savant n'a pas repris tous les miracles de G. de Coinci» (p. 379). Qui pourrait le lui reprocher? Et ceci d'autant moins qu'il a ajouté plus de deux cent soixante miracles que l'on ne trouve pas dans les autres collections!

Alphonse se référant à «*Seixons, ond'un livro a todo chëo de miragres*», Mlle Bétérous pense qu'il s'agit des trente-et-un miracles du recueil latin *Libellus de miraculis Beatae Mariae Virginis in urbe Suessionensi*. Il peut tout aussi bien s'agir du recueil de G. de Coinci. Elle nous déclare un peu plus loin: «Seuls sont connus les noms de villes au prestige international, des métropoles importantes...» (p. 388). Or, tout le monde connaît Soissons, sous-préfecture de l'Aisne; mais combien de personnes situeraient Coincy, petit village du même département, à 25 km de Soissons? Un natif de Sucy-en-Brie interrogé à l'étranger sur son lieu d'origine, indiquera Paris; de même, en Espagne, Soissons a pu paraître un repère plus convenable que Coincy. En outre, Alphonse ne précise pas que le livre de miracles soit en latin.

«Il n'y a, par ailleurs, aucune expression dans la *Cantiga* qui puisse être rapprochée de phrases symétriques du poème de G. de Coincy», ajoute Mlle Bétérous. Il serait difficile qu'il en fût autrement, puisque Alphonse traite en 58 vers le sujet sur lequel Coinci s'était étendu au long de 1.350 vers. Il avait même mieux réussi, en fait de contraction de texte, lorsqu'il réglait en 44 vers le miracle de Théophile auquel G. de Coinci avait consacré 2.090 vers! Il lui suffisait de se pénétrer de l'anecdote, puis de la réécrire à sa propre manière. Comment dans de telles conditions calquer les expressions sur celles du modèle?

Un peu plus loin (p. 399), dans le chapitre relatif aux «tempéraments littéraires», Mlle Bétérous opposera «laconisme latin et vivacité romane»; comme elle le reconnaît (p. 400), «tous les contes, d'une version à l'autre, disent la même chose; mais la disposition, le choix des mots, font la différence».

«Cela tient peut-être aussi au public qu'avaient en vue les différents compilateurs» (p. 405). Assurément. Cependant, si «Berceo avait un public de pèlerins» (p. 406), il est difficile de croire que ceux-ci, venus de toute l'Europe centro-occidentale, étaient tous des «hispanistes», condition indispensable pour comprendre le texte de Berceo...

«Pour connaître les thèmes de prédilection des auteurs, il suffisait, pensait le critique novice, d'examiner le choix de miracles opéré par chaque auteur. C'était oublier le modèle latin...» (p. 451). Ce choix a bien son intérêt, car «il n'y a pourtant dans la conception qui préside à la création de la collection de Berceo rien de naïf. Malgré la forme simple, il s'agit d'un recueil très savant des idées religieuses du temps. Une sorte de petite somme mariale dans laquelle, après Dieu et le Christ, Marie joue un rôle capital» (p. 433).

Les collections mariales sont le véhicule d'une catéchèse rudimentaire, «une mariologie ad usum populi» (p. 470). Ramon Llull introduit dans ses miracles tout le texte de l'*Aue Maria*, y compris la seconde partie. La dévotion aux Joies de la Vierge et à ses Douleurs est en plein essor, et subsiste encore de nos jours.

Les *Marialia* constituent une littérature militante orientée vers le souci pastoral (p. 503). La magie noire avec recours au diable y est stigmatisée quatorze fois avec cinq légendes différentes; le pacte diabolique est généralement rompu par l'intervention de la Vierge, sauf dans un seul cas où la protagoniste a manqué de confiance en Dieu. C'est un avant-goût du *Condenado por desconfiado*.

Le XIII^e siècle a connu un adoucissement de la condition humaine qui se reflète dans les récits miraculeux, et aussi un assouplissement de la condition monastique; «le péché de la chair est toujours pardonné» (p. 575). «Parallèlement au catholicisme que l'on pourrait appeler officiel, le critique peut surprendre, dans les miracles de la Vierge, des marques de piété, des pratiques religieuses, des rites extraliturghiques qui constituent la piété populaire» (p. 584). Des saints sont liés au culte marial, en premier lieu Saint Jean, tandis que le frère de celui-ci, Saint Jacques, occupe une situation beaucoup plus obscure.

La valeur historique des miracles en langue vulgaire ne doit pas se rechercher dans la véracité des anecdotes rapportées, mais bien dans leur faculté d'exprimer un certain état d'esprit, de permettre une étude des mentalités.

«Les légendes ont pour toile de fond l'Antiquité et le haut Moyen Age, d'une façon générale des époques antérieures au XIII^e siècle» (p. 627). C'est presque inévitable. Plus considérable est le nombre de faits que l'on veut rassembler, plus longue doit être la période sur laquelle porte la prospection; que dirait-on alors des récits rapportés par Plutarque? L'auteur ajoute: «Celles qui font référence à l'actualité se trouvent surtout chez A. le Savant...». Nous pourrions dire que c'est le journaliste de la troupe. Certes, «on ne souffle pas mot des Almohades écrasés à Las Navas de Tolosa, ni de la guerre contre les Albigeois...»; c'est sans doute parce que ces événements n'ont pas été jugés de caractère miraculeux.

«Ces œuvres sont sauvées [de l'oubli] par le talent poétique de quelques auteurs». Cet hommage rendu aux «compilateurs» tend à expliquer l'ostracisme qui a frappé la littérature des miracles à partir du XVI^e siècle et de son humanisme. L'époque classique la rejette délibérément, comme elle rejette tout ce qui vient du Moyen Age, y compris l'architecture des cathédrales gothiques. Cette littérature a-t-elle correspondu à la «christianisation d'un fonds millénaire?» (p. 653). En tous cas, nous pensons que «l'envol sous forme d'oiseaux des âmes des morts» n'a qu'une valeur de symbole, et ne repose pas sur «la transmigration des âmes, peut-être lointain souvenir de la doctrine de Mani» (p. 655).

Conclusions: «Les discours moralisateurs l'emportent sur la théologie, la pratique codifiée sur la foi» (p. 664); nous ne trouvons que des «fidèles attachés aux rites et aux formules plus qu'à la foi passée dans les actes» (p. 665). Voici qui est bien pessimiste, trop pessimiste peut-être.

Nous croyons que cette optique tient à l'élection du favori de Mlle Bétérous, Gautier de Coinci. «Gautier est un virtuose de la langue, et, dans ce domaine précis, le plus grand auteur parmi tous ceux qui ont écrit des miracles de la Vierge» (p. 421).

Nous avons eu la curiosité de compter les vers (ou lignes dans le cas de la prose) qui interviennent dans les citations; il y en a 1.327. Sur ce total, Coinci dispose de 719 (54%); Alphonse le Sage, de 275 (21%); Berceo, de 87 (6,5%); il reste moins de 19% à partager entre les autres auteurs. Même si les vers de Berceo sont plus longs que ceux de Coinci, la supériorité numérique des emprunts à ce dernier est encore écrasante.

«L'œuvre de G. de Coinci constitue le dernier témoin de la fonction antérieure tenue par le miracle, quand il était un repos dans un sermon» (p. 667). Grand Dieu! Un repos de 2.000 vers! Un seul des auditeurs pouvait-il résister au sommeil? G. de Coinci aurait-il été un de ces prédicateurs filandreux et redoutés, qui, lorsqu'ils ont commencé, ne savent plus finir?

Nous avouons que notre sensibilité est différente. L'auteur que nous nous plaisons à parcourir, c'est Berceo, car son œuvre semble illuminée de la douce clarté du Paradis. Au contraire, de gros nuages noirs obscurcissent l'œuvre de Coinci, jusqu'à y faire régner la pénombre de l'Enfer: «*guez aiutu ez dugu... non convienet a nobis*» notait, à cette même évocation, le scribe bilingue des *Glosas Emilia-nenses*!

Bien entendu, ces préférences sont très subjectives, mais elles éclairent de façons différentes une même réalité. *De gustibus et coloribus non disputandum...*

Il n'en reste pas moins que l'imposant monument édifié par Mlle Bétérous est l'étude la plus complète que l'on ait consacrée aux collections de miracles mariaux du XIII^e siècle. Ces œuvres ont été soigneusement classées et analysées, examinées sous tous leurs aspects, dans tous leurs contacts avec le monde de l'époque: le travail est vraiment exhaustif. Si certains points peuvent susciter la discussion, c'est une richesse de plus à porter à leur actif.

Henri GUITER

Recueil de Farces (1450-1550), Textes annotés et commentés par A. Tis-sier, t. 4 et 5, Droz (Textes Littéraires Français, 367 et 374), Genève, 1989, 380 et 346 pages.

Suite de l'édition présentée ici même (RLiR 51, 290 et 645; 52, 554) et qui mérite de figurer dans toutes les bibliothèques dignes de ce nom.

Le t. 4 est la reprise complétée et corrigée du t. 2 de l'édition parue au CDU-SEDES en 1976. On y trouve quatre farces de Recueil du British Museum: XIX *Le badin qui se loue* [titre conventionnel] (n° 138 du *Répertoire* de Petit de Julleville);

ca 1500 (éd. entre 1547-1557); — XX *Un amoureux* (n° 67), peut-être ca 1530 (éd. vers 1550), picarde; — XXI *Le ramoneur de cheminées* (n° 178), peut-être premier quart du 16^e s. (éd. entre 1532-1550), qui figure aussi dans le Recueil Cohen (n° XXX); — XXIV *Les gens nouveaux*, classée dans les Sotties et publiée dans le Recueil Picot (I, 113-136), fin 15^e s. (éd. entre 1532-1550). Une farce vient du Recueil La Vallière: XXIII *Le bateleur* (n° 76), ca 1555, normande. Et enfin la farce intercalée dans le *Mystère de saint Martin*: XXII *Le meunier de qui le diable emporte l'âme en enfer* d'André de la Vigne (n° 151), jouée et écrite à Seurre en octobre 1496.

Le t. 5 contient lui aussi six farces, toutes contenues dans le Recueil du British Museum: XXV *Jeninot qui fit un roi de son chat* (n° 122 du *Répertoire* de Petit de Julleville); fin 15^e - début 16^e s. (éd. entre 1547-1557), peut-être normande; — XXVI *Mimin le goutteux et les deux sourds* (n° 130); probablement 1534 (éd. entre 1532-1550), normande; — XXVII *Un qui se fait examiner pour être prêtre* (n° 147); premier quart 16^e s. (éd. entre 1547-1557; texte moins bon et parfois à peine lisible dans le Recueil La Vallière), probablement rouennaise; — XXVIII *Colin, fils de Thévoz le maire* (n° 86); ca 1530 (éd. 1542; texte modernisé et souvent moins bon dans le Recueil Cohen n° 5), normande; — XXIX *Le pardonneur, le triacleur et la tavernière* (n° 159); seconde décade du 16^e s. (éd. entre 1547-1557); probablement normande; — XXX *Tout - Ménage* (n° 202); entre 1500 et 1515 (éd. entre 1532-1550), probablement de la région de Rouen.

L'ensemble est toujours excellent. Les textes sont bien choisis, bien commentés et je n'ai que quelques remarques insignifiantes à présenter: XIX, 304 note on pouvait préciser que *alan* est proprement un «chien de chasse»; — XX, 158 note ne pas rattacher *excloy* «urine» à *esclore*. Pour l'étymologie de ce mot picard v. FEW 21, 318b/319a; — XXI, 17 la *tache* pourrait être la «bourse»; — 33 on pourrait préférer lire *en suyvez*; — XXII, 48 *Ou* (= en le) peut très bien se conserver; — 155 il paraît préférable de lire *couser*. Le mot n'a rien à voir ni avec *causer* ni avec *coudre*. André de la Vigne, natif de La Rochelle, arrivant à Seurre avait remarqué noté quelques mots et expressions bourguignonnes (cf. par ex. *acreux* «horrible, terrible» v. FEW 25, 425a) et il en a retenu quelques-unes dans ses œuvres. Or en Bourgogne et en Franche-Comté (et aussi en Lorraine, en franco-provençal et jusqu'en Dauphiné) le verbe *se taire* a été remplacé par *se co(u)ger* / *se couser* (de **quietiare* v. FEW 2, 1469b), employé très souvent, si j'en crois mon expérience personnelle, sous la forme *coge tu* «tais-toi». C'est ce verbe qu'André de la Vigne emploie dans *couze toy* «tais-toi» *MystSMartinD* 4071 (gloss. erroné) et que l'on retrouve ici. On notera que le curé emploie le verbe littéraire *se taire* auquel l'épouse impérieuse répond par l'emploi du verbe régional, naturellement plus expressif; — 467 *vert* est employé pour qualifier un pet ou un étron très malodorant (cf. Recueil Cohen 52, 166 et 754); — XXIII, 109 lire *Y font*; — XXV, 54 on préférera lire *envitaillé*, qu'impose la rime et dont un exemple est précisément cité en note; — 65 évoque peut-être aussi *croistre les noix* «foutre» cf. ZrP 100, 296; — 109 *receans* comprendre «qui se porte garant» (v. FEW 10, 296b) et corriger dans le même sens le glossaire de *SermonsJoyeuxK* à propos de *patron receant*; — 225 on

pourrait proposer de lire *deluige* (forme de *deluge*) au sens de «tumulte, calamité»; — 246 lire *ne cy ne ca car ca = qua* v. Gdf s.v. *cas*², Hu s.v. *qua* et par ex. Mist-Viel Testament, AVigneMystSMartin s.v. *qua*; — XXVI, 36 *etermin* est bien proche du norm. (Orne) *étermine* f. «état de dépérissement» (v. FEW 3, 328a); — 75 note peut-être plus précisément «tu pourrais recevoir une bonne correction» v. RLiR 49, 144; — 274-275 v. surtout le recueil de proverbes de J. W. Hassell S117; — XXVII, 120 à propos de *per omnia* v. aussi J. Beck Théâtre et Propagande 4, 222 note; — XXIX, 45 *flesches* est vraisemblablement *flèche* (de lard) v. FEW 15, 2, 144a; — 80 *gringatoire* pourrait évoquer *gringuentaude* (attesté depuis 1542 Rab, cf. TLF); — 271 *mon* est la particule d'affirmation et il faut traduire: «Ah! Vraiment, il en était (de votre corporation)»; — XXX, 125 *pippesouée*. Visiblement le mot *pipe* est hors de cause; le *mal de pipe* «ivresse» contient en fait *pipe* «tonneau». Aussi *pippesoué* doit signifier «aguicheur» cf. *yeux pipesouers* (var. *pipesoués*) ds AmantCordelier 1609; v. sur le mot FEW 8, 517a et n. 7; 8, 562a et n. 19; RLiR 29, 1-2. Mais il s'agit d'un fou qui parle et il fait une interversion, phénomène très courant dans le théâtre médiéval comique (v. ici notes à XXVI, 91 et 157) et qu'on n'a pas toujours remarqué (d'où parfois des corrections intempestives); ici le fou veut dire: «Vous faites tellement l'aguicheuse que votre teint en est altéré», mais il dit par interversion: «Votre teint est tellement altéré que vous en devenez aguicheuse».

Au total une entreprise parfaitement réalisée.

Gilles ROQUES

Art de Kalender par RAUF DE LENHAM, poème anglo-normand de l'année 1256, publié avec introduction, notes et glossaire par Ö. Södergård, Almqvist et Wiksel (Acta universitatis lundensis, sectio 1 Theologica Juridica Humaniora, 47), Lund, 1989, 71 pages.

La littérature anglo-normande est féconde en œuvres didactiques. Le premier auteur connu, Philippe de Thaon a écrit d'abord un *Comput* (1113 ou peut-être 1119) qu'on lira dans l'édition I. Short 1984. Ouvrage souvent cité dans les dictionnaires historiques pour les premières attestations qu'il fournit, il fait de l'ombre à trois autres calendriers de la 2^e m. du 13^e s. (sur lesquels v. GRLM 6, 2, 3516-3528). Le plus long des trois, celui de Rauf de Linham, avait été publié par T. Hunt (v. RLiR 51, 639). Fr. Möhren avait regretté l'absence de glossaire et de notes et en tant que lexicographe je partage ce sentiment. A partir du moment où un éditeur expérimenté tel que T. Hunt publie un texte, le lecteur est forcément intéressé par l'interprétation qu'il donne à la lettre du texte. Ö Södergård avait préparé de son côté une édition du même texte. Comme c'est aussi un éditeur expérimenté, voici une deuxième chance donnée à ce texte, d'ailleurs intéressant pour le lexicographe.

Le texte a été écrit en 1256 par Rauf de Lenham. Il est conservé dans trois mss, très proches, dont le meilleur, qu'on peut penser écrit en 1300 d'après les derniers

vers ajoutés au texte, a été pris comme base sans hésitation possible par les deux éditeurs. La nouvelle édition contient en outre une courte introduction linguistique (versification, phonétique, orthographe, morphologie) [13-21]. On y trouvera peu de faits bien notables; d'ailleurs le texte se lit aisément. Les deux éditions ne diffèrent guères. J'attirerai seulement l'attention sur un passage (699-706) où les deux éditions donnent le même texte. Il s'agit des *jors egypciens*, désignation des jours périlleux, qui sont expliqués ainsi:

E si verrez al kalender
 Les jors egypciens nomer,
 Kar la gent egypciene
 702 Ces jors de lur sanc demeine.
 Al diable firent sacrifise
 E pur lur mescreantise
 Ces jors lessum deseingner
 Ke a eus ne volum ressembler.

T. Hunt mettait en outre une virgule après *sacrifise* et *deseingner*.

A vrai dire ce texte n'a aucun sens et le glossaire qui enregistre *demeine* (702) «passer» de *demener* ne paraît pas nous tirer d'affaire. Or le gloss. contient aussi *demeine* adj. «propre, privé», bien connu, qui nous plaît davantage: «ils firent des sacrifices avec leur propre sang». On supprimera donc le point après *demeine*. Quant à *deseingner* on le lira *de seingner*: «ces jours-là nous nous abstenons de saigner». A ce moment nous nous rappellerons que dans *Parise la duchesse*, M. Plouzeau a consacré une note (v. 1662) à *laissier de* (sans négation) «s'abstenir de» dont on a relevé des exemples seulement en apr.; en voici donc un en anglo-normand. Enfin sur ces *jors egypciens* (cf. *jours égyptiaques* dep. Lar. 1901 ds FEW 24, 208b) on verra surtout DC s.v. *dies aegyptiaci* et Hampson, *Medii Aevi Kalendarium* 2, 76-108.

Les notes sont très succinctes [64-65] et le glossaire est insuffisant [66-67]. Il contient trop d'erreurs: *asener*, *aseine* en 414 est bien transitif mais c'est une 3^e pers. et il signifie «mener, réaliser», en 815 (on pouvait ajouter 752) il s'agit aussi vraisemblablement d'une 3^e pers. au sens de «arriver, être placé» (synonyme de *venir* cf. *v(i)ent* 784, 793, 861); — *clergié* à supprimer lire *clergie*; — *derenner* «enseigner» n'est pas clair, plutôt «justifier»; — *estrever* est transitif et signifie «rivaliser avec qn»; — *eyr* «ardent» me laisse plus que sceptique mais le passage n'est pas clair; — *tempre* v. TL s.v. *quatortempre*; — *tresaudrer* pour *tressalir* est assez hardi de même que *turdre* pour *torner*. Il manque un index des mots techniques souvent intéressants et un index des noms propres très abondants. Mais le texte présente un intérêt lexicographique très marqué qui n'a pas encore été souligné. Je vais donner au hasard un échantillon de ce que j'ai relevé: *amaladient* 698 ind. prés. 3 d'un verbe **amaladier* (ou d'*amaladir*?) «tomber malade»; — *sustrere* 649 «retrancher un nombre d'un autre» (peu attesté cf. FEW 12, 368a); — *tant* 267 «(remplace un nombre que l'on n'exprime pas)» (dep. Oresme ds FEW 13, 1, 86a); — *venant* part. prés. adjectivé (ici substantivé) 396 «suivant» (16^e s. ds FEW

14, 242a) etc. Mais surtout le texte est très riche en mots régionaux, strictement anglo-normands ou caractéristiques de l'Ouest. Dans la première catégorie: *acrés* (v. MöhrenLand); — *anoister* (v. Henry ds R 107, 10 n. 3); — *diverser* intr. «varier» (cf. TL et Henry ds R 107, 21 n. 47); — *enmaurir* (Henry ds R 107, 22 n. 53 et Gdf); — *fausime*; — *forspris* 512 «excepté»; — *parentre* (non préposition mais adverbe; et ajouter 642) «dans l'intervalle» (v. AND). Dans la seconde: *arure* mot de tout l'Ouest, qui a été employé aussi en Champagne-Ardenne (cf. FEW 25, 84; TL; Gdf; MöhrenLand); — *enmaladir* 691 «tomber malade» (TL; Gdf; FEW 6, 1, 92a) et probablement *amaladient* (cf. supra v. TL; Gdf; FEW 6, 1, 92a); — *Picher* 1048 «Verseau» (= *pichier* «pot» que j'ai examiné dans ma thèse); — *premur* / *premor* (a la —) 423, 1244 «au début» pourrait aussi conduire à s'interroger sur une possible origine régionale de *primeur*.

Cette édition, corrigée, pourra servir de référence. Une étude lexicale et d'indispensables index auraient permis aux lexicographes et aux historiens qui doivent consulter des milliers de textes, de l'utiliser plus commodément.

Gilles ROQUES

Jean DUFOURNET, *Le garçon et l'aveugle*, Jeu du 13^e siècle édité par M. Roques, Champion (Textes et Traductions des CFMA sous la direction de J. Dufournet 1), Paris, 1989, 200 pages.

On connaît l'essentiel de ce travail depuis dix ans. C'est une façon heureuse d'étoffer un petit livret qui n'avait pas 25 pages dans les CFMA. Autour de la reproduction du texte complet (glossaire compris) de l'édition de M. Roques, avec ajout d'une traduction sur la page de gauche [87-116], Dufournet a habilement construit un livre. Une étude littéraire et des éléments historiques sur l'aveugle au moyen âge [11-84] constituent le premier volet. Une anthologie de textes variés sur le thème de l'aveugle (essentiellement en français médiéval) forme le troisième. Le lecteur n'oubliera pas d'organiser sa propre circulation entre ces trois dossiers; on aurait pu à cet égard lui faciliter la tâche par des renvois. Je signale qu'on aurait pu utiliser le bon travail d'A. Duplat ds TraLiLi XXI, 1, 41-79, édition avec introduction et glossaire de la *Moralité de l'aveugle et du boiteux* d'Andrieu de la Vigne.

Gilles ROQUES

Renaut de Montauban, édition critique du manuscrit Douce par J. Thomas, Droz (Textes Littéraires Français n° 371), Genève, 1989, 809 pages.

Les années 1988-1989 ont été fastes pour *Renaut de Montauban*. Ce texte remarquable n'avait connu que deux éditions défectueuses, fondées sur le même manuscrit. Depuis longtemps des travaux étaient menés à Gand sous l'impulsion de

J. Thomas qui avait ouvert un chantier d'envergure, matérialisé par l'édition synoptique des mss. de *L'épisode ardennais* en 1962. Les résultats ont maintenant la forme de deux éditions: celle de la version du ms. R (BN fr. 764, env. 1440) qui compte 28.392 alexandrins par Ph. Verelst (v. mon CR ds ZrP à paraître) en 1988 et celle du ms. D (Oxford Bodl. Douce 121, milieu ou première moitié du 13^e s.) par J. Thomas.

La présente édition est donc fondée sur le ms. le plus ancien, qui est aussi probablement le meilleur. Elle permet de lire un texte fiable qui restitue toute sa vigueur à l'épopée. Pour ne pas alourdir le volume, l'introduction a été réduite à l'extrême. On ne trouve pas d'étude de la langue du ms. qui porte d'incontestables traces de formes de l'Ouest. Il ne s'agit pas d'une édition critique; l'éditeur a donné le texte de D corrigé en cas de besoin ou suppléé dans ses lacunes par les mss P ou N (cf. le tableau qui en donne la présentation [13]). Mais cette apparente simplicité s'appuie sur une bonne connaissance du dossier comparatif de toutes les versions comme en font foi les notes.

L'introduction donne les explications des signes conventionnels, originaux mais très commodes, et des sigles [14-19]. Elle contient une analyse détaillée [25-57], une table des rimes et assonances [59-69] et une étude de la langue où l'accent est mis surtout sur la syntaxe [71-84].

Le texte est parfaitement établi. Quelques menues remarques: 3428-3430, je modifierais la ponctuation: point après *afolez*, virgule après *assez*; — 4416 la corr. de *nocee* en *noceee* est probablement inutile cf. de même 5851: pour la répugnance à écrire trois *e* de suite cf. Sandqvist NotesTristanBeroul 15-16; — 3705 lire *Ja a*; — 11312 lire *A vos*. L'œuvre peut se lire comme un essai de christianisation de la partie sauvage de la fonction guerrière. Renaut est un combattant irrégulier, devenu hors la loi, soutenu par sa troupe (ses frères) et par deux êtres *faés*, Maugis l'enchanteur et Bayart. Malgré sa situation il se conforme à une éthique qui lui interdit certains actes. L'épopée montre comment il se comporte face à Olivier et Rolant les représentants de la fonction guerrière soumise aux ordres de l'empereur et face à Ogier, soldat régulier mais dont la conduite est parfois à la lisière des deux aspects de la fonction guerrière. Par ailleurs Maugis deviendra ermite et sera rejoint par Bayart, tandis que Renaut, qui suit l'exemple de son cousin, après une longue période éremitique, finira martyr, victime de son zèle à construire la cathédrale de Cologne.

Les notes [617-744], courtes et précises, éclairent la lettre du texte et donnent un échantillon des bases solides sur lesquelles reposent l'établissement du texte. Quelques remarques: 263 pour les *vers elmes* v. maintenant M. Plouzeau (art. cité ds RLiR 52, 241-242); — 1332 je lis *repentage* hapax ds TL et FEW; — 11034 pose la question de *baloi* et de ses rapports avec un **baslois* «denier frappé par les princes-évêques de Bâle» (cf. Möhren Renforcement 57-58). On peut étoffer le dossier. Les savants ont noté depuis longtemps l'absence de forme avec un *s* devant *l* (cf. Belz p. 7 n. 1 et FEW 15, 1, 34a) certes les formes *basclois*, *barlois*, *baulois*, *ballois*, *bellois* (cf. Möhren) impliquent déjà la possibilité d'un *s*. Il y a mieux:

Schultz-Gora a déjà signalé la graphie *basleis* dans un important ms. de *Folque de Candie* (note au v. 4790). D'autre part les deniers de Bâle sont une réalité et leur diffusion en France est explicable (cf. GPSR 2, 217a où la forme citée (1307) est *baloy*s sans *s*). Par ailleurs la chute de *s* devant *l* explique les anc. fr. *malart*, *malon*, *malot* où le *s* manque dans presque tous les exemples connus. Ainsi les formes *balois* me paraissent bien correspondre à *baslois*. Le deuxième argument concerne le *s* final; à mon avis il est plus fort. Les autres noms de monnaies en *-ois* n'ont pas de variantes en *-oi*. On pourrait invoquer l'alternance *parisis/parisi* (cf. Möhren et ici 11833). Le troisième argument est constitué par la forme *balai* évoquée ici (RenMont ms. D) cf. aussi .II. *balais* ds JLeFevreRespitH 238, qu'il faudrait probablement rattacher à *balai* «criblure». Au total il y aurait *balois* «denier frappé à Bâle» et *balai* «criblure» et un compromis entre les deux, ce *baloi*.

Les notes sont suivies d'un relevé des énoncés sententieux. [745-747].

Pour le glossaire [749-783] l'auteur a été résolument sélectif. Il a opté pour une attitude contre laquelle je me suis souvent élevé: retenir les mots qui ne figurent pas dans le dictionnaire d'afr. de Greimas ou qui s'y trouvent sans l'acception adéquate. Il est vrai que je n'arrive pas à comprendre pourquoi il n'existe pas un dictionnaire usuel du fr. médiéval en deux volumes de 2000 pages, fondé sur une utilisation critique des grands dictionnaires (Gdf, TL, FEW, AND, DEAF) et enrichi des glossaires récents. Mais ceci étant, il n'est pas douteux que l'éditeur a accordé une grande attention au lexique et son glossaire en porte la marque. Certes *Renaut de Montauban* a fait l'objet d'un dépouillement sérieux (dans le cadre d'un projet de dictionnaire historique de la langue française!) publié par G. Maschinot en 1939. Très utile (il compte 176 pages), il se révèle aussi sur certains points comme un travail d'autodidacte qui n'avait pas appris à se méfier de toutes les subtilités morphologiques ou syntaxiques de l'ancien français. Quelques remarques pour finir à propos du gloss.: *atirier*, *estre atirez de* sans référence; — *brisier*, *nostre chemin b.* lire 2355; — ajouter *conduiement* s.m. 12848 «protection»; — *conser* dont TL ne donne qu'un exemple se lit aussi en 3039, 11947 et 12162 et aussi dans la 2eContinuationPerceval Corley; — *corner le chaperon* «faire des cornes» me paraît devoir être lu *torner le chaperon* «rabattre le capuchon (sur la tête)» (cf. *faire enfermer el cieff le caperon* éd. Michelant 223, 16) ou peut-être «mettre le capuchon devant derrière»; — *plus*, l'expression *il n'i a plus ne mains* a été opportunément relevée, je ne l'ai pas rencontré ailleurs que dans les diverses versions de RenMont (cf. aussi éd. Michelant 278, 30 [= 9737] et 184, 12 [7087]; cf. éd. Verhelst 5418 *il n'i a mains ne plus* «il n'y a rien d'autre à faire»). Mais il faut lui donner un sens plus fort que «ni plus ni moins, assurément»: on proposera «qn ne peut échapper à la situation (qui est ensuite exprimée normalement par un futur dont ce qn est le sujet)»; — *poing*, le point d'interrogation à propos de 2172 me paraît inutile car le mot y signifie «poing» et le sens de «poignet» ne me semble pas convaincant car le mot y signifie «main»; — *pouvoir* le choix de cette graphie vedette surprend, on préférerait *pouvoir*.

Au total une édition sûre.

Gilles ROQUES

GIRART D'AMIENS, *Meliacin ou le Cheval de Fust*, éd. critique par Antoinette Saly, CUERMA (Senefiance n° 27), Université de Provence, Aix-en-Provence, 1990, XIII-713 pages.

On se réjouira de la publication, dans une collection dont il faut saluer le dynamisme⁽¹⁾, de la belle et définitive édition du *Cheval de Fust* de Girart d'Amiens que l'on doit au travail de Mme A. Saly (v. RLiR 49, 524).

Vu l'ampleur du texte (19159 vv.) qui occupe 640 pages, auxquelles il faut ajouter un appendice pour les ajouts ou les rédactions différentes [641-662], l'introduction est réduite au minimum [III-XIII] de même que les notes [663-669], la table des noms propres [670-677] et le glossaire, très utile [678-712]. On pourra toujours consulter les volumes 1 et 3 de l'édition de l'Atelier de Lille.

Quelques menues remarques: 10957 lire *Que*; — 12353 lire *Reconnurent*; — 12418 lire *cil li fist*; — 13025 *n'en savoir ne champ ne voie* est une curieuse variation à partir de *n'en savoir ne vent ne voie* (à ajouter ds TraLiLi XXV, 1, 182-183); — 13859 lire *preudomme*; — en 12799 on lit *sarieés* (3 syll.) et en 13252-3 *aliées* < *volieés* > (2 syll.) ce qui est cohérent, mais pourquoi corriger *trouveriees* en 14366?

Gilles ROQUES

La Vie saint Gregore, poème normand du 14^e siècle, publié avec introduction, notes et glossaire, par O. Sandqvist, Lund (Études Romanes de Lund, 43), 1989, 241 pages.

Il s'agit d'un complément à l'édition des *Dialogues de saint Grégoire* (v. RLiR, 53, 581). Ce petit poème de 2.378 octosyllabes composé en 1326, à la suite des *Dialogues*, est contenu dans les mêmes mss. L'auteur est clairement normand; c'est assez vraisemblablement «l'Anonyme de Bayeux» dont les œuvres complètent le ms. d'Évreux [9-15]. Étude soigneuse de l'utilisation des sources latines, en premier lieu la *Légende dorée* [16-41]. Très solide chapitre sur la versification [42-77]. Très classique et très utile étude de la langue [78-96], qui s'en tient à la phonétique et à la morphologie. En ce qui concerne le vocabulaire l'emploi d'*obligier* au sens d'*obéir* n'est pas nécessairement un normandisme; en effet on note sporadiquement en domaine d'oïl des confusions entre *obligier*, *obéir* et *oblier* (cf. RLiR 53, 580).

Le texte est parfaitement édité. Les notes [170-190] sont précises et éclairantes. En 1866, il est assez téméraire de séparer, sur la foi du FEW, *uller* «pousser dès

(1) On signalera ainsi les n°s 25 et 26 de Senefiance: *De l'Étranger à l'Étrange ou la Conjointure de la Merveille*, 1988, 495 pages. (Hommages à M. Rossi et P. Bancourt; — Les relations de parenté dans le monde médiéval, 1989, 664 pages (Actes du colloque de février 1989). Chacun de ces volumes contient de très bonnes contributions.

etc., aussi de l'homme); sur le mot cf. supra mon CR du dernier fascicule du TL. En 1950 note, j'ai relevé *dire pour quoi* au sens de «demander pour quelle raison» ds RomanLaurinL 13142. Table des noms propres [191-192].

Le glossaire est très soigné et très large [193-230]. On sait que le texte très correctement publié par Montaignon dans R 8, 509 a été attentivement dépouillé par Tobler. D'ailleurs pour un certain nombre de mots assez rares en anc. fr., mais usuels en fr. mod., on trouvera ds TL des attestations qui ne sont pas au glossaire (*austere, caverne, composer, copie, possibilité, rebellion, usurpacion*, etc.). Quelques remarques: *acroistre* ne peut signifier «attacher» traduire «il aurait augmenté le peuple des fidèles»; — *ardure* plutôt «douleur, souffrance, peine» (v. FEW 25, 159a); — *chareton*, je tiens le mot pour marqué d'une coloration régionale (toute la moitié Est de la Gallo-Romania); sa présence dans ce texte normand est remarquable; — *chartre* «prison» est dans le syntagme *estre en chartre* «dépérir» (v. FEW 2, 363b); — *curiousement* traduire par «avec soin»; — *druge, drugier, drugon* sont des mots régionaux de l'Ouest (v. Mél. Smeets, 262); — *esperner* plutôt «dispenser de»; — *gleyve, de gleyves ochire* plutôt «tuer de mille morts (ou de male mort)»; — *jargonner* plutôt «se lamenter» (cf. DEAF G 260, 47); — *nuyt* le sens de «soir» est tiré de *en nuyt* qu'il vaut mieux lire en un mot *ennuyt* «ce soir, aujourd'hui»; — *oblation* corriger en *oblation du pain* «offrande du pain»; — *poursuivre* est sans doute *pourseoir* «posséder» (cf. DyalogueS); — *ven*, il est difficile de reconstituer cette forme pour *vain* qui est attesté (1072) et le sens pourrait être «coupable»; — *vent*, l'intérêt de la formule *ne veoir ne vent ne voie* est particulièrement notable (cf. TraLiLi 25, 1, 182-183).

Gilles ROQUES

Ysäye le Triste, roman arthurien du moyen âge tardif, texte présenté et annoté par A. Giacchetti, Publications de l'Université de Rouen n° 142, Rouen, 1989, 555 pages.

Ysäye le Triste est un imposant roman, presque ignoré et qui est aussi d'un intérêt linguistique considérable comme l'avait laissé entrevoir un article de G. Bianciotto (ds *Actes du 4^e Colloque International sur le Moyen Français* (Amsterdam, 1984), publiés par A. Dees, pp. 387-409). J. Frappier l'avait proposé comme sujet de thèse d'État à A. Giacchetti. La tâche était particulièrement difficile. Finalement elle n'a pu être menée à bien mais on saura gré à l'éditeur d'avoir publié son texte.

Le roman est contenu dans deux mss, conservés en Allemagne à Darmstadt (ms. achevé en 1449 par un copiste *demourant* à Douai et originaire des environs) et à Gotha (ms. achevé entre 1517 et 1525). C'est le premier qui sert de base et le choix ne se discute pas. Pourtant il reste à tirer au clair les rapports exacts des mss et des éditions imprimées dans la première moitié du 16^e siècle. Les cinq pages consacrées à la langue sont très sommaires; l'étude linguistique du texte reste à faire. Le

résumé du texte [19-25] aurait gagné à être plus copieux. Quant à la date du texte, auquel est assigné le début du 15^e siècle, ce n'est qu'une hypothèse.

Le roman porte le nom du héros principal, fils, comme son nom l'indique, de Tristan et de Yseut. Il accomplit de multiples aventures chevaleresques en compagnie de son fidèle serviteur Tronc, un nain aussi laid qu'ingénieux. L'œuvre pourrait utilement être comparée à *Perceforest* en particulier pour les parties lyriques composées dans des mètres très variés (v. A. Giacchetti ds Mél. Lecoy, 147-155).

Le texte était difficile et l'éditeur a dû faire de gros efforts pour le comprendre. On regrettera l'absence totale de notes. D'autre part il y a beaucoup trop de fautes d'impression pour qu'on pût se dispenser d'une collation avec le ms. Donnons quelques cas nets: 12a l. 4 lire *pert* au lieu de *ert*; — 23b (l. 5-6 p. 41) lire sans doute *qui fait tort*; — 38a l. 2 lire *combien qu'il*; — 46e l. 2 lire *car*; — 78 l. 7 corriger *tu fu*; — 82 l. 8 corriger *apr*; — 104 l. 11 lire *premier*; — 129 l. 5 lire *faire*; — p. 117 avant-dernière ligne corriger *he*; — 145 l. 5 corriger *grant chief* (*grant meschief*?); — p. 127 l. 7 lire *appertement*; — 163c l. 5 corriger *jors*; — 165 l. 4 *gagez* ne serait pas *pagez*? — 181 l. 2 faut-il corriger en *estaindre*? — 204 l. 7 lire *baiserent*; — 207 l. 2 faut-il corriger en *par*? — 217b l. 2 lire *vous*; — 225 l. 10 lire *peres*; — 282 l. 13 lire *instrumens*. Ajoutons des mots non séparés: 32b l. 6 lire *ly fiers*; — 32c l. 4 avant la fin lire *sen poing*; — p. 66 dernier mot *d'ire*; — 89a l. 2 lire *l'aisse*; — p. 115 l. 4 lire *que je*; — 172 avant-dernière ligne lire *ou vous*; 262 l. 5 lire *n'istera*. Au contraire des mots séparés à tort: 58b l. 5 lire *donnece*; — 264a l. 1 lire *engaigné*. De même dans les «notes» qui sont les variantes il y a trop de fautes typographiques ou d'inconséquences de présentation qui rendent certaines variantes incompréhensibles ou au moins ininterprétables.

Le texte pourra être amélioré. On pourra aller repêcher dans l'apparat de bonnes leçons: n. 158, 163, 164, 166, 177, 191, 202, 210 etc. cf. aussi n. 337 qui invite à lire *vieutanche*. On pourra lire *estrine* 351 l. 15 ou *anne* 361, 253 ou encore *tranlines* 454a l. 7 cf. *transline* *Perceforest*R et FEW 13, 2, 245b v. aussi Gdf s.v. *trauline* (qui pourrait être lu *tranline*). L'ouvrage se termine par un index des noms de personnes et de lieux [540-555].

On est donc en face de matériaux bruts qui peuvent permettre de travailler sérieusement sur une œuvre qui mérite d'être étudiée soigneusement.

Gilles ROQUES

La Farce des Théologastres, texte établi, introduit et commenté par Cl. Longeon, Droz (Textes Littéraires Français, 366), Genève, 1989, 131 pages.

Voici encore une belle édition d'une petite farce de 658 octosyllabes. Cette œuvre qui n'est pas dépourvue de qualités littéraires est issue de l'entourage de l'hu-

maniste Berquin (à moins que Berquin lui-même n'en soit l'auteur). Elle participe à la polémique des milieux évangélistes parisiens des années 1525, et porte des marques claires de l'influence d'Érasme. À ce titre elle complète bien l'édition des 6 pièces polémiques fournie par J. Beck (cf. RLiR 51, 652).

Theologastres est déjà un mot-valise forgé par Luther (*theologastri*, 1518); ce sont «les théologiens du ventre» ou «les ventres théologiques». Il fournit un personnage emblématique comme *Fratres* (les moines scolastiques), à qui il est associé dans une discussion avec *Foy*, qui reçoit le renfort de *Texte* et de *Raison* puis de *Mercure* (qui représente Berquin et qui est le rôle le plus important de la pièce). L'introduction éclaire tout ceci à merveille [19-40].

La pièce pourrait avoir été écrite au printemps 1527 (en tout cas entre 1526-1528) [11-14], par un auteur anonyme, très proche de Berquin [14-18]. Elle a été imprimée à Lyon probablement, peut-être vers les années 1531-1552 [10-11]. On pouvait la lire dans le recueil d'E. Fournier, avec fac-simile dans les *Moralités françaises* de W. Helmich. La présente édition donne toute satisfaction et l'érudition de l'auteur en éclaire toutes les allusions.

Quelques remarques à propos du texte: 157 lire plus tôt *ja mais* («car il ne craint rien plus pour sa vigne que les vers-coquins»); — 298 la seconde interprétation proposée est invraisemblable et je comprends «voilà ce que vous êtes, voilà ce que vous niez [que vous êtes]»; — 500 lire *erré* «erreur» (cf. 354); pour la versification *Que* est éliminé.

Le glossaire est utile, pour un texte où l'on trouvera bien à glaner (cf. par exemple *payer de mines* ou *pouldres fines* 620, rapproché opportunément de *jeter de la poudre aux yeux*). On l'eût aimé plus rigoureux avec des renvois (aux notes, aux dictionnaires). Quelques remarques: *ergoti* on préférerait *ergotis*; — *rechigner* «languir (terme de jardinage)» n'est pas impossible (le sens est déjà attesté en 1690 cf. Simoni-Aurembou ParlersJardins) mais le sens banal de «faire la grimace» est loin d'être exclu.

Gilles ROQUES

Jucquel ROUGEART, *Œuvres complètes* (1578), édition critique par Catherine Magnien-Simonin, Droz (Textes Littéraires Français, 361), Paris-Genève, 1988, CLIX-332 pages.

En 1578, un jeune Breton de vingt ans, natif de Plouhinec, qui vient de terminer sa scolarité à Paris, au Collège de Lisieux, publie son œuvre latine (près de mille vers) et française (un peu plus de deux mille cinq cents vers) en deux volumes. Il ne publiera plus rien jusqu'à sa mort, dix ans plus tard, et ne réalisera pas son ambition littéraire donner la *Brutiade*, une épopée à la gloire du héros éponyme de la nation bretonne.

La présente édition publie l'ensemble de l'œuvre. Elle a été faite avec beaucoup de soin et montre une très solide érudition. L'introduction est très complète. On trouvera un panorama sur la vie littéraire bretonne au 16^e siècle [XI-XXXII] et une biographie de Rougeart [XXXIII-XLVIII]. L'œuvre est ensuite présentée. Le poème latin, le *Triumphus* [XLIX-LXXIII] et les poèmes, essentiellement français, des *Divers Poemes* [LXX-CXVIII].

La partie linguistique n'est pas négligée [CXIX-CXLV], et même la question du breton est évoquée [CXIX-CXXVI]. L'étude du français de Rougeart, qui ne peut pas donner des résultats bien nouveaux, chez ce jeune admirateur de Ronsard, est bien menée [CXXVII-CXLV]. La conclusion sonne juste et dresse bien le portrait culturel d'un jeune provincial, frais émoulu d'un collège provincial. N'allons pas chercher là des élans poétiques.

Les notes sont d'une érudition de bon aloi et le glossaire, même s'il n'est pas fait par une spécialiste du lexique⁽¹⁾, est rédigé avec méthode et pourra même dispenser les lexicographes de lire l'œuvre elle-même, car rien d'essentiel n'y est omis.

Gilles ROQUES

VÉRITÉ HABANC, *Nouvelles Histoires tant tragiques que comiques*, édition annotée... par Jean-Claude Arnould et Richard A. Carr, Droz (Textes Littéraires Français, 370), Genève, 1989, 322 pages.

En 1585 un auteur par ailleurs inconnu a publié ces huit histoires qui nous ont été conservées par un unique exemplaire imprimé. Il se place naturellement dans la lignée de P. Boaistuau. L'introduction littéraire fait clairement le point là-dessus [7-27]. Ces récits courts se lisent agréablement.

L'intérêt linguistique et lexical du texte n'est pas mince. L'acteur se dit « Gentil-homme xainctongois » et son vocabulaire en porte quelques traces.

Les éditeurs ont clairement exposés leurs principes d'établissement du texte [30-31]. Deux points ne nous convainquent pas: « les coquilles manifestes ont été corrigées silencieusement » et « les accents aigus suppléant un s ont été résolus (nous écrivons *mesme* pour *même*, *esprit* pour *éprit*) ». Au fil du texte: 76 t garder *auquel*, *prit* est impersonnel; — 121 v garder *s'abitoit* car la correction en *s'abritoit* ne satisfait ni le sens ni l'histoire de la langue (*abriter* est rarissime avant le 18^e s.) alors que *s'(h)abiter* « être établi » est connu au 16^e s.; — 137 w et 138 x l'ajout de

(1) Ainsi une rapide consultation du FEW aurait appris que *mignottement* est bien attesté (13^e-1660 ds FEW 6, 2, 139b), de même que *rapporte-nouvelle* (Marot-Stoer 1625 ds FEW 25, 48b). Par ailleurs on lira *Rencontrer* au lieu de *Rencontrer*.

luy est inutile. Par ailleurs, il faudrait réfléchir à la façon de couper ou d'agglutiner les mots: *mie* au gloss. surprend et on lit dans le texte *s'amie* (1 fois), *sa mie* (2 fois); il faudrait préférer *s'amie* quitte à indiquer dans l'apparat *sa mie*; — *en suyve* [106] est à lire *ensuyve* cf. le gloss. s.v. *ensuyvant* et *ensuivre*.

Le glossaire est assez large et utile. On y trouvera des expressions intéressantes (*de filet en esguille*, *laisser aller le chat au fromage* (avec une note [289] qui me laisse perplexe faute de preuves, etc.). Quelques remarques: *arre* est toujours au plur. *arres*; — *beigner (se)* le sens donné concerne le syntagme *se b. en leurs plaisirs*; — *busquer* «chercher» ne se comprend que dans le syntagme *b. fortune*; — *embourrer* est trans. et la définition doit être modifiée en conséquence; — *nourry, estre n.* signifie «être élevé, formé»; — *recourir* est une forme reconstituée on préférera *recourre* (= *rescourre*); — *tu autem* plutôt «les secrets d'une affaire». Quant à *misne*, la note 13 p. 98 est bien confuse; il doit s'agir de *mine* «chatte» au sens de «trompeuse, hypocrite» cf. *minon* «trompeur» (v. FEW 6, 2, 96a et 97b).

Naturellement notre auteur emploie quelques mots régionaux: *pièce* n'est pas «personne de qualité» mais *bonne pièce* «mauvais sujet» (cf. SeudreS. ds FEW 8, 339b); — *raise* n'est pas «lisière» mais «ruelle (du lit)» (v. FEW 10, 100b); — *vengeatif* n'est pas «vengeur» mais «vindicatif» (v. FEW 14, 468a); — *trois travers de doigts* «largeur de trois doigts» est aussi notable (v. FEW 13, 2, 224b); — *frotebote* enfin n'est pas «cireur de bottes» mais probablement «laquais, valet», sens en provençal de *fretò-boto* (Mistral). Enfin on regrettera l'absence d'une table des noms propres. Surprenante lacune!

La lecture du texte réserve encore de belles surprises aux lexicographes.

Gilles ROQUES

Marc PAPILLON DE LASPHRISE, *Diverses Poésies*, édition critique avec introduction et notes par Nerina Clerici Balmas, Droz (Textes Littéraires Français, 364), Paris-Genève, 1988, LXV-342 pages.

Le poète-soldat Marc Papillon de Lasphrise nous a laissé une œuvre poétique qui mérite de sortir de l'oubli. On se réjouira de cette publication (d'après l'édition de 1599) qui nous offre le journal intime du poète, écrit pour la majeure partie en sonnets. Ils se lisent sans ennui.

En outre, sa langue pittoresque avec de belles trouvailles (*menton, comme un chausse-pied faict* XXII, 6 qui évoque notre *menton en galoche*) utilise un vocabulaire varié et beaucoup d'expressions populaires. Sur ce point il n'y a qu'à ouvrir l'ouvrage au hasard pour les relever: *lascher la bonde* XX, 14 «exprimer librement ses sentiments (en parlant du cœur)»; — *prendre l'esteuf au bonds* III, 1 qui précède largement *prendre la balle au bond* (fin 17^e s.); — *se mettre la corde dans le col* Ch. II, 48 «se passer la corde au cou» dans un contexte se rapportant par une compa-

raison explicite à celui qui se marie; — *se picquer au jeu* IV, 1 (dep. 1640, FEW 8, 466b); — *faire bouillir la marmite* p. 205, 112 (dep. 1623, cf. TLF). Naturellement le travail complet reste à faire.

L'éditrice a donné une introduction littéraire utile mais la langue du poète ne semble pas avoir retenu particulièrement son attention. On regrettera l'absence de glossaire. Certes l'éditrice a glosé de ci de là, en notes, quelques mots mais c'est loin d'être complet et c'est assez souvent sommaire, parfois erroné: *belouse* XV, 12 n'est pas «pelouse» (cf. Hu et TLF s.v. *blouse*¹); — *Surie* XII, 14 évoque le jeu de mots habituel avec *suer* (traitement de la vérole); — *jautereaux* XXII, 4 est intéressant; il n'était attesté que dans un sens figuré (cf. FEW 4, 6b-7a et TLF s.v. *jotte-reau*); — XXV, 1 *marjolets* est plus compliqué que le cas d'un simple emprunt à l'italien. Il faut voir par exemple TLF s.v. *mariol* et *marjolet* (où de nombreux points d'interrogation subsistent). Il reste à commenter bien des termes, bien des passages. Par exemple *jouyr de la douce rosée* XXI, 2 évoque *abattre la rousée* «faire l'amour» cf. TL (ajouter aussi l'emploi ambigu dans GuillMachaut ConfortAmi 224).

Le texte est correctement édité⁽¹⁾. Il reste à inciter les travailleurs à l'utiliser.

Gilles ROQUES

COLLOQUES

« LES SCIENCES DU LANGAGE ET L'EUROPE DE DEMAIN »

Symposium international

Nancy, Faculté des Lettres, 13-14 septembre 1990

Organisé par l'Association des linguistes de l'enseignement supérieur français (A.L.E.S.), le Groupe d'études sur le plurilinguisme européen (G.E.P.E., Strasbourg) et le Centre de recherches et d'application en langues (C.R.A.P.E.L., Nancy), ce colloque sera présidé par Fernand CARTON, Université de Nancy II, Président de l'A.L.E.S.

Thèmes:

- 1) Le point de vue institutionnel (Projets LINGUA, EUROTRA, etc.).
- 2) Quelle formation linguistique pour les jeunes Européens?
- 3) Planification linguistique.
- 4) Vers une identité européenne à travers les langues de l'Europe.

Conférenciers et modérateurs invités: B. Cerquiglini, N. Contossopoulos, M. Cusin, L. Danlos, G. Druesne, J. Humbley, G. Morais-Barbosa, P. Nelde, P. Quemada, P. Rivenc, J. Stammerjohann, A. Tabouret-Keller, G. Truchot.

Quatre tables rondes permettront à chaque participant d'exprimer son point de vue sur les sujets traités.

(1) P. 175, 12 l. *ouvrir*; p. 205, 106 l. *Ny*.